

# L'APOTRE



POUR LE REPAS DU SOIR  
(EN PAYS FLAMAND)

**MAGAZINE CATHOLIQUE**

*Lecture pour tous, jeunes et vieux*

## SOMMAIRE

AVRIL 1928

### TEXTE

Pages		
337	— Assurances sociales. . . . .	THOMAS POULIN.
338	— Un bon placement. . . . .	ANDRÉ VERTIOL ( <i>L'Etoile Noëliste</i> )
341	— Maison unie, maison bénie. . . . .	H.-A. DOURLIAC.
342	— Le précurseur des colons des Cantons de l'Est. . . . .	( <i>Le Pionnier</i> ).
344	— Éphémérides canadiennes : mars 1928. . . . .	
348	— La machine humaine : la fluxion de poitrine. . . . .	LE VIEUX DOCTEUR.
349	— Les enfants au jeu. . . . .	ANNE RAEL ( <i>La Maison</i> ).
351	— Comment arriver ? . . . . .	PIERRE LÉPINE.
352	— Le tailleur de pierres. . . . .	
354	— L'amitié. . . . .	JEANNE LE FRANC.
354	— <i>Au temps des violettes</i> . . . . .	
355	— Boîte aux lettres. . . . .	JEANNE LE FRANC.
355	— L'hirondelle ( <i>poésie</i> ). . . . .	SULLY PRUDHOMME
356	— Pour s'amuser. . . . .	
356	— Les livres. . . . .	
357	— " Le Coureur des bois " ( <i>feuilleton</i> ). . . . .	GABRIEL FERRY.

### ILLUSTRATIONS

345	— Le nouvel hôpital du Saint-Sacrement, à Québec. . . . .
346	— Palle Huld. . . . .
347	— La cuisson du pain au lac St-Jean. . . . .
353	— La leçon de boxe chez les nègres de l'Afrique. . . . .
355	— Habitation de colon au lac St-Jean. . . . .
384	— Un monastère bouddhiste à Leh, dans l'Inde. . . . .

---

" L'Apôtre " est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, par S. S. Benoît XV et par S. S. Pie XI.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. " L'Apôtre " répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. " L'Apôtre " veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. " L'Apôtre " publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

---

### AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00**

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IX

QUÉBEC, AVRIL 1928

N° 8

## Assurances sociales

**L**ES Chambres françaises ont définitivement adopté une loi des assurances sociales. Cette loi est le fruit d'efforts qui durent depuis bien des années, et l'aboutissement logique du travail qu'entreprenaient le comte Mun et le marquis de la Tour du Pin.

C'est une loi intéressant tous les travailleurs qui en seront les bénéficiaires.

Pour une cotisation de 5% de leur salaire ils s'assureront des indemnités importantes en cas de maladie, d'hospitalisation, d'opération, pour eux, leur femme et leurs enfants de moins de seize ans ;

Des indemnités et une pension en cas d'invalidité, ou de maladie prolongée ;

Des allocations à chaque naissance ;

Des primes d'allaitement pour les mères ;

Des retraites équivalant à 40% du salaire annuel pour ceux qui auront versé ce 5% de leur salaire pendant une période 30 ans, et des retraites proportionnelles à ceux qui auront contribué moins longtemps à la caisse des assurances sociales ;

Finalement, des allocations en cas de chômage, et pour la famille, des allocations en cas de décès d'un assuré.

\* \* \*

On semble d'accord en France pour saluer la loi nouvelle et lui faire bonne figure. C'est que, dit-on, la plupart des risques de l'existence n'avaient pas de garanties. Les salariés demeuraient exposés à toutes les incertitudes d'un avenir qu'ils n'avaient pas les moyens d'assurer.

Parmi les sages, il se trouvaient des gens pour dire que si les salariés ne pouvaient assu-

rer leur avenir c'est qu'ils le voulaient bien par leur insouciance à se prémunir contre les risques futurs. C'est le vieux refrain de ceux à qui il ne manque rien et qui croient toujours que les autres sont des gaspillards parce qu'il leur manque quelque chose.

Le refrain a cédé devant le bon sens social.

Le gouvernement ne marchait qu'avec beaucoup d'inquiétudes. Il craignait que son budget ne fut trop alourdi par les charges nouvelles. L'étude lui a permis de trouver une solution assez heureuse. Il a en effet décidé de réunir toutes les contributions qu'il distribuait ici et là aux mêmes fins, et de les verser toutes dans la caisse des assurances sociales.

Il a unifié ses contributions, mis de l'ordre dans ses allocations et établi un régime qui, apparemment, rendra plus de services, et ne grèvera pas son budget d'une façon inquiétante.

\* \* \*

D'autre part, il a prévu aussi que la loi nouvelle allait exiger une réorganisation entière, l'éducation des salariés pour qu'ils acceptent de marcher au pas. Aussi, si la loi est adoptée, elle ne viendra pas encore en vigueur cette année.

Les assurances sociales devront se donner des règlements. Il faudra du temps avant qu'elles soient debout et que l'organisme qui les fera agir soit vivant.

Une fois les assurances organisées, on donnera encore plusieurs mois de délai avant de les déclarer officiellement en vigueur. De sorte que l'on passera vraisemblablement du régime actuel au régime nouveau sans qu'il se produise trop de secousses. On a cette habitude dans la plupart des pays d'Europe, lorsqu'il s'agit d'adopter une législation qui dérange

beaucoup de choses, d'accorder le temps qu'il faut pour qu'on accepte de bon cœur le régime nouveau.

C'est une méthode que nous gagnerions à adopter. Nous ne nous buterions pas toujours à l'objection qu'il est impossible de voter telle mesure bonne, mais qui dérangerait trop de choses. A ne vouloir jamais rien déranger on gagne à ne jamais rien faire ; à savoir s'y prendre pour déranger sans secousse on réussit à accomplir beaucoup de choses qui sont acceptées d'une façon fort naturelle.

Le Rév. Père Henri du Passage, S. J., écrivait dans *Les Études*, revue publiée à Paris par les Pères Jésuites, en conclusion d'un article sur le sujet :

“ En 1891, Léon XIII avait dit à propos de la condition des travailleurs :

“ Il faut encore pourvoir d'une manière toute spéciale à ce qu'en aucun temps l'ouvrier ne manque pas de travail, et qu'il y ait un fonds de réserve destiné à faire face non seulement aux accidents soudains et fortuits inséparables du travail industriel, mais encore à la maladie, à la vieillesse et aux coups de la mauvaise fortune.”

“ Ce vœu du grand Pontife, les catholiques sociaux l'avaient repris pour essayer d'en amener l'accomplissement. Ils ne peuvent que se féliciter de le voir réaliser, même avec certains déficits, après trente-sept ans de retard.

“ Une sécurité en résultera qui manquait au grand nombre. Une foule qui, comme on l'a dit, restait en marge de la société normale et en menaçait l'équilibre, va rentrer dans les cadres plus stables d'une existence mieux garantie. Saluons ces espoirs.”

\* \* \*

Les assurances sociales sont devenues chez nous de grande actualité. Aussi, il ne faut pas nous étonner d'entendre demander des pensions de vieillesse, de chômage, etc. Nos besoins sont peut-être moins grands que dans les vieux pays, mais ils se font déjà pressants, puisque nous avons comme eux, le chômage permanent et les misères qui s'en suivent ; les petits revenus qui empêchent que les travailleurs prévoient pour leurs vieux jours, et les placent dans l'impossibilité de garder leurs vieux chez eux.

Comme il semble que c'est l'objection économique qui est la plus formidable, il ne serait peut-être pas mauvais de regarder comment on s'y est pris en France. Il est certain que ce que l'assurance donnerait, par exemple, pour garder un vieux dans sa famille, elle ne le donnerait pas pour le maintenir à l'hospice.

Somme toute, ce qui nous manque, et ce que les vieux pays ont, c'est un Conseil supérieur du Travail qui se chargerait de faire les études nécessaires et de suggérer les solutions qu'il faut.

Thomas POULIN.

## Un bon placement



L'AUBERGE du Cheval Bardé on s'agitait fort, par un jour d'hiver de l'an 1778. “ Le Cheval Bardé ”, une bonne maison campagnarde solide et trapue, montrait, à l'entrée d'un bourg de l'Orléanais, son lourd toit à lucarnes et ses volets peints en vert ; deux bancs de pierre encadraient son seuil hospitalier et une énorme enseigne se balançait à un bras de fer.

Sur la gauche, une porte cochère voûtée donnait accès à une vaste cour encombrée de charrettes et de voitures.

Le lendemain de ce jour froid et brumeux devait être grande foire à Orléans ; d'où cette animation, car beaucoup de marchands et de propriétaires relayaient et même passaient la nuit au Cheval Bardé, afin d'arriver le matin dans la ville de Jeanne d'Arc.

Aussi, quel bourdonnement de ruche en pleine activité dans l'immense cuisine qui était vraiment le centre de la rustique hôtellerie.

Combien elle était gaie et plaisante cette vaste pièce, avec un de ses côtés tapissé de cuivres reluisants, et l'autre de vaisseliers remplis de faïences fleuries, de brocs et de gobelets !

Aux poutres du plafond s'accrochaient des paquets de chandelles, d'ails, d'oignons et de ciboulettes, des saucissons pliés dans du papier d'argent, des pains de sucre et des paniers où séchaient des fromages. Au centre, une large nasse à claires-voies montrait de nombreuses pièces de lard.

Devant lâtre flamboyant rôtissaient levrauts, gélinottes, chapons, quartiers d'agneau et carrés de bœuf, tandis que le pot-au-feu répandait une appétissante odeur.

Dame Mathurine, l'hôtelière, jeune, fraîche, accorte avec son tablier à bavolets et sa coiffe légère, allait, venait, affairée et souriante.

Elle quittait l'imposant potager, où mijotaient les sauces à l'orange et au verjus à côté des lièvres à la royale et des poulets au blanc manger pour courir vers une table où elle pétrissait une tarte. Elle commandait une chambrière, grondait la cuisinière, interpellait Tiennet, son paisible époux, qui musardait avec des rouliers au lieu de descendre à la cave, ou encore elle s'élançait gracieuse et accueillante vers les voyageurs qu'amenaient la turgotine de Paris.

Oh ! oui, Mathurine, l'incomparable hôtesse aux yeux noirs, voyait tout... N'aperçoit-elle pas, sur le seuil de la porte, un garçonnet de quatorze à quinze ans, modestement vêtu de burel et portant au bout d'un bâton posé sur son épaule un baluchon enveloppé d'un vaste mouchoir à carreaux bleu et blanc ?

— Que fais-tu là, enfant ? ce brouillard est glacé, crie-t-elle bien vite, tout en étendant la pâte en abaisse très mince.

Le gamin pénétra dans la pièce dallée et s'avança de l'air timide de quelqu'un qui n'a pas la poche bien garnie.

Mathurine l'accueillit souriante.

— Comment t'appelles-tu ?

— Vincent Caillard.

— D'où viens-tu ?

— De la Beauce.

— Où vas-tu ?

— Je ne sais trop ; mes parents sont morts ; mon oncle, déjà chargé de famille, m'a conseillé d'aller chercher fortune à Orléans ou à Paris.

— Et possèdes-tu quelques ressources en attendant ?

— J'ai deux chemises, deux paires de chaussons, un gilet de rechange, quatre mouchoirs... et un demi-louis...

— C'est peu, mon pauvre enfant ; mais connais-tu quelqu'un à Orléans ?

— Hélas ! je ne connais personne.

— On avisera... Je t'aiderai, tu me plais par ton air courageux et décidé, puis, mon Mathurin que j'ai perdu à trois mois aurait ton âge...

Mais tu tousses à fendre l'âme... Va donc t'asseoir dans le coin de l'âtre.

Vincent ne se le fit pas dire deux fois ; en dépit des grognements de Miraut, le gros chien de la maison, il posa son baluchon à terre, introduisit sa mince personne sous l'auvent de l'immense cheminée et s'assit sur un banc de bois.

Au-dessus de sa tête pendaient des jambons fumés et des saucisses aromatisées, et le plus beau feu du monde léchait la plaque où, sous la suie, se lisait l'écusson du roi-soleil.

Mais une autre turgotine s'engouffrait sous le porche avec un bruit de tonnerre ; des voyageurs pénétrèrent dans la salle afin de se restaurer pendant qu'on changeait les chevaux.

Mathurine s'affairait de plus belle, et Mathieu, son fils, un délicieux bambin de six ans,

aidait lui-même à poser, sur l'immense table, des assiettes aluminées, tandis que les chambrières apportaient des soupières ventrues remplies de succulent potage au pain.

Un quart d'heure plus tard, ces hôtes d'un moment étant repartis, c'était un ecclésiastique important, voyageant en chaise, que Mathurine guidait vers la chambre d'honneur ; puis deux lieutenants du royal dauphin qu'elle introduisait dans la salle voisine.

Cependant, cette parfaite hôtesse n'oubliait pas Vincent ; le trouvant fiévreux, elle lui fit prendre de la quinine, une canette de bouillon bien chaud et puis l'installa sur le lit douillet d'un petit cabinet.

Huit jours durant, elle garda le garçonnet dont le rhume persistait, et le soigna avec sollicitude.

Puis un entrepreneur d'Orléans vint déjeuner au Cheval Bardé en allant inspecter des travaux que faisaient ses ouvriers dans un château voisin ; Mathurine lui présenta son protégé avec l'espoir qu'il pourrait s'y intéresser ; en effet cet homme, séduit par l'air intelligent et loyal du jeune garçon, l'engagea sur l'heure.

Lorsque Vincent prit congé de sa bienfaitrice, il lui offrit son demi-louis, mais elle, tout émue, refusa, et serrant l'enfant dans ses bras, elle lui glissa dans la main un écu d'argent blanc. Et comme il se confondait en remerciements...

— Laisse, dit-elle, j'aime à faire parfois de ces placements... à long terme, je sais qu'ils me rapporteront gros... en l'autre monde.

— Peut-être aussi en celui-ci, bonne hôtesse... car je n'oublierai jamais que je suis votre obligé...

Vincent, guéri et réconforté, se mit au travail avec ardeur... D'abord manœuvre, il passa piqueur, puis surveillant, et enfin, vers 1789, il s'installa à son compte.

En février de l'année suivante, il épousa Madeleine Trotéreau, une jeune fille pauvre mais de grande beauté, qui fut une excellente épouse.

Ayant conservé des relations avec les propriétaires du Cheval Bardé, il vint leur présenter sa belle jeune femme ; ce fut sa dernière visite à la bonne hôtellerie.

De grandes affaires absorbèrent cet homme d'une intelligence puissante ; on le vit conducteurs des ponts et chaussées à Beaugency, sous la Terreur, puis directeur des travaux de réfection de la route Paris-Bordeaux, au début de l'Empire.

Avec ses économies, il avait acheté d'immenses terrains incultes en Sologne, et les avait plantés en pins des Landes...

Maître d'une fortune déjà importante, il alla s'installer à Paris, à l'hôtel Juigné, jadis habité par les Conti, et, associé au banquier Laffitte, il organisa les Messageries générales, qui des-

servirent trente grandes routes et plus de deux mille postes...

Les magnifiques diligences Caillard-Laffitte ne ressemblaient en rien aux guimbardes poudreuses et cahotantes d'antan, et elles furent accueillies avec bonheur par nos pères.

Mais, tandis que Vincent devenait un puissant personnage, l'hôtellerie du Cheval Bardé marchait vers sa ruine.

Arrêté durant la Terreur pour avoir caché son vieux curé, le brave Tiennet, tout comme un noble marquis, était monté sur l'échafaud, en dépit de toutes les démarches de Mathurine, qui, afin de sauver son mari, dépensa le plus clair de son avoir.

Devenue suspecte, l'hôtellerie, jadis si bien achalandée, vit sa clientèle la quitter pour une auberge rivale, qui après s'être dénommée "le Paradis des sans-culottes", devint sous l'Empire "L'aigle d'or".

Le fils de Mathurine mourut peu après s'être marié... Sa jeune femme ne lui survécut guère, et elle laissa à sa belle-mère, déjà âgée, un enfant de trois ans nommé Claude.

N'ayant plus de ressources pour acheter des provisions et restaurer sa maison qui sur plusieurs points menaçait ruine, la souriante hôtesse de jadis n'avait plus qu'une hôtellerie vide, et l'enseigne grinçante se balançait vainement.

Alors, désolée, la pauvre femme se sentant malade et comprenant qu'elle allait laisser dans la misère son pauvre petit-fils, se décida à écrire à ce Vincent Caillard, dont elle venait d'apprendre la prodigieuse fortune... Longtemps sa missive, libellée cependant avec soin par le curé du village, demeura sans réponse, et Mathurine avait dû, afin de donner du pain à son enfant, s'adresser à un vieil usurier.

Sans pitié, celui-ci fit saisir l'auberge qu'il comptait bien avoir à vil prix.

Le jour des enchères venu, la pauvre vieille, appuyée à son enfant, se dirigea vers la salle. Il était déjà grand et fort, ce bambin de huit ans, et son visage souriant rappelait celui de l'aimable hôtesse de jadis.

La mise à prix était seulement de cent pistoles ou mille francs.

— Cent pistoles ! crie l'huissier.

— Cent dix, reprend l'usurier.

Si grande était la frayeur qu'inspirait cet homme, que nul n'osait miser plus haut.

Mathurine frémissait ; il ne resterait rien pour l'enfant, et, désespérée, la pauvre femme ferma les yeux pour ne plus voir les fatales bougies qui bientôt s'éteindraient ; mais Claude lui saisit la main.

— Grand'mère, voyez donc ce beau monsieur qui vient d'arriver, il a une pelisse garnie de fourrure. Ah ! il marche vers l'estrade.

Mathurine relève ses paupières... L'inconnu qu'elle voit seulement de dos est, en effet,

richement vêtu... Certes, ce personnage n'aurait que faire d'une hôtellerie croulante.

— Cent dix pistoles ! crie l'huissier... Une, deux... personne ne dit rien.

Le dernier feu allait s'éteindre, Mathurine tremblait de tous ses membres.

Soudain, une voix s'éleva... celle de l'étranger... elle criait :

— Mille pistoles.

L'usurier blêmit et s'éloigna ; il y eut de la stupeur dans la foule.

Mathurine, les mains jointes, murmura :

— Lui... c'est lui. Ah ! merci, mon Dieu !

L'huissier répéta :

— Une, deux... personne ne dit rien... Adjugé à Monsieur ?

— Vincent Caillard.

On s'agite, on repète : Caillard, Laffitte... des puissants du jour. Et ce puissant va vers la vieille femme ; il embrasse les joues ridées de la grand'mère, les joues fraîches de l'enfant, et doucement il reproche :

— Pourquoi ne m'avoir pas écrit plus tôt ?... J'étais absent quand votre lettre est arrivée... Dieu merci, il n'était pas encore trop tard...

— Pour payer au moins cinq fois trop ma pauvre maison branlante.

— Pour moi, le Cheval Bardé a une valeur énorme ; n'est-il pas la source de ma fortune ?

— Malgré cela, vous nous rendez trop.

— Non... vous aviez fait un placement, il a porté intérêt, voilà tout.

Et ensemble, l'orphelin de jadis, la vieille Mathurine et le petit Claude revinrent vers l'hôtellerie.

La brave femme mourut quelques mois plus tard, tranquilisée, et avec raison, sur le sort de son petit-fils. Vincent Caillard le fit instruire, et plus tard l'aida à acquérir un hôtel à Paris.

Aussi intelligent et actif que jadis son aïeule Mathurine, il parvint à son tour à une grosse fortune et son établissement fut l'un des plus cotés de la capitale !

Riche, Claude demeura aussi généreux qu'un pauvre, et à sa femme qui lui reprochait ses charités parfois excessives, il répondait :

— Laisse... il est indispensable à tout chrétien de faire des placements tels ceux qu'aimait ma chère grand'mère. Si tous ne nous sont pas remboursés en ce monde, ne sais-tu pas que, dans l'autre, ils nous seront payés au centuple !...

André VERTIOL.

(*L'Etoile Noëliste*).

La sainteté n'est pas un privilège accordé à quelques-uns et refusé aux autres, mais la commune destinée et la commune obligation de tous.

## Maison unie, maison bénie

**E**N ce temps-là, "Chantecler" n'était pas encore "Chantecler" et les bâtiments rustiques, sans nulle élégance, ne faisaient aucunement songer à la coquette villa, surmontée d'un coq claironnant qui lui a donné son nom. Mais c'était déjà maison bénie : on y aimait, on y travaillait, on y priait, on y vivait, on y mourait, dans la crainte du Seigneur, le respect du souverain, l'obéissance aux parents.

Dieu, le roi, le père, c'était alors triangle solide sur lequel reposaient famille, patrie, chrétienté, moins troublées qu'aujourd'hui... et plus heureuses ! Confiance, sécurité, tendresse, ne sont-elles pas des éléments de bonheur ? Sous le triple gouvernement du vicaire de Jésus-Christ, du petit-fils de saint Louis et d'Étienne Serveau, premier du nom, la barque de saint Pierre bravait les récifs, la marine royale, commandée par Suffren, l'emportait sur les Anglais, et la flottille des Serveau, "voituriers par eau", prospérait sur "la rivière de Loire" où elle avait son port d'attache, à Port-Saint-Thibault.

Aussi, quand Étienne Serveau rendit son âme à son Créateur, au début du règne de Louis XVI, il laissait à sa veuve, Marie-Anne Fouquet, plus de biens qu'elle ne lui en avait apportés, par son contrat de mariage — "passé devant maître Dargent, notaire à La Charité, le 24 février 1737", — et huit enfants, considérés comme leur principale richesse, dont l'aîné était déjà père de famille, et dont le dernier apprenait seulement à lire.

Les quatre premiers : Étienne, Louis, Paul, Claude, avaient le métier du père, Marie-Louise et Mathieu, les derniers restaient sous la direction de leur mère "et légitime tutrice" ; un fils était marchand, établi à Cosne-sur-Loire ; une fille était mariée à Jean Groslier, vigneron. Mais tous, aînés, cadets, garçons, filles, gendres, petits-enfants, jusqu'à la toute petite dernière, Paulette, favorite du grand-père, tous et toutes étaient élevés dans l'observance des commandements et n'avaient jamais besoin qu'on leur rappelât le quatrième, ayant vis-à-vis de leur père et mère, la "soumission amoureuse" de Joseph de Maistre, et mettant leur plus grande joie à leur complaire.

Aussi le défunt n'avait-il aucune appréhension pour la "régence" qu'exercerait sa veuve, lui trépassé, et qui ne serait troublée par nulle compétition.

En effet, le père conduit à sa dernière demeure, dans le cimetière proche l'abbaye de Saint-Satur, sa paroisse. Étienne, second du nom, vint prendre docilement les ordres de la

mère ; et, pas plus que ses beaux-frères, Jean Groslier n'éleva d'autres prétentions que d'avoir toujours la même place à la table et dans le cœur de celle qui devait demeurer toujours reine et maîtresse du logis.

Cet arrangement profitable à la petite communauté, moralement et matériellement, l'était beaucoup moins pour les gens de loi, huissiers, tabellions, dont on prétendait se passer.

Maître Sylvain Gressin, notaire à Sancerre, mais qui avait fait un stage en Normandie, intervint officieusement, invoquant la nécessité d'un partage pour sauvegarder les droits de chacun.

Étienne répondit judicieusement que la chose était peut-être utile entre gens sans foi ni loi, mais que les Serveau étaient bons chrétiens et incapables d'enfreindre la loi divine plus importante à leurs yeux que toutes les paperasseries, ni l'autorité paternelle, respectée jusque dans la tombe. Toutes deux étant d'accord pour recommander la mutuelle confiance, ils n'avaient pas besoin d'autres garanties.

Le notaire comprit qu'il faisait fausse route. Il n'avait pas affaire à un Normand retors mais à un sage Berrichon, peu pressé d'engraisser les chicaneaux et plus soucieux de la justice que de ses avantages personnels. Aussi essaya-t-il d'une autre gamme.

On ne prend pas seulement des précautions pour soi, mais pour les autres ! Si homogène que fût actuellement la famille, elle pouvait l'être moins un jour, et si sa petite Paulette, qui têtait gravement son pouce, épousait quelque mari moins conciliant, peut-être aurait-on à regretter, les uns ou les autres, que tout n'eût pas été dûment réglé selon la loi et la coutume ? Leurs parents ne leur en avaient-ils pas donné l'exemple, par leur contrat de mariage, et ne valait-il pas mieux être en règle pour prévenir toutes contestations ?

Mal convaincus mais un peu troublés (chez les consciences droites, aisément timorées, le scrupule naît plutôt que le soupçon), personne n'osa protester absolument et, selon l'adage, "qui ne dit mot consent", les jeunes clercs de l'étude commencèrent à grossoyer des minutes.

Il fallait d'abord un inventaire détaillé, meubles et immeubles :

" Mobilier et effet : 3,962 livres.

" Argent : 2,301 livres.

" Une maison : 3,000 livres.

" Deux pièces de vigne " contenant sept journées de pioche " : 280 livres.

" Une terre labourable : 20 livres.

Puis il fallait faire une masse du tout :

" De laquelle il a été fait et composé deux lots, les plus justes et égaux qu'il a été possible, savoir : un pour ladite Marie-Anne Fouquet,

commune pour moitié avec le défunt, son mari... L'autre, pour la succession et les héritiers du défunt Étienne Serveau, premier du nom..."

Pour l'argent, les effets, les terres, c'était tout simple. Pour la maison, c'était plus compliqué.

Elle était cependant composée de deux bâtiments en équerre, mais l'un plus important que l'autre.

— Il faut le laisser à notre mère qui nous reçoit nombreux aux jours de dimanche et de fêtes, observait Étienne.

— Nenni, mes enfants, ma famille ne peut plus s'augmenter, et les vôtres doivent croître et multiplier, selon l'ordonnance céleste.

— Vous y avez vos habitudes, vos aises...

— Et la commodité du débouché sur le quai de Loire où vous avez votre batellerie !

— Notre père y est mort.

— Mais vous y êtes tous nés !

Le notaire avait rarement vu pareil débat : D'ordinaire, on se disputait la meilleure part. Ici, c'était le contraire !

— N'était-ce pas bien plus simple de rester indivis ? opinait Claude en haussant les épaules.

Et Louis, un tantinet moqueur, déclarait gravement.

— Si l'on veut tout partager, il faudra couper en deux le puits, le seau et la corde !

Impatienté, le tabellion proposa de tirer au sort.

Les parties y consentirent :

“ Pour cet effet, elles appelèrent un vieux mendiant passant sur la route et qui leur était inconnu.”

Il avait la barbe grise et des trous à son manteau, mais quand il entra dans la cour le chien vint lui lécher la main ; le chat, qui se chauffait sur la margelle, vint se frotter contre ses jambes ; le coq chanta...

Tous les Serveau le saluèrent avec le respect dû à la vieillesse, et maître Gressin lui expliqua ce que l'on attendait de lui.

Il acquiesça de bonne grâce en caressant de sa main ridée la joue de la toute petite qui le regardait curieusement.

Le notaire écrivit lui-même : “ Premier lot ” et “ second lot ”, sur deux billets “ d'égale grandeur roulés semblablement et jetés dans le chapeau du mendiant, lequel, après les avoir longuement remués et brouillés, en la présence et du consentement des deux parties, tira un billet qu'il donna au dit Étienne Serveau, représentant ses frères et sœurs ; l'autre à Marie Fouquet ”.

Il les déplia, et, du même geste, les tendirent au tabellion stupéfait.

Au lieu des mots signeusement libellés par lui, il lut :

“ Toute maison divisée périra ”.

“ Maison unie, maison bénie ”.

On se regardait sans comprendre.

— On dirait l'écriture de mon père, murmura Étienne, très ému...

Au milieu de la confusion, on cherchait vainement le vieux mendiant.

— C'est un mauvais plaisant, répétait le notaire, furieux et dépité...

— Où est-il passé ? demandait la veuve, troublée ?

Et la toute petite, dont il avait caressé la joue, montra le ciel et dit :

— Grand-père... Là-haut !...

Quoique sceptique, le tabellion n'osa insister pour un nouveau partage auquel les héritiers se refusaient énergiquement, et, forts de l'approbation paternelle, ils gardèrent tout en commun, comme le seau, et la corde et le puits...

Et dans la maison bénie, on voit toujours famille unie...

H.-A. DOURLIAC.

## *Le précurseur des colons des Cantons de l'Est*



JEAN-BAPTISTE Couture, tel est le nom du Français, qui, l'un des premiers, vers l'an 1659, parcourut et habita les futurs Cantons de l'Est.

Il naquit le 11 novembre 1651.

Près de l'antique et célèbre ville de Caen, en Normandie, se trouve le bourg de Langrune, agréablement situé sur les bords de la mer. C'est de là qu'était originaire le jeune Jean-Baptiste. Son père, Gilles Couture, était pêcheur. Il possédait une barque et, chaque année, portait en Angleterre des toiles et autres marchandises sur lesquelles il faisait un profit considérable. Pendant l'un de ses plus longs voyages, sa jeune femme, impatiente d'avoir de ses nouvelles, se rendit en Angleterre. Elle passa des jours heureux auprès de celui qui possédait son cœur, et bien des mois s'écoulèrent avant qu'elle pensât au retour. Mais elle s'aperçut qu'elle aurait bientôt la joie de devenir mère, et les affaires commerciales de son mari n'étant pas encore terminées, il ne pouvait encore repasser en France. Comme Gilles Couture ne voulait à aucun prix que son fils vit le jour en Angleterre, il fit embarquer son épouse dans le navire d'un de ses amis qui faisait voile pour la France et lui donna une femme pour la servir.

A peine ce bâtiment avait-il gagné la haute mer qu'un ouragan terrible éclata et, en moins de quarante-huit heures, porta le vaisseau jusqu'au détroit de Gibraltar. Ce fut au fort de cette tempête que naquit Jean-Baptiste, le futur habitant du Canada.

L'Océan fut en quelque sorte son berceau ; de plus, le sang normand coulait dans ses veines ; le sang de ce peuple vaillant qui étonna le moyen-âge par ses courses aventureuses à travers le monde et conquit en tous lieux, la fortune et la gloire ; tout ne semblait-il pas prédestiner le jeune Jean-Baptiste à cette vie d'aventures qui le conduisit, tout jeune encore, sur les rives de la Chaudière ? De retour en Basse-Normandie, la mère nourrit elle-même son enfant, mais elle mourut bientôt, son fils n'étant âgé que de trois ans.

Au bout de quelque temps, son père se remaria et eut des enfants de sa seconde femme.

Comme Gilles Couture montrait de la prédilection pour le fils de sa première femme, sa nouvelle épouse en ressentit une vive jalousie. Ses sentiments de haine furent même si violents qu'elle résolut de se débarrasser pour toujours de la présence de "Jean-le-bien-aimé".

Son mari continuait de faire tous les ans un voyage en Angleterre. Elle profita de ses absences pour exécuter son infâme projet.

Cette femme avait un frère qui devait, pour la seconde fois, faire le voyage d'Amérique. Elle le supplia d'emmener secrètement le jeune Jean-Baptiste, alors âgé de sept à huit ans, et de l'abandonner dans quelque forêt d'où il ne put jamais revenir en France. Comme l'enfant était déjà familier avec les choses de la mer, il se laissa embarquer sans aucune répugnance. Quand son mari fut de retour, cette femme, couvrant sa malice du voile de l'hypocrisie, lui dit, les larmes aux yeux, que Jean-Baptiste s'était noyé en courant imprudemment sur le rivage. Quant au frère de cette marâtre, il aborda heureusement à Québec et se prépara dans l'ombre à commettre son crime.

Sous prétexte de faire la traite, il se dirigea, suivi de son jeune compagnon, vers le territoire actuel des Cantons de l'Est, qui n'était alors habité que par les Sauvages, qui le parcouraient dans toutes les directions, se livrant tantôt à la chasse, tantôt à la pêche. Après avoir voyagé plusieurs jours dans ce pays tout couvert de forêts, il trouva enfin un endroit propice à son affreux dessein.

Alors ce digne frère d'une indigne mégère, fit boire à l'enfant quelque liqueur soporifique, et dès qu'il le vit plongé dans un profond sommeil, il le laissa seul dans ce lieu désert.

Mais Dieu veille sur l'orphelin et protège l'innocence opprimée. Jean-Baptiste, à son réveil, fut saisi d'une grande terreur ; à peu de distance passait une rivière, la Chaudière sans doute, dont le bruit des eaux, tombant de quelque cascade, augmentait encore son épouvante.

Mais voilà qu'une bande de sauvages, occupés à chasser, arrive tout-à-coup près du lieu où se trouvait le petit abandonné.

A la vue de ce jeune enfant d'une figure fort agréable, les sauvages s'approchèrent étonnés et lui adressent la parole, mais il ne peut comprendre leur langage. Après avoir quelque temps délibéré entre eux, une famille l'adopte et l'emmène avec elle. Peu à peu, il se façonne aux usages de ses parents adoptifs, et ses manières douces et affables, ainsi que la gaieté de son caractère le firent aimer des sauvages entre les mains de qui la divine Providence l'avait fait tomber.

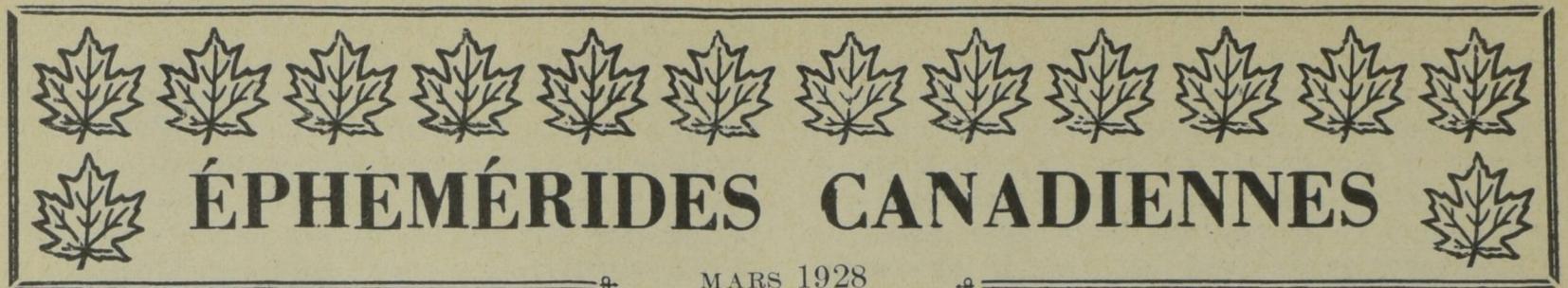
Dix-huit mois après son arrivée, un jour que Jean-Baptiste s'amusait à jouer avec de jeunes sauvages sur les bords du Saint-Laurent, il aperçut un navire dont le pavillon lui parut semblable à celui du bâtiment qui l'avait apporté au Canada. Aussitôt, il fait des signes et les fait si bien qu'il excite l'attention des navigateurs et le Capitaine lui envoie l'esquif. Les matelots qui le montaient furent fort étonnés de trouver là, parmi les habitants des bois, un enfant qui parlait bien français, leur demandait des nouvelles de son père et de ses autres parents et leur nommait tous les gens de sa connaissance. Ce navire était du Havre ; il recueillit cet enfant et le ramena en France. Quand Jean-Baptiste fut arrivé au Havre, son père, immédiatement averti, vint le chercher avec empressement, mais il se garda bien de confier de nouveau son "Jean-le-bien-aimé" à celle qui ne s'attendait pas de le revoir.

Gilles Couture conduisit son fils à Caen, chez la marquise de Cauvigny qui l'honorait de sa protection. Cette généreuse dame le garda dans sa maison et lui fit donner une éducation soignée.

Après avoir achevé son Cours d'Humanités, il fut d'abord professeur au Collège des Arts, à Caen, puis au Collège de la Marche, à Paris. Il obtint ensuite une chaire d'éloquence au Collège royal dont il fut, dans la suite, nommé Inspecteur. Ses cours étaient fort suivis ; on y voyait toujours un grand nombre d'auditeurs. Ami de l'étude, dans son âge mûr et sa vieillesse, après avoir été un peu malgré lui, ami des voyages et colon du Canada dans son enfance, il devint l'un des membres les plus considérés de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et fit insérer dans les Mémoires de cette Société plusieurs dissertations sur la vie privée des Romains, sur leurs Vétérans et sur quelques cérémonies de leur religion.

(Du *Pionnier*, 8 juillet 1892.)

Il n'y a de bon patriote que l'homme vertueux, que l'homme qui comprend et aime tous ses devoirs, et qui s'attache à les remplir.



# ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

MARS 1928

1 — Les Sœurs Dominicaines du Rosaire, des Trois-Rivières, fondent une nouvelle maison au Cap de la Madeleine, tout près du sanctuaire de N.-D. du Rosaire.

— Le juvénat des Frères Maristes, à la Pointe-du-Lac, diocèse des Trois-Rivières, devient une maison provinciale de l'Ordre. La nouvelle maison-mère aura sous sa juridiction toutes les maisons de la communauté depuis Louiseville vers l'est.

— A l'Hôpital de Ste-Marie de Beauce, décède M. l'abbé Joseph-Oscar Sylvain, du diocèse de Fall-River, à l'âge de 60 ans et neuf mois.

— M. l'abbé J.-A. Pellerin, professeur de théologie au séminaire de Nicolet, est nommé principal de l'École Normale de cette dernière ville, en remplacement de Mgr Georges Courchesne, promu évêque de Rimouski.

— L'hon. J.-D. Monteith, trésorier provincial de l'Ontario, annonce un surplus de \$359,000 dans les finances de cette province. C'est le premier surplus depuis la grande guerre.

— La Commission des Liqueurs de Québec annonce pour 1926-1927 un surplus de \$6,778,000.

3 — A Québec, décède M. L.-A. Carrier, ex-député du Comté de Lévis, à Ottawa, à l'âge de 70 ans.

5 — Le feu se déclare dans la résidence de M. Thomas Cliche à Ste-Marie de Beauce, où toute la famille dormait d'un profond sommeil, et dix personnes périrent dans les flammes : le grand-père, la mère et ses huit enfants. Le mari seul parvient à se sauver de la maison en feu.

6 — A l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang décède M. l'abbé Édouard Pagé, ancien aumônier des Sœurs de l'Hôpital Saint-Michel Archange, à l'âge de 75 ans.

7 — On annonce qu'un congrès eucharistique aura lieu les 29, 30 juin et 1er juillet prochains à St-Joseph de Beauce, au diocèse de Québec.

— Les *Annales térésiennes* annoncent que Mgr Antonin Nantel, ancien supérieur du Séminaire de Ste-Thérèse, va bientôt publier un volume intitulé : *Pages historiques et littéraires*. Ce qui donne un intérêt particulier à cet ouvrage, c'est que l'auteur, qui est un éducateur de grand renom et un écrivain distingué, entrera en septembre prochain, dans la 90ème

année de son âge, et dans sa 79ème année de séjour au Séminaire de Ste-Thérèse.

9 — Un autre incendie se déclare, de bonne heure ce matin, chez M. Léon Duquette, à Saint-Jérôme de Terrebonne, et trois personnes périrent dans les flammes : la mère et deux de ses filles. Le père réussit à sauver sept de ses enfants.

10 — Les *Annales de la Propagation de la Foi* annoncent que les collectes faites dans les diocèses du Conseil de l'Est du Canada ont donné plus de \$100,000. Sur cette somme, plus de \$80,000.00 ont été envoyées à Rome, au Conseil général de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi.

12 — M. l'abbé F.-A. Baillairgé, curé de Verchères, décède à l'âge de 74. M. l'abbé Baillairgé était un esprit très cultivé. Il a publié nombre d'ouvrages historiques et pédagogiques.

13 — Palle Huld, jeune danois de 15 ans, qui est en train de faire le tour du monde en 46 jours, arrive à Montréal. Il repart le même soir pour Vancouver, à bord des convois du Pacifique Canadien.

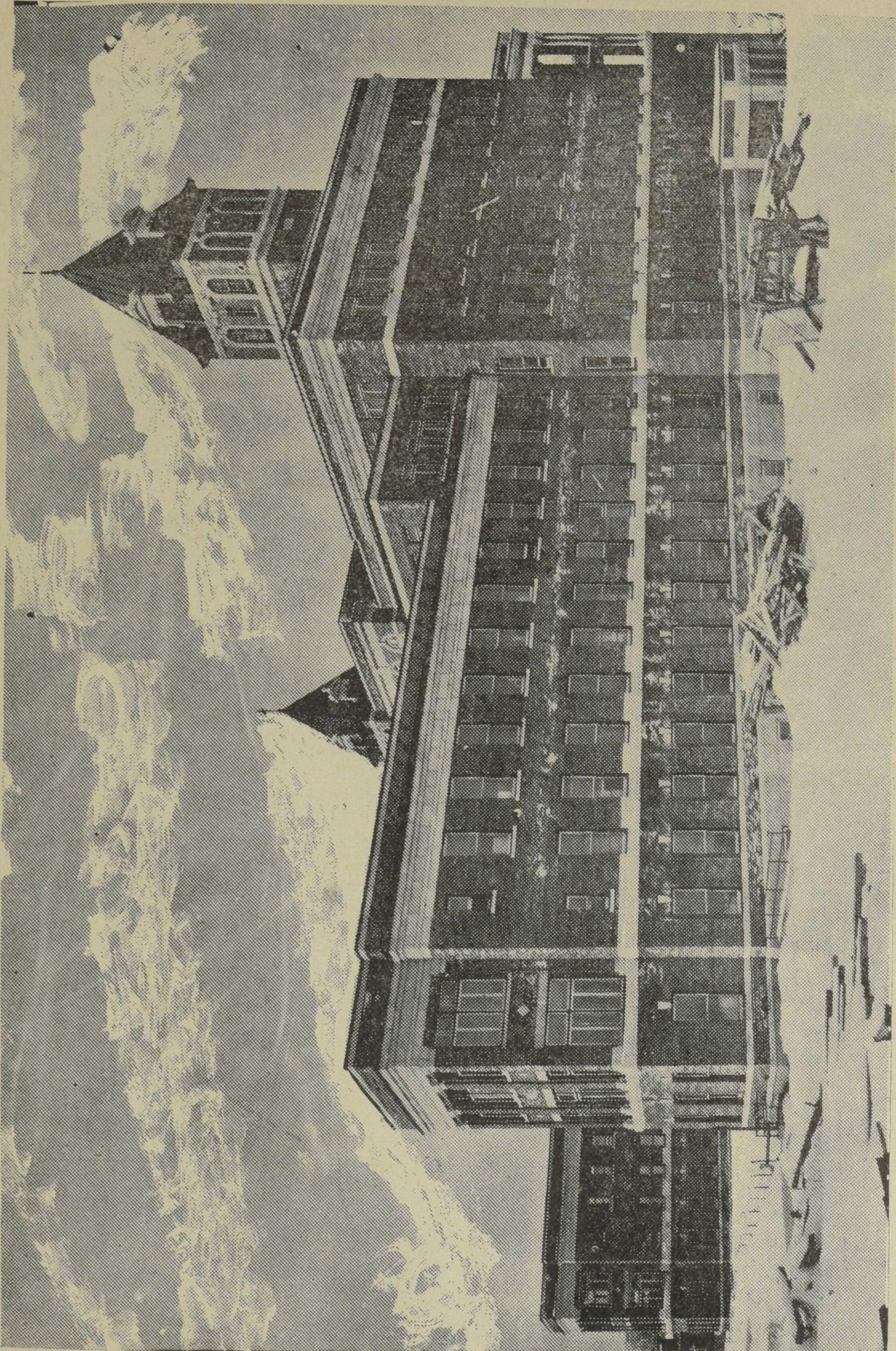
15 — Dans la salle des Promotions de l'Université Laval a lieu la séance solennelle annuelle de la Société du Parler français, avec le gracieux concours de la Société Symphonique de Québec.

17 — S. Ém. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, annonce la nomination de deux nouveaux chanoines honoraires : MM. les abbés A.-E. Maguire, curé de Sillery, et Denis Garon, curé de St-Victor de Beauce.

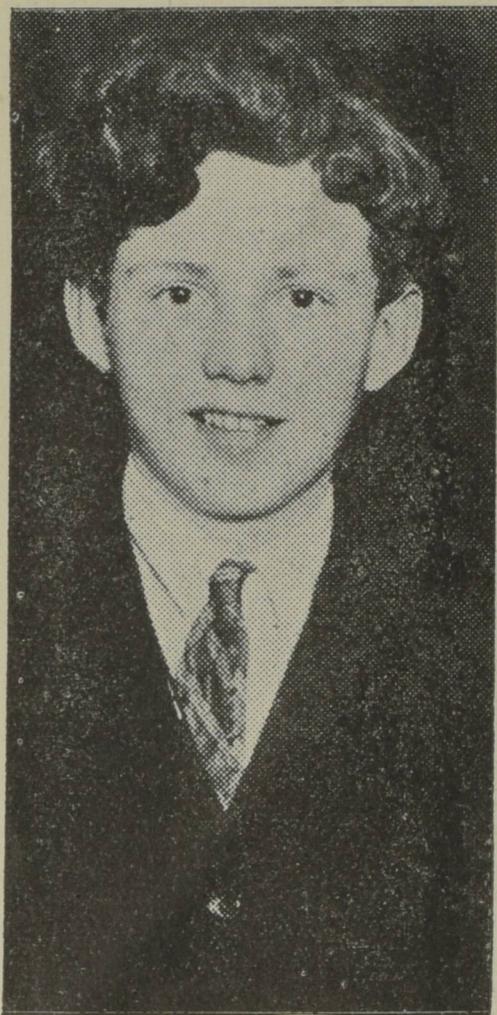
19 — On commence à entailler les érables dans les Cantons de l'Est.

21 — A une séance du parlement de Québec, l'hon. M. David, secrétaire provincial, déclare que l'épidémie de typhoïde qui a sévi à Montréal au printemps dernier, a coûté à la Province la somme de \$20,000,000.

22 — La Compagnie Aérienne Transcontinentale du Canada, dont le directeur est M. le Docteur Louis Cuisinier, agrandit son champ d'action. Le nombre de ses avions sera porté de trois à sept et son service couvrira plusieurs villes de l'est du Canada avec raccordement pour New-York. Le bureau de direction de cette Compagnie est à Québec et la base d'opération au Lac Saint-Agnès, La Malbaie.



LE NOUVEL HÔPITAL DU SAINT-SACREMENT, À QUÉBEC



PALLE HULD, 15 ANS,  
qui a entrepris de faire le tour  
du monde en 46 jours.

— Le bill de l'oppositionniste Church, que les Communes d'Ottawa avaient adopté d'enthousiasme, pour obliger les journaux et revues à rendre publics les noms de leurs propriétaires, subit un échec, au Sénat. Nos Pères conscrits renvoient à six mois cette mesure par un vote de 41 à 18.

— La première session du dix-septième parlement de Québec est prorogée à 9 heures ce soir par Son Ex. le lieutenant-Gouverneur, l'hon. N. Pérodeau. La session a duré près de deux mois et demi et il y eut cinquante-quatre séances.

23 — Ce soir, à la Salle des Promotions de l'Université Laval, a lieu le débat universitaire annuel entre étudiants des universités Laval et de Montréal. "Doit-on favoriser le féminisme?" telle est la thèse que défendent MM. Cyrias Ouellet et René Paré, de l'institution québécoise, et que combattent MM. Gaston Mousseau et Renaud Miville-Dechêne, les représentants de l'Université montréalaise. Le jury donne la palme à MM. Mousseau et Miville-Dechêne.

— Georges-C. McDonald, convaincu du meurtre d'Adélarde Bouchard, assassiné sur le chemin de Caughnawaga-Malone, le 17 juillet

dernier, expie son crime sur l'échafaud, à Valleyfield. Sa complice, Doris Palmer-McDonald, voit sa sentence commuée en un emprisonnement pour la vie.

24 — M. Victor Doré, qui était contrôleur de la Commission Scolaire de Montréal, est nommé directeur général temporaire du nouveau système d'administration de cette Commission, créé au cours de la dernière session provinciale. Son salaire est de \$14,000.

25 — On lit au prône des églises du diocèse de Québec un mandement de S. Ém. le Cardinal Rouleau, sur la sainteté du serment.

— S. Ém. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, bénit solennellement le nouvel hôpital du Saint-Sacrement, chemin Ste-Foy à Québec.

— S. G. Mgr G. Courchesne, évêque-élu de Rimouski, prend possession de son siège. Sa Grandeur nomme M. l'abbé Samuel Langis, son vicaire général. L'ancien grand vicaire, Mgr C.-A. Carbonneau, P. A., devient vicaire général honoraire.

26 — On annonce que le prochain congrès des membres de la Société des Canado-Américains, des États-Unis, se tiendra à Québec le 13 juillet prochain.

27 — Un orage électrique, le premier de la saison, passe sur la région de Québec. La foudre tombe sur l'église de St-David de Lévis et cause quelques dégâts.

— La Cie de chemin de fer "Internationale et Baie James", ou le Pacifique Canadien dans la région du Témiscamingue, sollicite du gouvernement fédéral l'autorisation de prolonger son embranchement de Ville-Marie jusqu'à un point vers le nord, dans les cantons de Guigues ou de Nedelec. C'est-à-dire qu'elle veut atteindre, par la voie la plus normale et profitable, la rivière des Quinze (ou l'Outaouais) à un point où doit se construire incessamment une vaste usine nouvelle.

28 — S. G. Mgr G. Forbes, évêque de Joliette, qui a été nommé récemment archevêque d'Ottawa, prend possession de son siège.

— Afin de condescendre à la demande du Premier-ministre King et de ne point faire se diviser la Chambre sur une question aussi délicate, Mlle Agnès McPhail, députée progressiste de Grey, Ont., consent à retirer sa motion réclamant l'organisation d'un "ministère de la paix".

— Le major Joseph Matte est élu président de la Société Provancher d'histoire naturelle de Québec. Il succède à M. George-M. Mitchell.

29 — S. G. Mgr G. Forbes, le nouvel archevêque d'Ottawa, nomme Mgr Joseph Charbonneau, vicaire général de son diocèse, et Mgr L.-N. Campeau, vicaire général honoraire. Pendant la vacance du siège, Mgr Charbonneau était vicaire capitulaire.

— La Législature de l'Ontario, à 25 voix contre 16, et sur la proposition de M. Bélanger, député de Russell, statue que les vues cinématographiques qu'on veut exhiber devant les enfants, en cette province, devront être soumises à une censure spéciale à cette fin, à part la révision de la censure ordinaire.

30 — L'hon. M. Cardin annonce qu'il demandera au parlement de prêter \$8,500,000 à la commission du port de Québec ; \$5,000,000 à celle de St-Jean ; \$500,000 à la commission du port d'Halifax.

31 — On annonce qu'un nouveau Festival de la Chanson et des Métiers du Terroir aura lieu à Québec du 24 au 28 mai prochain, sous la direction de MM. Marius Barbeau, du Musée National Victoria, et Harold-Eustache Key, directeur musical du Pacifique Canadien.

“ CONSTAMMENT DEVANT LES YEUX ”

Mlle Madeleine, dix-huit ans, très coquette, qui se marie dans un mois, vient de recevoir le portrait de son fiancé qu'elle “ adore ”.

— Chère maman, je me demande où je vais bien pouvoir le placer pour l'avoir constamment devant les yeux.

— Mais, mon enfant, rien de plus simple, accroche-le à ta glace.

### L'ARRANGEMENT

— Et votre procès avec ce banquier véreux qui vous a escroqué trois cent mille piastres ?

— Tout est arrangé... Il épouse ma fille.



LA CUISSON DU PAIN AU LAC ST-JEAN

# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

#### LA FLUXION DE POITRINE

**L**A fluxion de poitrine ! Voilà un terme qui n'est plus de mode ; il est même disparu du vocabulaire médical moderne.

Car il y a une mode même en médecine ; et il faut voir les frais émoulus de l'école regarder d'un air un peu dédaigneux les vieux confrères qui emploient encore les mots de jadis : La fluxion de poitrine ! Connais pas.

Mon Dieu, je concède que le nom de la maladie n'existe plus. Mais quand à l'affection qu'elle représentait, elle existe encore. Seulement, faute de pouvoir la nommer pleurésie, car ce n'en est pas une ; pneumonie, car ce n'en est pas une ; bronchite, car ce n'en est pas une ; péricardite, car ce n'en est pas une ; on ne la nomme pas du tout ; ou on la nomme grippe à forme thoracique.

La clarté n'y a rien gagné, et les malades non plus, car les jeunes médecins d'aujourd'hui soignent avec répugnance une maladie qu'on leur a dit ne pas exister.

\* \* \*

Tout de même, la fluxion de poitrine de jadis était bien commode, car elle désignait précisément ce qui existe dans cette maladie, plus fréquente qu'on ne pense.

En effet, s'est-on jamais demandé d'où vient l'expression populaire : fausse pleurésie ? Tout simplement de ce qu'il y a souvent des symptômes pleurétiques, et surtout le point de côté, sans pleurésie réelle, ou valant la peine.

Il y a aussi des malaises qui débutent absolument à grand spectacle, comme la pneumonie lobaire classique : frisson violent, point de côté, ascension rapide de la température ; et puis tout tourne brusquement court après

un, deux ou trois jours. La pneumonie vraie n'évolue pas ainsi.

Enfin, n'est-il pas arrivé à un praticien à l'oreille un peu exercée, d'entendre parfois dans toute, ou partie de la poitrine des râles ressemblant à ceux d'une bronchite bien caractérisée, et qui disparaissent avec beaucoup plus de rapidité que ceux de la bronchite ordinaire ?

Le médecin, le vieux médecin surtout, sait bien qu'il lui arrive assez rarement de rencontrer les maladies classiques, telles qu'on les décrit dans les livres ; très souvent il constate que cela ne se passe pas ainsi ; très souvent surtout il constate, quand il s'agit de la poitrine, que le poumon, la plèvre et les bronches sont pris à la fois, chacun d'entre eux assez légèrement pour qu'on ne puisse pas dire qu'il y a une pneumonie, pleurésie ou bronchite.

Il y a simplement fluxion de poitrine.

C'est-à-dire congestion et inflammation des trois organes à la fois.

\* \* \*

C'est cela la fluxion de poitrine.

Le plan thoracique est envahi dans toute son épaisseur. Et le malade a la chance de se débarrasser le plus souvent de son inflammation avant qu'elle n'ait atteint trop profondément un organe donné. Lorsqu'elle persiste, elle évolue vers une des maladies classiques : pneumonie, pleurésie ou bronchite ; c'est-à-dire que les symptômes des unes se sont atténués, pour se concentrer, si on peut parler ainsi, sur une seule.

La fluxion de poitrine se traitait chez les anciens ; et je crois bien qu'on la traite encore de même manière aujourd'hui, — malgré qu'on ne l'admette plus ou qu'elle ait changé de nom, — par le repos au lit, la diète, et quelques soins généraux employés au début de beaucoup de maladies.

Il est bon d'être particulièrement prudent, car les maladies dont la fluxion de poitrine peut être le premier pas, sont toutes graves. Il ne faut pas oublier qu'aux trois que j'ai mentionnées plus haut il convient d'ajouter aussi la tuberculose, dont elle peut marquer le début.

Il ne faut jamais jouer avec la poitrine et ce qu'elle contient, car pas un des organes que l'on y rencontre n'est secondaire; tous, au contraire, sont de première importance.

Méfions-nous donc de la fluxion de poitrine, qui peut nous tomber dessus sans crier gare après un travail un peu pénible, ou plus souvent après une partie de plaisir un peu bruyante,

Les romanciers ont parlé souvent de fluxions de poitrines survenant après des bals, des parties d'opéras, etc. Ils n'ont pas eu tout à fait tort.

LE VIEUX DOCTEUR.

## Les enfants au jeu

**S**i le jeu est utile à l'enfant et si nous devons le favoriser, il est juste d'ajouter qu'il doit être surveillé, réglé, afin d'être profitable.

D'après ce que nous avons déjà dit, il résulte que le jeu peut nous renseigner sur la santé du petit, sur la forme et le degré de développement de son intelligence, sur son caractère.

### I.— SUR SA SANTÉ

L'enfant bien portant, nous l'avons remarqué, joue et même parfois avec exubérance. Autant il faut se défier de celui qui n'aime pas jouer, autant il faut se défier de celui qui joue avec excès, car alors sa fougue provient souvent d'une excessive nervosité. Le jeu, pris de la sorte, est plus mauvais que bon, il excite les nerfs. Que faire dans ce cas? Comme nous ne faisons pas ici un cours d'hygiène ni de médecine, nous dirons simplement qu'il convient alors tout particulièrement de surveiller le genre d'activité que déploie l'enfant dans le jeu, afin de la rectifier et de la mieux diriger, si besoin est. Et c'est là le point le plus important.

On tombe souvent dans l'un des deux excès suivants. On se réjouit de voir un enfant tranquille, qui ne joue qu'à des jeux calmes, sans se

rendre compte que c'est là, parfois, preuve de faible santé (pas toujours, cependant, il est certaines natures très calmes et pourtant bien portantes qui détestent les jeux brusques et bruyants).

Ou bien on se réjouit de l'exubérance excessive de l'enfant : la maman, heureuse, dit à son amie :

— Oh ! le mien se porte bien, je vous assure ! Si vous voyiez cette activité débordante : il ne tient pas une minute en place.

Cet excès, à part quelques exceptions, ne vaut pas mieux que le précédent.

Ce qu'il faut, c'est que l'enfant déploie au jeu l'excédant des forces à sa disposition : s'il n'en a point, il ne jouera pas, c'est signe de faiblesse ; s'il en a trop, il pourra, peut-être sans danger, jouer avec exubérance, mais il faut, néanmoins, toujours veiller à ce que la dépense ne soit pas excessive et qu'il y ait un juste équilibre entre ces deux termes : jeu et réserve de forces. Cela est assez facile à apprécier. Si, après s'être donné au jeu, l'enfant trouve cependant un repos tranquille, c'est qu'il n'a pas dépassé la limite ; si, au contraire, il ne trouve pas le sommeil, ou seulement un sommeil agité, il a joué avec excès : réglez-le.

### II.— SUR SON INTELLIGENCE

Le jeu vous renseignera assez exactement sur les aptitudes de l'enfant. Tel enfant aimera les jeux précis, parce qu'il a un esprit clair et net ; tel autre manifeste déjà des dispositions pour le travail manuel : il construit des forts ; avec assez d'exactitude, il reproduit ce qu'il a vu, ce qu'il a appris à l'école ; il installe un poste rudimentaire de T. S. F. Ce sera peut-être un ingénieur, un électricien, etc. On pourrait multiplier les exemples. Que de vocations ont été révélées aux parents par le jeu préféré de leur enfant !

Le petit, en jouant, imite ce qu'il voit ; ou bien il invente, il ne se contente pas de reproduire fidèlement la vie : il imagine. Attention à l'esprit trop fertile en inventions saugrenues : ce pourrait être plus tard une imagination déréglée et par conséquent à surveiller. Pour l'instant, ce peut être déjà dangereux. N'a-t-on pas vu des enfants faire les "Peaux-Rouges" et pousser leur jeu jusqu'à blesser leurs petits camarades, sous prétexte qu'ils jouaient "au sauvage" ? Ce qui n'empêcherait pas les victimes de ces jeux brutaux de se plaire en la compagnie d'un esprit aussi fécond.

Les enfants aiment, en général, jouer avec des camarades à l'imagination fertile qui savent toujours inventer des jeux nouveaux : on s'amuse bien avec eux, et ceux-ci, flattés dans leur amour-propre par la préférence que leur témoignent les autres, vont de plus en plus loin, jusqu'à ce qu'un accident arrête brusquement le jeu ! . . .

D'autre part, suivant la facilité avec laquelle l'enfant comprendra un jeu nouveau, s'y adaptera, vous jugerez du plus ou moins de vivacité de son intelligence : si vous lui trouvez un esprit lent, profitez des occasions que vous donne le jeu pour le "dégourdir". Apprenez-lui vous-même des jeux nouveaux ; l'attrait lui facilitera l'effort.

Défiez-vous aussi d'un enfant "brouillon", qui ne sait pas mettre d'ordre dans ses jeux ; il passe de l'un à l'autre, son esprit est trop mobile. Essayez de le fixer, non pas en l'obligeant à jouer longtemps au même jeu : ce n'est pas le moment de faire sentir à l'enfant la contrainte, mais adroitement, sans en avoir l'air, arrangez-vous pour qu'il persévère : mêlez-vous à son jeu pour y mettre un attrait de plus : il y jouera plus volontiers.

### III.— SUR SON CARACTÈRE

Que de renseignements nous pouvons puiser sur le caractère d'un enfant, rien qu'en le voyant jouer !

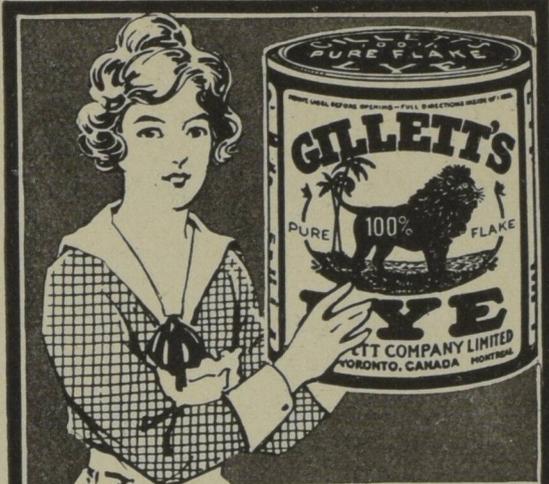
Bon ou mauvais caractère se révèle là mieux que partout ailleurs : l'autoritarisme, la versatilité, l'inconstance, la franchise, que sais-je encore ? se dévoilent. Et souvent, en même temps, se montre à nous un moyen facile et tout proche de réformer le caractère.

Quand l'intérêt de l'enfant est bien éveillé par son jeu, il faudrait être bien maladroit pour ne pas savoir glisser les observations nécessaires !

Mais, pour cela, il va sans dire qu'il nous faut être là. Un éducateur attentif doit toujours surveiller l'enfant, quand il joue plus encore qu'à aucun autre moment. Car, il est facile de le deviner, l'enfant, à ce moment, ne se contraignant nullement, est sujet à mille sottises, plus ou moins dangereuses, plus ou moins graves.

Mais, objecterez-vous, puisqu'il faut laisser à l'enfant sa liberté, ne pas lui faire sentir de contrainte quand il joue, sera-t-il toujours possible de prévenir une sottise ? Le meilleur moyen ne serait-il pas de veiller "étroitement" aux jeux ? Erreur ! Il faut vous résigner à laisser votre enfant faire quelques sottises, cela vaudra mieux que de le tenir sans cesse en bride. Bien entendu, vous serez toujours là pour prévenir les grosses sottises, et, si vous avez su lui apprendre à user de sa liberté, elles seront moins nombreuses que vous ne le pensez.

Mais, pas d'étroitesse dans votre surveillance : l'enfant a besoin de détente, le jeu n'en sera une pour lui que s'il se sent absolument libre : votre présence ne doit constituer pour lui aucune gêne, mais lui être seulement une garantie. Il faut qu'il se sente en sécurité, parce que vous êtes là, rien d'autre. Veiller ainsi aux jeux des enfants est, certes, une tâche délicate :



**C'est le meilleur pour la propreté**

N'appellez pas le plombier quand l'égout de l'évier est bouché ; un peu de Lessive de Gillett le débouchera dans quelques instants. Une multitude d'autres usages dans le foyer sanitaire.

**LESSIVE PURE DE GILLETT**

avoir le bambin en mains en lui laissant illusion de la plus entière liberté n'est pas toujours chose facile. C'est surtout le tact, l'habitude, la compréhension du caractère enfantin qui permet d'obtenir un libre déploiement des facultés, dirigées cependant dans le sens que l'on veut. Pour cela, il faut avant tout aimer les enfants et s'intéresser à tout ce qui les touche : le reste vient beaucoup par habitude.

Annie RAËL.

(*La Maison.*)

### RESSEMBLANCE

LE PEINTRE.— Vous voyez, j'ai fait Madame votre épouse très ressemblante ; il ne lui manque que la parole.

LE CLIENT.— Laissez !... Laissez !... elle est très bien comme ça.

### CERTITUDE

— Elle ne veut pas croire que j'ai vingt-cinq ans.

— Pourtant, depuis le temps que vous le dites, on devrait vous croire les yeux fermés.



## Coin de l'ouvrier

### Comment arriver?

**T**OUT le monde cherche le succès, chacun voudrait être heureux ; mais, étrange aberration ! bien peu de gens prennent le bon chemin pour arriver au bonheur ou au succès.

J'entends le lecteur me dire : Mais dites-nous donc où il se trouve ce bon chemin, ce droit sentier, vous qui avez la présomption de nous morigéner ainsi.

Mon Dieu, la réponse est bien facile, et j'oserais dire que ceux qui prétextent ignorance la connaissent tout aussi bien que moi.

Pour arriver au succès, dans quelque sphère que ce soit, il faut d'abord travailler, et travailler encore sans jamais se lasser.

Et pour atteindre à un bonheur relatif, il faut savoir se renoncer, dompter ses passions et restreindre ses besoins.

Il est, en effet, bien rare que le travail persévérant ne conduise point au but visé.

Un élève de talent était chagrin d'être toujours dépassé en classe par l'un de ses camarades. Il n'était pas loin de douter de sa propre intelligence. Un soir, en fermant sa fenêtre avant de se mettre au lit, il jette un coup d'œil sur la maison d'en face, où loge son heureux rival. A la fenêtre de celui-ci la lumière brille encore : il travaille. L'élève malheureux comprit la leçon : son camarade travaillait plus que lui, là était le secret de son succès. Ambitieux, il s'attelle à sa tâche d'écolier avec une ardeur nouvelle et il devint avec le temps Président des États-Unis. Le travail ardu, persévérant l'avait conduit au succès.

Et à l'atelier, à l'usine, partout dans le vaste champ où les ouvriers se font concurrence, celui qui arrive, c'est celui qui n'épargne point ses sueurs, qui ne suit point les aiguilles sur le cadran de l'horloge de crainte de donner une minute de plus que le temps obligé. Ici encore, comme partout d'ailleurs, c'est le

travail qui compte. Il ne faut jamais craindre de trop faire. Où est le mérite de celui qui mesure son temps et ses efforts à un minimum possible ou permis ?

Celui qui donne plus qu'il n'est strictement tenu est plus heureux que celui qui donne le moins possible. Croyez-moi, cet évangile vaut bien celui des avocats du moindre effort.

Le travail est à ce point nécessaire, même à la santé physique, que le plus d'ûr châtiment que l'on pourrait infliger à un homme serait de le condamner à une perpétuelle oisiveté. Visitez les pénitenciers, ces tristes lieux où la société relègue les criminels, et l'on vous dira que le forçat, bien que non rémunéré, préfère travailler que rester inactif dans sa cellule. Seuls les déséquilibrés fuient le travail.

Mais ce n'est pas tout de travailler. A quoi sert de vous morfondre, si vous ne savez pas profiter du fruit de vos efforts ? Si vous dépensez au fur et à mesure ce que vous gagnez, vous piétinez sur place, vous vous épuisez en efforts stériles.

Les dépenses inutiles, voilà le chancre qui ronge la bourse de la très grande majorité des travailleurs. Et j'en parle en connaissance de cause, puisque fils d'ouvrier et ouvrier moi-même, j'ai passé ma vie au milieu des travailleurs.

On ne sait pas se priver, se renoncer. On cède à tous ses caprices, un vent de folie pousse à la dépense. On singe ceux qui ont les moyens, et on finit sur la paille ou à l'hospice, enterré dans les dettes.

Ne peut espérer au bonheur celui qui se laisse ainsi aller au courant de ses fantaisies, qui se refuse aux privations nécessaires pour économiser.

Et pourtant seule l'économie peut assurer à l'ouvrier l'indépendance. Une piastre mise de côté à la fin d'une semaine, c'est peu, mais c'est une journée de plus de liberté et d'aisance relative dans la vieillesse.

Franklin, dans sa *Science du Bonhomme Richard*, d'autres après lui, écrivains, économistes, l'ont maintes fois écrit et prouvé : l'homme qui gagne \$900 par an et qui fait mille piastres de dépenses est plus pauvre que celui qui gagne \$600 et n'en dépense que cinq cents. L'un s'endette et court à la ruine ; l'autre ramasse et va vers l'aisance. La grande règle de la sagesse est de toujours établir ses dépenses au-dessous de ses ressources. Ce n'est pas seulement une conduite prudente pour soi-même, c'est un devoir social.

Qui ne sait pas épargner à mesure qu'il gagne mourra sans laisser un sou, après avoir eu toute la vie le nez collé sur son ouvrage. " Plus la cuisine est grasse, plus le testament est maigre ", dit le Bonhomme Richard. Bien des fortunes se dissipent en même temps qu'on les gagne, depuis que les femmes ont négligé la quenouille et le tricot pour s'occuper de la table à thé, depuis que les hommes ont pris l'habitude de s'attarder au comptoir des buvettes ou de fréquenter les cinémas. Si vous voulez devenir indépendant, n'apprenez pas seulement comment l'argent se gagne, sachez aussi comment on doit le dépenser.

L'espace qui m'est réservé est épuisé. Je reviendrai dans une prochaine chronique sur ce sujet si fécond en réflexions de toutes sortes.

Pierre LÉPINE.

## Le tailleur de pierres

**L** y avait une fois au Japon un pauvre tailleur de pierres, simple ouvrier dans les carrières ; sa besogne était rude, il travaillait beaucoup, ne gagnait guère et n'était pas content de son sort.

" Oh ! si seulement je pouvais être un jour assez riche pour me reposer, couché sur d'épais édredons, enveloppé d'un moelleux manteau de soie ! "

Telle fut la plainte qu'il exhala vers le ciel. Un ange la recueillit. " Qu'il te soit fait selon ton désir ! " dit l'ange.

Et le tailleur de pierres était devenu riche, et il se reposait, couché sur un épais édredon, enveloppé d'un moelleux manteau de soie.

L'empereur vint à passer. Il était précédé de coureurs à pied et à cheval, suivi d'une brillante escorte de cavaliers et entouré de gens qui tenaient élevé au-dessus de sa tête un grand parasol resplendissant de dorures.

" A quoi me sert d'être riche, murmura l'autre, aussi longtemps que je n'ai pas le droit de sortir avec une escorte de cavaliers et la tête protégée par un parasol d'or ? Pourquoi ne suis-je pas l'empereur.

— Tu le seras, lui dit l'ange.

Et, en effet, il était l'empereur ; il avait une escorte de cavaliers devant lui et des gens qui tenaient élevé au-dessus de sa tête un grand parasol resplendissant de dorures.

Le soleil, cependant, de ses ardents rayons, desséchait les campagnes ; la route poudreuse réverbérait son éclat et fatiguait les yeux.

" Le bel avantage d'être l'empereur, s'écria celui-ci, quand l'ardeur du jour vous accable et que le soleil ne cesse d'exercer sur vous son pouvoir ! Parlez-moi d'être le soleil ; à la bonne heure !

— Regarde ! Es-tu content ? lui demanda l'ange.

Car il était devenu le soleil ; et il dardait ses rayons en haut et en bas, à droite et à gauche et tout autour de lui.

Et il brûlait les herbes de la terre et la face des princes qui sont sur la terre.

Or, un nuage s'interposa entre la terre et lui. Ce nuage repoussait les rayons du soleil et les empêchait de descendre sur la terre.

" Voici qui est trop fort ! s'écria le soleil. Un nuage est donc capable de résister à ma puissance ; alors, il me vaudrait mieux d'être un nuage.

— Qu'à cela ne tienne ! dit l'ange.

Aussitôt la transformation s'opère, et le nouveau nuage se place fièrement entre le soleil et la terre ; il se complaît à intercepter les rayons du soleil, si bien qu'il voit la terre reverdir à son ombre.

Puis il fait tomber de grosses gouttes de pluie sur les campagnes, et des averses et des trombes d'eau, tellement que les torrents débordèrent et que les rivières se répandirent dans les champs et les dévastèrent.

Rien ne résistait plus à la force de l'inondation : seul un rocher la dominait, immobile, inébranlable. En vain les eaux mugissantes le battaient avec fureur, le rocher ne bougeait pas, les vagues écumantes expiraient à ses pieds.

" Donc un rocher me fait la loi, dit le nuage ! Je désirerais bien être à sa place.

— Tu vas y être, " dit l'ange.

Et le voilà transformé en rocher ardu, inébranlable, insensible aux rayons du soleil, indifférent aux torrents de pluie et au choc des vagues tumultueuses.

Cependant il distingue à ses pieds un homme de pauvre apparence, à peine vêtu, mais armé d'un pic et d'un marteau ; et cet homme, à l'aide de ses instruments, lui enlève coup sur coup des quartiers de roc qu'il façonne ensuite en pierres de taille.

“ Qu'est-ce ? s'écria le rocher. Un homme aura sur moi le pouvoir d'arracher des blocs de mon sein ? serais-je donc plus faible que lui ? Alors il faut absolument que je devienne cet homme !

— Que la volonté soit faite ! ” lui dit l'ange.

Et il redevint, comme par le passé, un pauvre tailleur de pierres, simple ouvrier dans les carrières. Sa besogne était rude, il travaillait beaucoup et ne gagnait guère... mais il était content de son sort.

# LE THÉ "SALADA"

284F  
Trois variétés;—Vert, Noir et Mélangé; 75c. à \$1.05 la livre. En vente chez tous les épiciers. Essayez-le.

## LE PIED DE NEZ

Vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, une ambassade du Japon ayant été envoyée en Hollande, obtint dans ce pays un grand succès de curiosité.

Cependant, un gamin irrévérencieux, se trouvant sur le passage des ambassadeurs, leur fit malicieusement un pied de nez.

— Que signifie ce geste ? demanda le chef de la mission à l'interprète qui l'accompagnait.

Le fonctionnaire hollandais hésita, puis répondit :

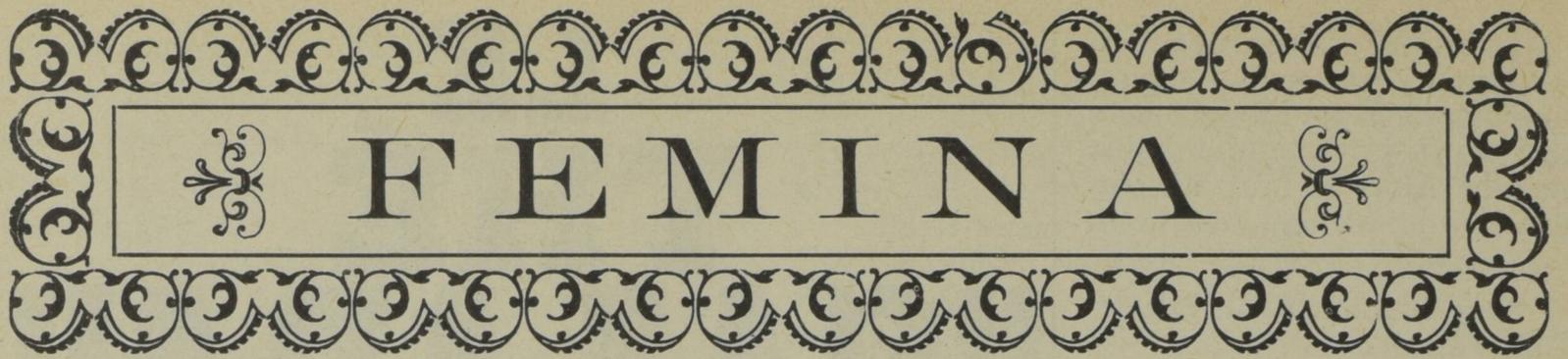
— C'est un signe de politesse ; ce petit garçon vous souhaite la bienvenue.

Ces paroles ne furent pas perdues. Le lendemain, l'ambassadeur et sa suite se présentèrent à l'audience royale, et, d'un geste uniforme ils firent au roi... un pied de nez.

Il ne faut jamais mentir.



LA LEÇON DE BOXE CHEZ LES NÈGRES DE L'AFRIQUE



## *L'amitié*

**M**AINTES fois dans nos heures de solitude, nous avons désiré ardemment avoir une amie, un être avec lequel nous aurions voulu sympathiser, à qui nous aurions raconter nos peines et nos ennuis. Combien de longs moments n'avons-nous pas passé, esseulées, à revivre les heures anciennes, les heureuses journées de notre jeunesse où, avides de lumière et de soleil, nous allions avec l'amie de notre choix vers "l'oasis", le "coin préféré" de nos confidences. A l'abri de tout regard curieux, de toute oreille indiscreète, nous étions heureuses de raconter à l'âme-sœur, les petites joies et aussi les amertumes souvent amplifiées de notre vie monotone. Suivant le conseil de notre amie nous revenions adoucies ou belliqueuses...

L'influence qu'exerce l'amitié prévoyante sur une âme jeune est donc considérable et maintenant que nous avons vieilli, que notre caractère s'est formé, que notre cœur s'est assagi et que nos désirs se sont stabilisés, nous reconnaissons toute l'emprise que l'amitié a eu sur notre vie.

Les jours ont passé, nous apportant leurs deuils et leurs joies et l'amitié tendre et fidèle est toujours là, veillant sur nous, nous offrant au moment opportun, l'aide matérielle, le réconfort moral dont nous avons besoin.

Puissions-nous être pour ceux que le Destin met sur notre route, le soutien que nous sommes heureuses de trouver lorsque l'épreuve vient à nous. Il en coûte peu de faire un message, de lire quelques passages d'un livre aimé à un malade, de s'offrir à faire la correspondance peu volumineuse d'un vieillard ou d'un infirme, de sourire ou de dire un mot de bonté et pourtant comme ces petits riens feraient plaisir parfois ! Et comme nous serions peu chrétiennes de refuser l'occasion qui s'offre à nous presque

quotidiennement de faire un peu de bien, d'obliger et de faire plaisir.

Sachons être l'ami de tous ceux qui ont besoin de nous, qu'ils trouvent dans notre amitié le réconfort que nous sommes heureuses de rencontrer chez ceux qui nous sont dévoués et qui nous aiment, non pas tant pour nos vertus que pour l'aide qu'ils sont heureux de nous donner. Plus un être est faible, plus il a besoin de soutien. Loin de nous chagriner et parfois de trouver importune l'amitié vigilante, sachons y trouver des preuves de notre faiblesse et un ardent désir d'être à notre tour pour ceux qui ont besoin de nous, des êtres de bonté et d'encouragement. Que notre action soit bienfaisante et notre aide, une force et un secours.

Jeanne LE FRANC.

## *"Au temps des violettes"*

Tel est le titre d'un joli volume qui vient de paraître. Mademoiselle Marie Ratté offre à ses lecteurs une abondante gerbe de violettes qui feront les délices des amateurs de bonne poésie.

L'auteur y chante ses joies, ses illusions, ses rêves, sa piété, la patrie, le foyer, l'amour filial ; les poèmes de Mademoiselle Ratté sont remplis d'émotion noble, sincère, délicate et charmante. Les rimes sont naturelles bien qu'ici et là, l'oreille s'y sente mal à l'aise... Bref, le livre de Mademoiselle Ratté mérite le succès et nous le lui souhaitons de tout cœur. Puisse notre encouragement l'aider à travailler encore mieux et à nous donner bientôt une moisson abondante de "nouvelles Violettes" qui seront les bienvenues dans le parterre poétique de notre terre canadienne.

Le livre est en vente dans les librairies, à l'Action Canadienne Française ou chez l'auteur, à Baie des Sables, Co. Matane, au prix de .80 l'unité.

## BOITE AUX LETTRES

JEANTOU.— “ L'effort coûte mais l'effort paye ” dit-on. Vous qui travaillez avec persévérance n'avez pas de raison de craindre l'insuccès, la confiance est un grand facteur de réussite, ajoutez-la à votre ardeur et tout ira bien. Je souhaite ardemment avec vous l'entière réalisation de vos rêves d'étudiante.

Il me fait plaisir de vous voir une assidue de notre courrier.

Jeanne LE FRANC.

### CONVERSATION

— C'est la petite Mme Dupont, elle est délicieusement blonde !...

— Elle tient de son père...

— Il est blond ?

— Non, fabricant de teintures.

## L'HIRONDELLE

Toi qui peux monter solitaire  
Au ciel, sans gravir les sommets,  
Et dans les vallons de la terre  
Descendre, sans tomber jamais ;

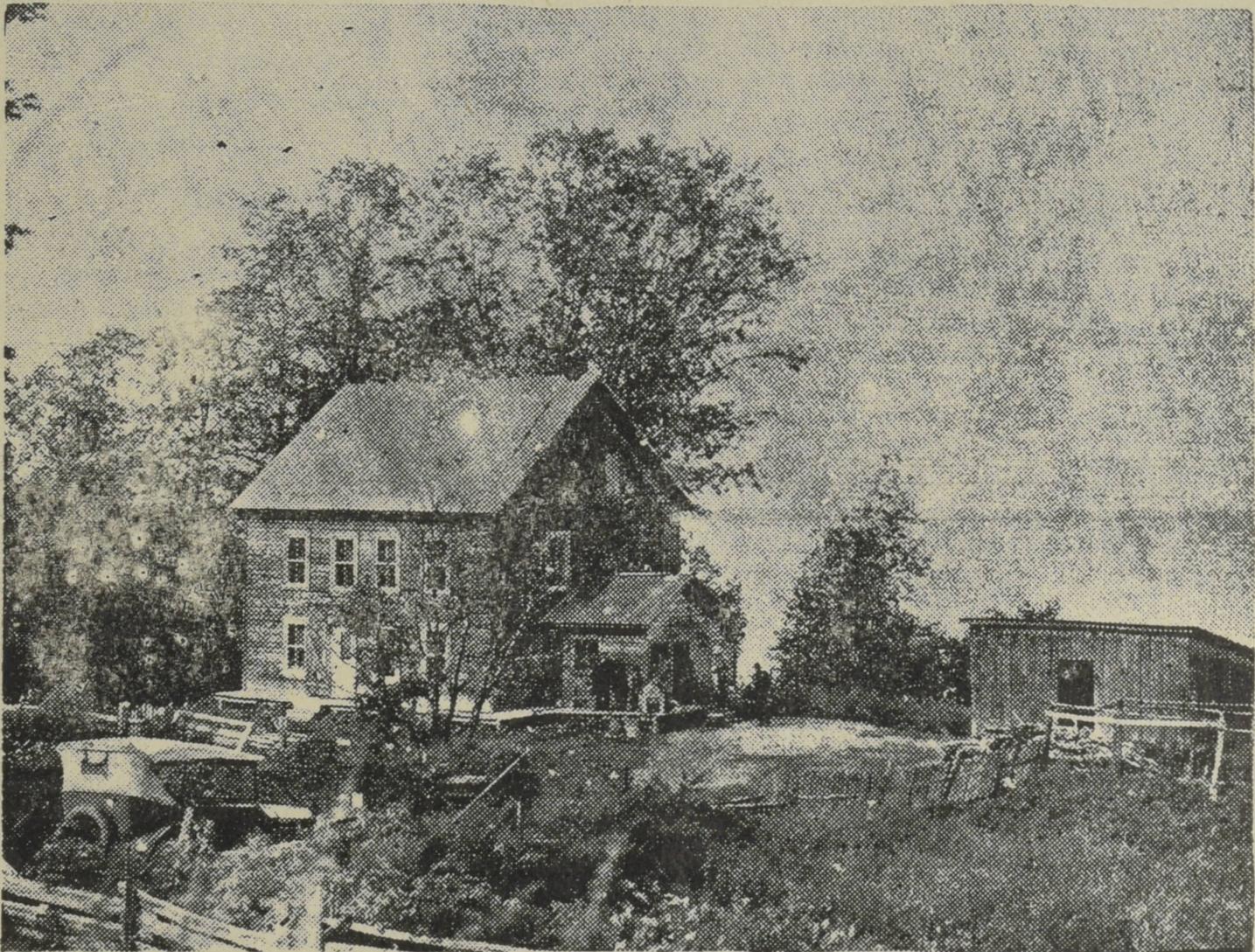
Toi qui, sans te pencher au fleuve  
Où nous ne puissions qu'à genoux,  
Peux aller boire, avant qu'il pleuve,  
Au nuage trop haut pour nous ;

Toi qui pars au déclin des roses  
Et reviens au nid printanier,  
Fidèle aux deux meilleures choses :  
L'indépendance et le foyer ;

Comme toi, mon âme s'élève  
Et tout à coup rase le sol,  
Et suit, avec l'aile du rêve,  
Les beaux méandres de ton vol.

S'il lui faut aussi des voyages,  
Il lui faut son nid chaque jour,  
Elle a tes deux besoins sauvages :  
Libre vie, immuable amour !

SULLY-PRUDHOMME.



HABITATION DE COLON AU LAC ST-JEAN

# AU GOIN DU FEU

## Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MARS

#### DEVINETTES

1° C'est la lettre U, parce qu'elle est toujours après T (apprêtée).

2° Le gastronome aime les plats pleins et l'astronome aime les planètes (plats nets.)

#### MOTS CARRÉS

O P A L E  
P A T E R  
A T O U R  
L E U D E  
E R R E R

#### ÉNIGME

La Dépêche.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Eugénie Viel, 230 rue Ste-Thérèse, Québec ; Mlle Blanche Deschênes, 313, Ave des Oblats, Québec ; R. Fr. Antoine, 262, rue St-François, Québec ; M. Georges Monier, 82, rue du Roi, Québec ; M. Chs-Eug. Bellavance, 230, rue Sainte-Thérèse, Québec ; Mlle Yvonne Deschênes, 103, Chemin Ste-Foy, Québec ; Mlle Rolande Charest, 144, rue Racine, Chicoutimi ; Une abonnée, École St-Nom de Jésus, 67, rue Illinois, Worcester ; M. Paul Lacroix, Séminaire de Québec ; A.-M. Côté, 74, Lachevrotière, Québec ; Mlle Simone Bruyère, Couvent d'Embrun, Ont.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Sillery ; M. Louis-Robert Wagner, 4, rue Ferland, Québec ; L'Hôpital Civique, Québec ; Mme

H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me ; Mme J.-V. Rochefort, 516, Ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Mlle Rose-H. Lalande, Chute à Blondeau, Ont. ; M. Charles-Henri Dufresne, 391, Richardson, Québec ; M. Joseph-Émile Robitaille, 209, Ste-Marguerite, Québec ; M. Raoul Boucher, 38, rue Ste-Hélène, Québec ; Mlle Aline Monier, 82, rue du Roi, Québec ; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville.

Les deux noms sortis de l'urne sont ceux de l'Hôpital Civique et de Mlle Aline Monier.

### JEUX D'ESPRIT N° 107

#### DEVINETTES

1° Quels sont les maux auxquels vous donnez la préférence ?

2° Quel est l'événement historique qui a fait le plus renchérir les draps ?

(Il y a un jeu de mot dans chacune des réponses.)

#### LOSANGE

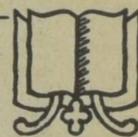
Consonne — Dans l'Afrique équatoriale — Patriarche — Oiseau — Consonne.

#### MÉTAGRAME

Sur cinq pieds je suis un inventeur.  
Changer ma tête, je deviens rongeur,  
Et s'il vous plaît de me changer encore,  
Ce sont les grands bois que je décore.



## Les livres



LA LITURGIE DE LA MESSE, ses origines et son histoire.  
Par Dom JEAN DE PUNIER.— (Collection "la prière et la vie liturgiques").— Un fort volume in-8 couronne, sous couverture rouge et noire.— Prix francs : 14 fr. 40. Aubanel Fils Aîné, Éditeur, 15, Place des Études, Avignon, France.

Cet important ouvrage s'adresse non seulement aux prêtres mais à tous les fidèles.

Dans une première partie Dom Jean de Punier suit le développement historique du mystère eucharistique depuis son institution jusqu'à la constitution à peu près définitive de la messe romaine.

Dans une seconde partie, il s'efforce de donner des rites et des prières encore en usage aujourd'hui, une explication aussi claire que possible.

Écrit en un style élégant et concis, cette œuvre atteint le but cherché par l'auteur et les chrétiens qui le prendront pour guide, pourront ainsi davantage s'intéresser à leur messe quotidienne ou de chaque dimanche.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

**LE COUREUR DES BOIS**

PAR GABRIEL FERRY

8

## CHAPITRE XVII

## OÙ BARAJA TOMBE DE FIÈVRE EN CHAUD MAL

Pour expliquer l'origine et la nature du nouveau danger qui menaçait les trois chasseurs, il faut revenir au moment où nous avons laissé le malheureux Oroche suspendu au-dessus du gouffre, serrant entre ses bras le bloc d'or qu'il venait d'arracher avec tant de peine du flanc du rocher. Succombant sous le poids de son fardeau, il eut un moment la pensée de le remettre à Baraja ; mais il se ravisa bientôt, car il jugeait son compagnon d'après lui-même, et il connaissait trop bien sa rapacité pour ne pas être convaincu que, lui livrer sa proie, c'était se livrer lui-même à l'abîme. L'hésitation n'était plus permise ; il préféra de s'engloutir avec son trésor.

Baraja avait impitoyablement tranché les torons de la corde les uns après les autres, en entremêlant son affreuse besogne de prières furieuses et de malédictions suppliantes. Le dernier fil qui retenait le gambusino s'était rompu de lui-même ; c'était donc bien le corps d'Oroche que les chasseurs avaient vu traverser comme un nuage noir le voile transparent de la chute d'eau.

Épouvanté de ce qu'il venait de faire, non pas du meurtre qu'il avait commis, mais de la disparition du bloc d'or, Baraja jeta au fond du gouffre un regard de désespoir. Mais il n'était plus temps : l'abîme ne devait plus rendre ce qu'il avait englouti.

La mort d'Oroche laissait Baraja dans une solitude complète à laquelle il songea pour la première fois. Privé de son compagnon, il devait renoncer à tout espoir d'une lutte égale avec les possesseurs actuels du val d'Or. Il avait bien eu l'idée d'attendre leur départ ; mais outre que rien ne prouvait que ce départ dût être prochain, la soif inextinguible de richesse qui s'était emparée de lui ne lui permettait pas de l'attendre longtemps.

Une rage sourde se mêlait à son impatience ; les trois chasseurs en étaient l'objet, et il résolut, même aux dépens de sa cupidité, de débusquer de leur poste ceux qui s'étaient si arrogamment déclarés seuls maîtres du val d'Or.

Bois-Rosé et ses deux amis allaient donc, par suite de la féroce avidité du bandit, se trouver exposés au plus grand danger qu'ils eussent encore couru.

Aveuglé précédemment au point de regarder la présence d'Oroche comme préjudiciable à ses intérêts, Baraja, plus avisé maintenant, finit par se déterminer à regagner le camp pour y chercher du renfort. A ce sujet, il avait adopté un moyen terme : c'était de faire part de sa découverte à cinq ou six aventuriers tout au plus, et de désertir avec eux, laissant les autres se tirer d'affaire comme ils le pourraient.

Deux obstacles qu'il n'avait pas fait entrer en ligne de compte allaient lui rendre cette détermination impraticable : d'abord, la disparition du camp mexicain ; ensuite, la présence de Diaz, dont il se flattait d'avoir pleuré la mort, et qu'on a vu remonter à cheval pour aller prendre à la place de don Estévan le commandement de l'expédition.

Il était assez tard déjà quand Baraja s'était résolu à quitter momentanément le val d'Or. Il suivait tout pensif le chemin qu'il avait parcouru le matin avec Estévan, Oroche et Diaz, loin de se douter que ce dernier galopait à quelque distance derrière lui.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il lui avait été facile, en faisant un nouveau détour dans les Montagnes-Brumeuses, de gagner la plaine sans être aperçu des chasseurs ou de Diaz. C'était au même instant à peu près où la déroute des Mexicains allait commencer.

La nuit était close quand, à environ une lieue de distance du camp, Baraja entendit le bruit d'une fusillade. Il prêta l'oreille avec inquiétude et sentit une sueur froide qui inondait son visage. Bientôt la fusillade redoubla.

Baraja s'arrêta plein de perplexité. Avancer ou reculer était également dangereux ; mais comme, à tout prendre, il était peut-être plus périlleux d'avancer, le bandit choisit la retraite. Il allait se mettre en devoir d'exécuter sa résolution, quand le bruit du galop d'un cheval qui retentissait derrière lui vint redoubler ses appréhensions.

Puis enfin une voix qui se mêla dans les ténèbres au pas cadencé du cheval porta cette appréhension jusqu'à la terreur.

Cette voix était celle de Pedro Diaz. Il n'y avait pas à s'y méprendre ; elle cria à ses oreilles :

— C'est Oroche, si je ne me trompe ?

Pour Baraja, c'était la voix d'un mort qui en appelait un autre.

Il ne vint pas à la pensée du misérable, au milieu de son trouble, que Diaz le prenait dans l'obscurité pour Oroche, et il s'élança en avant.

Puis le galop du cheval derrière lui devint plus rapide et la voix plus menaçante. Baraja n'en fuyait que plus vite dans la direction du camp, en dépit de la fusillade.

Cependant, il y eut un moment où les Indiens, qui massacraient autour d'eux les fuyards échappés au carnage du camp, offraient un si effrayant spectacle, que Baraja n'eut plus peur des morts et tourna bride. D'ailleurs, nous avons dit que les Mexicains ne sont pas superstitieux longtemps. La rencontre fortuite de Diaz, qu'il croyait tué depuis le matin, avait frappé ses esprits, ébranlés déjà par le meurtre d'Oroche. La vue des Indiens l'avait rappelé à la réalité de ce monde.

Malheureusement, en tournant bride, Baraja se trouva en face de Diaz, que sa désertion du matin n'avait pas favorablement disposé pour lui.

— Lâche ! cria Diaz en lui barrant le passage, vous ne fuirez pas deux fois en ma présence.

Au même instant, les Apaches entouraient les deux cavaliers, et ce fut bien malgré sa volonté que Baraja prit part à la lutte mortelle qu'il voulait éviter.

C'étaient les deux cavaliers dont les Mexicains combattant encore dans le camp avaient vu les héroïques efforts. Diaz avait arraché le casse-tête des mains d'un Indien et s'en servait avec un effrayant succès. C'est lui aussi qu'on a vu échapper à la fin à des ennemis trop nombreux pour qu'il pût espérer de les vaincre ; le prisonnier dont des cris de triomphe avaient signalé la capture, le blanc attaché à l'arbre en attendant le supplice, c'était Baraja.

Étroitement garrotté contre le tronc épineux d'un bois de fer, et au milieu d'une espèce de ronde infernale qu'on dansait autour de lui, le meurtrier d'Oroche voyait s'approcher l'heure de la terrible expiation que la Providence lui réservait.

Le malheureux, à qui les sinistres récits du vieux Benito revenaient en mémoire, comprit qu'il était tombé entre les mains d'ennemis plus impitoyables encore qu'il ne l'avait été lui-même envers le gambusino, et que toute merci, même une goutte d'eau pour apaiser sa soif au milieu des tortures, lui serait refusée.

Baraja, dans d'horribles angoisses, enviait le sort du compagnon qu'il avait si humainement sacrifié à son insatiable cupidité. Oroche, suspendu au-dessus de l'abîme, jetant des yeux égarés sur la corde qui se détendait en craquant à chacun des coups de couteau qui entranchait un cordon, était

aux yeux du misérable sur un lit de roses en comparaison de lui-même. Il pensait en frémissant que sa propre torture durerait autant d'heures que celle de sa victime avait duré de minutes.

Plongé dans une morne stupeur, il promenait ses yeux hagards et ternes sur les figures sauvages de ses bourreaux, qui s'occupaient avec une joie frénétique des apprêts de son supplice. A la clarté des chariots embrasés qui illuminaient la plaine on pouvait le voir affaissé sous ses liens, qui seuls empêchaient ses jambes tremblantes de se dérober sous le poids de son corps.

Le bandit subissait la terrible conséquence de cette logique inexorable qui veut que, dans les choses d'ici-bas, du mal naisse infailliblement le mal, et que du bien procède toujours le bien.

Peut-être y aurait-il moins de malfaiteurs parmi les hommes si, à la crainte des lois humaines auxquelles on espère toujours échapper, si à celle d'un châtement dans un autre monde, à une échéance lointaine et dont l'incrédulité peut se rire, se joignait, comme complément de l'éducation religieuse, l'enseignement de cette loi du talion infligée par la Providence et que nul ne peut éluder. Combien de malheurs en effet dont la source paraît inexplicable viennent nous frapper et qui ne sont que des expiations ! N'est-il pas dit : " Il te sera fait ce que tu auras fait à autrui ? "

En ce moment suprême, que n'aurait pas donné Baraja pour avoir connaissance de la haine de l'Oiseau-Noir pour les trois chasseurs et de ses projets de vengeance contre eux ? Le val d'Or tout entier ne lui eût pas paru trop pour payer cette connaissance. Indiquer leur retraite, c'eût été racheter sa vie.

De son côté, l'Oiseau-Noir, qui allait ordonner son supplice, était loin de soupçonner que le prisonnier aurait pu conduire ses guerriers vers ceux dont il avait perdu la trace.

Cependant, en attendant que le chef indien donnât à ses guerriers le signal de la fête, les ferrements des chariots rougis dans les foyers se convertissaient en instruments de torture. Ceux qui n'avaient pu s'en procurer aiguisaient des pieux ou préparaient leurs couteaux.

Après la victoire complète que les Indiens venaient de remporter, le supplice d'un prisonnier devait mettre le comble aux joies de la journée. Les paroles échappées la veille au vieux Benito résonnaient aux oreilles de Baraja comme une prophétie terrible : " Si le malheur voulait, lui avait-il dit, que vous tombassiez entre leurs mains, priez Dieu que les Apaches soient d'humeur joviale ce jour-là, et vous en serez quitte pour un supplice atroce, mais du moins fort court. "

Or, le triste Baraja ne pouvait se dissimuler que les Indiens étaient ce soir d'une effroyable gaieté, pas plus qu'il ne parvenait à oublier que ce court supplice durait cinq à six heures, quelquefois plus, mais jamais moins.

Un Indien à figure farouche s'avança le premier vers la victime et lui dit :

— Les Visages-Pâles sont bavards comme la perruche quand ils sont en grand nombre, et quand ils se trouvent attachés au poteau du supplice, ils sont muets comme les saumons des cataractes. Le blanc osera-t-il chanter son chant de mort ?

Baraja ne comprit pas, et un sourd gémissement fut sa seule réponse.

Un autre Indien s'avança vers lui. Une large blessure faite par le poignard d'un blanc traversait la poitrine d'une épaule à l'autre ; le sang en coulait encore avec abondance, malgré les ligaments d'écorce qui la bandaient.

L'Apache trempa son doigt dans son propre sang, et, traçant sur la figure de Baraja une ligne de démarcation du front au menton :

— Tout ce côté de la figure, dit-il, la moitié du front, l'œil et la joue sont ma part, et je les marque d'avance pour moi ; moi seul aurai le droit de les arracher au blanc vivant.

Et comme Baraja ne comprenait pas davantage cette affreuse menace, l'Indien la lui rendit complètement claire à l'aide de quelques mots espagnols et de l'expressive pantomime de son couteau.

Le sang se figea dans les veines du malheureux.

Excité par l'exemple, un troisième Indien sortit du cercle sauvage formé autour du prisonnier.

— La chevelure sera pour moi, dit-il.

— J'aurai seul alors, ajouta un quatrième, le droit de verser sur le crâne dépouillé du blanc la graisse bouillante que nous donneront les cadavres de ses frères.

Il était presque impossible à Baraja de ne pas comprendre tous ces horribles détails, dont les gestes expressifs lui donnaient l'explication.

Puis il y eut un moment de répit, pendant lequel les Indiens reprirent la danse du *scalpe*, espèce de bourrée d'Auvergne, mais qu'on dirait exécutée par des démons.

Des hurlements d'une autre nature que ceux qui accompagnent forcément les réjouissances ou les douleurs des Indiens (car le sauvage, le plus féroce des animaux du désert, ne sait que hurler dans sa joie comme dans sa tristesse), ne tardèrent pas à se faire entendre.

C'étaient les rugissements d'impatience de ces tigres toujours hurlants.

Alors, le chef blessé, demeuré au sommet de l'éminence avec l'Antilope, se leva brusquement pour dire que le moment était venu où ses guerriers pouvaient commencer à déchirer leur proie.

Mais l'heure de Baraja n'avait pas encore sonné, il n'en était encore qu'à l'expiation morale.

Au moment où l'Oiseau-Noir allait faire commencer l'horrible drame, un événement inattendu vint en suspendre le signal.

Un guerrier dont l'accoutrement, quoique indien, ne ressemblait en rien à celui des Apaches, apparut tout à coup dans le cercle de lumière que traçaient les feux des chariots. Sa présence ne parut surprendre personne ; seulement le nom d'El Mestizo passa de bouche en bouche.

L'inconnu salua gravement de la main les Indiens et marcha vers le prisonnier. La flamme éclairait assez vivement les traits de Baraja pour que le nouvel arrivé pût voir la pâleur livide qui les couvrait. Un dédain profond, sans le moindre mélange de pitié, se lut sur sa figure ; mais Baraja fit un mouvement de surprise. Il venait de reconnaître le mystérieux personnage qu'il avait vu pendant le cours de cette journée pousser silencieusement son canot d'écorce le long du cours d'eau des Montagnes-Brumeuses.

El-Mestizo adressa la parole en anglais à Baraja qui ne le comprit pas, puis en français, puis enfin en espagnol. Alors Baraja poussa un cri de joie.

— Oh ! s'écria-t-il, si vous me sauvez, je vous donnerai autant d'or que vous en pourrez porter.

Baraja avait prononcé ces mots avec un élan si persuasif, que l'étranger, l'Indien, pourrions-nous dire, car il paraissait plutôt appartenir à la race indienne qu'à la race blanche, en sembla vivement frappé. Sa sombre physionomie s'éclaira d'un reflet de joie cupide.

— Vrai ? dit-il, tandis que ses yeux étincelaient.

— Oh ! seigneur, continua Baraja en se tordant les mains, aussi vrai que je vais mourir ici dans un affreux supplice, si votre intervention ne peut me sauver. Écoutez, vous viendrez avec moi ; vous emmènerez dix, vingt, trente guerriers, si vous le voulez, et si demain, aux premières lueurs du jour, je ne vous mets pas face à face avec le plus riche gîte d'or du monde, eh bien ! vous m'infligerez alors d'horribles tourments, plus horribles encore, s'il est possible, que ceux qui m'attendent ici.

— J'essayerai, dit l'inconnu à voix basse ; ne dites plus rien : car ces Indiens, tout en ne faisant pas grand cas de l'or des blancs, doivent ignorer ce que vous me proposez. Chut ! on nous écoute.

Le cercle de sauvages, impatients de commencer leur fête, se resserrait en effet autour d'eux avec de sourds murmures.

— Bon ! ajouta l'inconnu à haute voix et en indien, je transmettrai aux oreilles du chef les paroles du captif à peau blanche.

En disant ces mots, le mystérieux personnage lança autour de lui un regard d'autorité qui fit reculer les plus acharnés, et s'avança vers l'Oiseau-Noir ; puis, quand il eut gagné le sommet de l'éminence où le chef était assis, il s'écria :

— Que pas un Indien ne touche au prisonnier, jusqu'à ce que les deux chefs aient fini de conférer ensemble.

Un rayon d'espoir vint briller aux yeux de Baraja, et, tandis que ses tourmenteurs jetaient sur lui un regard d'impatience sanguinaire, le malheureux, le visage tourné vers l'homme dont il attendait son salut, sentait tour à tour son cœur bondir de joie ou s'éteindre dans sa poitrine. Au milieu d'un flot d'angoisses, Baraja éprouvait ces sensations dévorantes qui, dans le cours de quelques heures, peuvent faire blanchir la chevelure d'un homme ! Le meurtrier avait déjà plus souffert que sa victime.

La conférence des deux chefs fut longue. L'Oiseau-Noir semblait difficile à convaincre. Du reste, aucune de leurs paroles n'arrivait aux oreilles des Indiens, et leurs gestes n'étaient pas faciles à interpréter.

El-Mestizo montrait de sa main étendue la chaîne des Montagnes-Brumeuses. Il décrivit avec son doigt une courbe qui signifiait sans doute qu'il fallait les franchir : puis, traçant de ses deux bras une espèce de cercle, pour représenter peut-être une vaste plaine, il montra les chevaux égorgés dans le camp et imita le galop des chevaux qui bondissent.

Néanmoins le chef indien hésitait encore, quand Baraja, dont l'œil dévorait les deux interlocuteurs, vit celui qui plaidait pour lui prendre une physiologie triste et pensive et murmurer quelques mots tout bas à l'oreille de l'Oiseau-Noir.

Malgré son stoïcisme, l'Indien ne put ni s'empêcher de tressaillir, ni réprimer un éclair de fureur qui jaillit de ses yeux comme des étincelles. Enfin El-Mestizo ajouta tout haut, afin que chacun l'entendît :

— Qu'est-ce que ce lièvre timide (et il montrait le captif tremblant), en comparaison de l'Indien au cœur fort, aux muscles d'acier que je vous livrerai ? Quand le soleil qui suivra celui de demain aura lui trois fois, Main-Rouge et Sang-Mêlé rejoindront l'Oiseau-Noir à l'endroit où le Gila se réunit à la rivière Rouge, près du lac aux Bisons. Là, les Apaches retrouveront, pour remplacer les leurs, les chevaux que les chasseurs blancs se seront donné la peine de prendre pour eux. C'est là aussi que celui qui...

L'Oiseau-Noir interrompit l'étranger en laissant tomber sa main dans la sienne.

Le marché se trouvait conclu.

Alors ce dernier descendit lentement de l'éminence, lança sur les Indiens désappointés un regard ferme et assuré ; puis, tirant son couteau, il trancha les liens qui retenaient Baraja.

Sans écouter les actions de grâces pleines d'ivresse de l'aventurier, il le mena à l'écart, et d'un ton de hautaine menace :

— Ne vous jouez pas de ma crédulité, dit-il ; un compagnon m'attend là-bas (et il montrait les Collines-Sombres) ; je prendrai encore onze guerriers apaches avec moi.

— Ah ! s'écria Baraja, c'est bien peu. Le trésor est défendu par trois hommes dont deux sont terribles. Jamais leurs carabines ne manquent le but qui leur est offert.

Un sourire de sinistre orgueil plissa les lèvres de l'étranger.

— Main-Rouge et moi n'avons jamais visé en vain un ennemi, ne vit-on de son corps que la grosseur d'un grain de maïs, dit-il en montrant sa lourde carabine. Le faucon est aveugle et lent auprès de nous deux.

Les Indiens quittèrent alors le camp incendié des chercheurs d'or. Avec le gros de sa troupe, l'Oiseau-Noir, tout blessé qu'il était, marcha dans la direction

du lac aux Bisons. Les deux messagers de ses vengeances prirent une autre route.

L'Antilope se dirigea vers la fourche de la rivière avec dix guerriers pour y chercher les traces des trois chasseurs.

El-Mestizo et Baraja, avec onze autres Indiens, suivirent le chemin qui conduisait au val d'Or, tandis que les derniers débris des chariots tombaient en pluie de feu et s'éteignaient en sifflant dans le sang que la terre n'avait pas encore achevé de boire.

## CHAPITRE XVIII

### DEUX PIRATES DU DÉSERT

Il a été dit, en commençant ce récit, comment, de la recherche des fourrures et des métaux précieux, il s'était formé dans les bois et les déserts de l'Amérique, depuis le fond du Canada jusqu'aux rivages de l'océan Pacifique, c'est-à-dire jusqu'à l'immense territoire d'Oregon, conquis par les Américains du Nord, une nouvelle et singulière classe d'hommes.

Nous avons essayé de dépeindre du mieux qu'il nous a été possible les coureurs des bois et les gambusinos.

Les ancêtres de ces aventuriers, dont le Canadien et le chasseur espagnol résument les mœurs et le caractère, ainsi que les pères des chercheurs d'or, n'eurent à lutter dans le principe que contre les possesseurs légitimes des bois ou des déserts qu'ils exploraient. Aujourd'hui, leurs descendants ont à lutter contre des ennemis plus redoutables encore que les Indiens.

Les blancs qui adoptaient la vie sauvage et se faisaient renégats de la civilisation contractaient avec les races indiennes de fréquentes et passagères alliances, et ces aventuriers donnèrent naissance à une race croisée ou de sang mêlé, comme on l'appelle. Ainsi qu'il arrive presque toujours, ces métis héritèrent des vices de la race blanche en gardant ceux de la race indienne.

Maraudeurs infatigables comme les Indiens, redoutables comme leurs pères dans le maniement des armes à feu, à la fois civilisés et sauvages, parlant la langue paternelle et celle de leurs mères, toujours prêts à abuser de ces connaissances pour tromper à la fois les Indiens et les blancs, ces métis sont souvent la terreur des déserts et les plus formidables ennemis qu'on puisse rencontrer.

Joignez à ces terribles auxiliaires des Indiens les blancs que des crimes ont bannis des villes et qui trouvent dans les déserts, avec l'impunité, l'occasion d'exercer leurs plus funestes passions : tels sont les nouveaux adversaires que les chasseurs, les trappeurs et les chercheurs d'or ont aujourd'hui à combattre.

Un poète rêveur, qui, au milieu d'une riante et tranquille solitude, contemple avec ravissement le nuage fuyant sur le ciel et la brise qui ride la surface d'un lac, tandis qu'il prête l'oreille aux voix de la nature qui chantent autour de lui et dont il cherche à noter les harmonies, si tout à coup il voit briller

dans un fourré les yeux sanglants d'une bête féroce, n'est pas plus rudement arraché à ses méditations que Bois-Rosé à ses rêves de bonheur.

L'avertissement de Diaz surprit le coureur des bois au milieu de ses projets d'avenir comme un triste présage que ses projets ne devaient jamais s'accomplir. Il garda le silence comme Fabian, comme Pepe, qui sifflait une marche guerrière.

Certes, les pressentiments du Canadien eussent été plus sombres encore, s'il est possible, et Pepe n'eût pas si cavalièrement accueilli la nouvelle d'un danger prochain, si Diaz eût pu leur dire que, parmi les ennemis qui s'avançaient, il y avait deux de ces terribles adversaires dont il venait d'être question.

Déjà, sans qu'ils l'eussent soupçonné, les deux forbans qui gardaient Baraja étaient venus mettre leur canot d'écorce à l'abri de toute recherche sous le canal souterrain qui conduisait du lac du val d'Or aux Montagnes-Brumeuses.

Ces deux pirates du désert étaient le père et le fils. Nous avons introduit le dernier sous le nom d'El-Mestizo. C'était ainsi que le désignaient les Mexicains et les Apaches. Les chasseurs d'origine française, soit du Canada, soit de la plaine du Mississipi, lui donnaient le nom de Sang-Mêlé, et les Américains celui de Half-Breed ; car telle était la renommée de cet homme, qu'elle avait parcouru les déserts fréquentés par toutes ces races diverses.

Quant au premier, qui, suivant le langage différent des aventuriers errants dans ces solitudes, était appelé Main-Rouge Red-Hand et Mani-Sangriento, sa terrible renommée ne pouvait être effacée que par celle de son fils.

A un cœur sans pitié, à une implacable férocité, à une adresse diabolique, à un courage que rien n'intimidait, le père et le fils joignaient l'avantage de parler couramment l'anglais, le français, l'espagnol et la plupart des dialectes indiens en usage sur les frontières.

La suite du récit fera, du reste, plus amplement connaître ces deux personnages, qui, tour à tour amis et ennemis des blancs et des Indiens qu'ils faisaient servir à leurs passions sans frein, étaient, par suite des affiliations qu'ils avaient chez les deux races, aussi redoutés des Indiens que des blancs.

L'accueil quoique assez froid de l'Oiseau-Noir et de ses guerriers, la contenance hautaine du métis, et le sacrifice d'un prisonnier de guerre que le chef rouge lui avait fait, peuvent déjà donner quelque idée de l'influence occulte et puissante de cet homme sur les tribus indiennes.

— Eh bien ! dit Pepe en cessant de siffler, tandis que ses deux compagnons ne perdaient pas de temps à donner la dernière main aux retranchements qu'ils avaient commencé de construire à la chute du jour, avais-je raison de soutenir que c'était une dangereuse fantaisie que celle de passer la nuit ici ? Nous voilà avec une fâcheuse affaire sur les bras.

— Bah ! répondit Fabian avec la mâle résignation qui avait succédé à ses incertitudes, notre vie ne doit-elle pas être une suite presque non interrompue

de combats ? et nous battre ici ou ailleurs, qu'importe !

— C'était bon pour Pepe et pour moi, dit tristement le Canadien ; mais à cause de vous, mon enfant, je voulais, sans renoncer à la vie du désert, renoncer à cette existence solitaire qui en double les dangers. Mon projet était de nous joindre aux voyageurs de ma nation qui naviguent sur les eaux supérieures du Missouri, ou de prendre du service parmi les trappeurs et les chasseurs montagnards de l'Orégon. Là, on est une centaine à la fois, et quoique loin des villes, on n'a guère à craindre, pourvu qu'on serve sous un chef vigilant et capable, comme il y en a dans les États de l'Ouest.

— Je crains, ajouta Pepe après un court silence de ses compagnons, que cet endroit ne soit moins bon pour s'y défendre convenablement que je ne l'avais cru d'abord. Du haut de cette crête d'où jaillit la cascade, on peut nous dominer à l'aise.

— La chute d'eau tombe du milieu des brouillards, et des coquins qui se trouveraient en embuscade à l'endroit d'où elle se précipite dans ce gouffre seraient invisibles pour nous comme nous le serions pour eux. Voyez, nous sommes ici enveloppés d'une brume opaque ; le soleil la dissipera tout à l'heure ; mais il n'a pu dissiper celle qui couvre ces montagnes.

— C'est vrai, répliqua Pepe à l'objection du Canadien ; nous vienne une éclaircie de quelques minutes, et on tire sur nous comme sur une cible.

— Nous sommes à la merci de Dieu, dit Fabian.

— Oui, et à celle des Apaches, autrement dit des diables rouges.

Les trois chasseurs ne purent se dissimuler que leur vie pouvait dépendre d'un souffle du vent qui écarterait un moment le panache de brouillard dont les hauteurs étaient couronnées ; mais, avec la possibilité d'une attaque imminente, ils ne pouvaient choisir d'autre endroit.

— Ah ! s'écria Pepe, j'ai une idée, et je vais... Chut ! je crois entendre marcher là-haut.

Une pierre éboulée des hauteurs tomba au même instant dans le gouffre avec fracas.

— Les coquins y sont, c'est certain, dit le Canadien ; écoutons.

La voix imposante de la cascade se faisait seule entendre au fond de l'abîme où elle s'engloutissait.

— Les démons sont sur les hauteurs et dans la plaine, dit Pepe ; mais j'ai besoin d'y descendre pour mettre mon idée à exécution. J'irai sous la protection de votre feu ; ainsi, attention.

Le Canadien avait l'habitude de s'en rapporter implicitement au courage ainsi qu'à l'adresse tant de fois éprouvés de son compagnon de périls, et ne lui demanda nulle explication. Fabian et le Canadien mirent un genou en terre, l'arme en joue, et se tinrent prêts à faire feu au besoin.

L'Espagnol, sa carabine en travers sur ses genoux, se laissa glisser sur ses talons le long de la pente rapide de la colline et disparut un instant dans l'obscurité. Bois-Rosé et Fabian n'eurent qu'un moment d'inquiétude, et ils ne tardèrent pas à voir

de nouveau le carabinier de retour au pied de la pyramide et la gravissant pour les rejoindre. Pepe tenait à la main l'épais zarape de laine qui servait de manteau à Cuchillo.

— Ah ! c'est une bonne idée, dit simplement Bois-Rosé, à qui l'intention de Pepe n'échappait pas.

— Oui, oui, derrière ce rempart de laine doublé de la couverture de don Fabian, je ne connais pas de fusil qui puisse nous atteindre.

Les coins supérieurs des deux zarapes furent promptement attachés à la hauteur d'homme au tronc des sapins qui dominaient la plate-forme, et leurs plis épais et flottants présentèrent une barrière contre laquelle la balle d'une carabine devait infailliblement s'amortir.

— De ce côté, nous n'avons plus rien à craindre, dit Pepe en se frottant joyeusement les mains ; de celui-ci, les pierres plates que nous avons mises de champ nous protègent suffisamment. Nous pouvons donc attendre l'ennemi de pied ferme et entrer avec lui en pourparlers, s'il le juge à propos. Ah ! mon Dieu ! je pourrais dès à présent vous développer tout leur plan d'attaque, ajouta l'Espagnol avec l'aplomb d'un capitaine qui devine à l'avance les mouvements stratégiques de l'ennemi qu'il va battre.

— Voyons donc, dit Fabian en souriant du sang-froid de l'ex-miquelet, qui venait de se coucher sur le dos à l'abri du rempart des couvertures et contemplait tranquillement les étoiles scintillantes dans le brouillard.

— Volontiers ; mais couchez-vous d'abord comme moi, et vous aussi, Bois-Rosé, car vous présentez un but comme le tronc de ces sapins.

Tous deux obéirent en silence au conseil de leur compagnon, et bientôt on n'eût pu voir de la plaine que la silhouette fantastique du squelette équestre aux flancs à jour, les chevelures humaines au bout des perches et les longs bras des sapins à la verdure sombre allongés au-dessus de ces funèbres emblèmes.

— D'abord, reprit le chasseur espagnol, puisque les aventuriers mexicains (il y en a plus d'un sans doute) et ces rôdeurs indiens sont guidés par le drôle que vous appelez Baraja, il est tout naturel qu'il leur ait fait prendre le même chemin qu'il a pris lui-même pour nous échapper, et voilà pourquoi ils ont gravi les hauteurs ; mais le coquin qui les conduit a eu encore sans doute un second motif pour ne pas aborder ici par la plaine.

— S'il est vrai qu'il a précipité son ami intime du haut de ce rocher pour avoir une plus large part dans la dépouille du val d'Or, ce n'est pour découvrir le pot aux roses à ses nouveaux alliés. Or, en passant par la plaine, il a craint qu'ils n'aperçussent son trésor. Il semblerait, ajouta Pepe après une courte interruption, que la Providence m'a inspiré l'idée de couvrir de branches et d'herbes toute la surface du vallon. Mais j'en reviens au plan d'attaque. Les coquins vont donc gagner les rochers en face de nous, et de là ils tâcheront de nous tuer l'un après l'autre, quitte à s'entr'égorger plus tard pour partager notre héritage. Tenez, voyez-vous, acheva

Pepe avec vivacité, en cas d'hostilité, c'est à ce coquin de Baraja qu'il faut casser la tête en premier lieu.

Il y en avait un parmi les trois chasseurs qui était loin de partager le calme et la confiance de l'ancien carabinier : c'était Bois-Rosé.

Depuis le moment (et ce moment venait à peine de s'écouler) où le coureur des bois canadien avait entrevu un beau soir pour sa vie, au milieu des déserts et avec l'enfant qui avait promis de ne pas le quitter, une révolution subite s'était faite dans son âme et à son insu.

Les périls de tout genre que présente le désert à ceux qui en ont fait leur patrie, et qui jusqu'alors, comme l'avait dit Pepe, avaient été pour Bois-Rosé un stimulant plein de puissance, venaient de l'effrayer vaguement pour la première fois.

Au milieu de l'îlot du Rio-Gila, son courage n'avait pas fléchi, bien que son cœur se fût ému de douleur à l'idée du danger qui menaçait Fabian.

Sur la plate-forme de la pyramide, un malaise secret s'emparait de lui. Ses yeux paraissaient n'avoir plus ce regard vif comme l'éclair qui lui faisait entrevoir à côté du danger l'issue pour y échapper ; sa fertilité d'expédients semblait une source tout à coup tarie.

Pendant que Pepe se plaisait à dévoiler le plan de campagne de leurs ennemis, plusieurs fois le Canadien avait ouvert la bouche, et autant de fois, étonné des sentiments que sa bouche allait traduire, il avait étouffé ses paroles.

La conclusion de Pepe lui donna plus de hardiesse.

Pepe se remit à siffler la marche qu'il avait interrompue. Fabian se taisait aussi, et le vieillard intrépide, à qui son amour pour son enfant conseillait une lâcheté, se détourna en soupirant pour cacher malgré la nuit la honte qui colorait son visage.

— Il conviendrait peut-être aussi, dit enfin le carabinier avec une ironie que le vieux vétérans des déserts ressentit comme un coup de poignard, que nous leur offrissions de leur servir de bêtes de somme pour leur épargner la peine de porter leur butin eux-mêmes. Ce sera beau, n'est-ce pas, de voir deux guerriers blancs qui seuls ont poussé jadis sans pâlir leur cri de guerre en face d'une tribu d'Indiens, tout entière, courber le front devant l'écume des déserts ? Ah ! don Fabian, ajouta le chasseur espagnol dans l'amertume de son cœur, qu'avez-vous fait de mon vaillant et chevaleresque Bois-Rosé ?

— Oh ! mon Fabian, étoile radieuse qui s'est levée sur le soir de mes jours, s'écria Bois-Rosé, vous qui m'avez rendu la vie si chère, si douce à porter, n'écoutez pas cet homme au cœur de roc, il n'a jamais aimé.

En disant ces mots, le géant couché, le cœur combattu par sa tendresse qui grandissait et son indomptable courage qu'il sentait faiblir, s'agitait comme Encelade sous son volcan de l'Etna.

— Bois-Rosé, dit Pepe d'un ton douloureux, nous avons passé un jour de trop ensemble, puisque déjà vous avez oublié...

— Je n'ai pas oublié que le couteau à scalper avait déjà tracé autour de ma tête un sillon sanglant, quand vous m'avez sauvé au risque de votre vie ; il n'est pas une heure d'angoisse ou de joie que nous ayons passée ensemble depuis dix ans qui ne soit présente à ma mémoire. Excusez l'amertume de mon langage ; vous ne pouvez savoir ce que c'est que la tendresse d'un père : car moi... moi... le vieux coureur des bois... pour conserver un appui à ma vieillesse... je voudrais pouvoir... Le lion de l'Atlas lui-même ne fuit-il pas avec son lionceau ? acheva résolument le chasseur sans chercher à cacher plus longtemps son héroïque faiblesse.

Fabian saisit la main de celui qui l'aimait plus que son honneur de vétéran blanchi sur le sentier de la guerre.

— Bois-Rosé, mon père, s'écria-t-il, ne vous ai-je pas dit que nous mourrions ensemble s'il le fallait ? mais Pepe et moi nous ferons comme il vous plaira.

— Hum ! dit Pepe, que l'émotion de Fabian et du Canadien gagnait à son tour, l'affaire... hum !... pourra s'arranger... hum ! De par tous les diables ! c'est dur... enfin... puisque, comme vous le dites, les lions de l'Atlas... Eh bien, caramba ! ils font là un triste métier, à moins qu'ils n'aient déchiré, avant de fuir, une demi-douzaine de chasseurs. Voyons, finissons-en, appelons cette vermine et capitulons.

Et le carabinier, en disant ces mots, se leva droit sur la plate-forme avec cette rapidité de décision qui le caractérisait et faisait de lui un précieux compagnon de danger.

Bois-Rosé ne songeait pas à s'opposer à cette détermination soudaine, quand Fabian l'arrêta.

— Vous pouvez fuir ou capituler tous deux sans honte, c'est moi qui vous le dis, reprit le jeune homme ; en tout cas, pour qu'une capitulation soit plus honorable et plus facile, il faut qu'on vous l'offre d'abord. N'attendrons-nous pas qu'il soit jour pour voir à combien et à quelle sorte d'ennemis nous avons affaire ?

— A quelques bandits mexicains, à quelques rôdeurs indiens sans doute, qui seront tout aussi étonnés de nous avoir fait fuir que nous de fuir devant eux, dit Pepe d'un air de mépris ; mais les coquins sont bien longs, ce me semble, à faire leurs dispositions d'attaque.

L'Espagnol s'avança en rampant sur les bords de la plate-forme pour jeter un coup d'œil dans la plaine et au sommet des rochers.

Les premières et indistinctes lueurs de l'aube éclairaient une solitude aussi profonde en apparence que le jour précédent.

— La plaine est déserte, dit l'ex-miquelet, et, si vous m'en croyez, puisque nous sommes décidés à faire comme les lions de l'Atlas, je suis d'avis de battre en retraite, tandis que nous le pouvons encore. Attendre plus longtemps le bon plaisir de ces coquins me semble dangereux. Une capitulation n'entre guère dans les mœurs du désert, vous le savez.

Avant de répondre à la proposition de Pepe, le Canadien s'avança à son tour à l'extrémité de la

plate-forme pour essayer de percer le voile grisâtre étendu sur la plaine.

Les irrégularités du terrain, les pierres dont elles étaient semées ne présentaient encore que des lignes ou des formes insaisissables à l'œil, et le long de ces pierres, dans les crevasses du sol, des ennemis pouvaient se glisser inaperçus et guetter en sûreté les mouvements des trois chasseurs.

Bois-Rosé, trompé par la tranquillité apparente qui régnait au loin, eût peut-être goûté l'avis de son compagnon de fuir tout de suite, si ses oreilles ne fussent venues rectifier le jugement de ses yeux.

Les loups continuaient à hurler après le cadavre du cheval du duc de l'Armada, quand un son plaintif se mêla aux glapissements qu'ils faisaient entendre. Ce signe fut compris par le coureur des bois.

Il revint s'asseoir à sa place.

— Penser que la plaine est libre, c'est folie, reprit Bois-Rosé. Tenez, j'entends d'ici les loups grogner après un cadavre dont ils n'osent approcher. Je reconnais cela à leur intonation ; je juge qu'il y a deux ou trois Indiens derrière cette charogne.

Quand le Canadien eut émis son avis, Pepe revint au poste d'observation qu'il avait quitté.

— Vous avez raison, dit-il en regardant de nouveau ; oui, je les vois à plat ventre. Si je m'écoutais... mais enfin, suffit, j'en suis toujours pour ce que j'ai dit, poursuivit l'Espagnol : c'est de Baraja qu'il faudra essayer de nous défaire le premier en cas d'hostilité.

— Il ne peut y en avoir, reprit le Canadien. Ce n'est pas à coup sûr à notre vie, mais au trésor qu'ils en veulent.

— Je ne dis pas non ; et cependant partout où il y a des Indiens, les blancs ont des ennemis plus altérés de sang que d'or.

Comme néanmoins il était probable que Baraja dont il ne s'expliquait pas trop bien l'alliance imprévue avec les Apaches, ne les avait déterminés à les attaquer que par l'appât du trésor, Bois-Rosé pensa que leur avidité trouverait son compte à une capitulation qui les en rendrait maîtres. L'honnête Canadien attendit donc assez tranquillement que leurs ennemis voulussent bien enfin manifester leur présence autrement que par des hurlements.

Il y eut alors un long moment de silence, pendant lequel Bois-Rosé arrivait par des transactions intérieures à touffer les derniers murmures d'un honneur peut-être trop susceptible. Pepe, de son côté, essayait de rendre moins amère la concession qu'il faisait à son vieux compagnon, et Fabian regrettait presque l'absence d'un danger qui eût momentanément imposé aux voix orageuses qui grondaient dans son sein, à côté de la tombe de Mediana, et si loin de l'hacienda del Venado. Ces deux mots ne résumaient-ils pas toute sa vie ?

Nous profiterons de ce répit pour substituer la réalité des faits aux conjectures de Pepe, ou plutôt pour les confirmer en partie ; car sa pénétration lui avait dévoilé la vérité presque tout entière. Nous dirons aussi le motif de la temporisation des

assaillants, qui n'allaient plus tarder à se montrer.

La première pensée de Baraja avait été de conduire franchement le métis au val d'Or, et de lui en livrer toutes les richesses trop heureux de sauver sa vie à un prix si élevé. Mais, quand la folle ivresse qu'il ressentit d'abord d'avoir échappé à un affreux supplice se fut un peu calmée, il commença à désirer d'avoir sa part du trésor, quelque minime qu'elle fût ; puis, pendant le trajet jusqu'au mystérieux vallon, l'ambition du bandit avait démesurément grossi ; dans l'impossibilité de tout garder pour lui-même, il en était venu à vouloir se réserver la plus forte part. Restait à savoir comment il parviendrait à son but avec les redoutables associés qu'il s'était adjoints.

Incrédule d'abord, El-Mestizo n'avait pas tardé, en n'écoutant que la voix de la cupidité, succéder à la défiance une conviction pleine et entière. Une fois engagé dans cette voie, la confiance devient inébranlable ; les passions fortement excitées sont toujours aveugles. Baraja le sentit, et il résolut d'en profiter.

Il ne fit donc que transposer, dans les explications qu'il fournit au métis, l'emplacement du trésor et le mettre au sommet de la pyramide. C'était dans le tombeau du chef indien, assura-t-il, que les chasseurs, qu'il fallait débusquer, avaient enfoui des monceaux d'or. C'était, du reste, tout ce qu'il fallait à Sang-Mélé, et il n'en demanda pas davantage.

Mais, pour Baraja, il était nécessaire d'agir de ruse, afin de ne pas livrer le val d'Or aux regards profanes et aux mains impures de ceux qu'il guidait.

Telles étaient les dispositions dans lesquelles se trouvait l'aventurier, quand le parti qui marchait avec lui reçut une nouvelle recrue. C'était le sauvage chasseur blanc, Main-Rouge, le père du métis, qui avait entendu la fin de la conférence de son fils avec les Indiens. Nous dirons, sans plus tarder quel en était le but secret.

La bande avait fait halte un instant pour se reposer sous un épais massif d'yeuses, derrière les quelles Diaz avait été aussi contraint de s'arrêter pour accorder un moment de répit à son cheval légèrement blessé.

C'était le seul endroit dans ces plaines découvertes où l'on pût faire halte avec quelque sûreté.

Ce fut donc bien malgré lui que Diaz, habitant des frontières et qui avait trop vécu avec les Américains pour ne pas comprendre l'anglais, devina plutôt qu'il n'entendit la conversation suivante :

— Eh bien, disait une voix, pourquoi n'avoir pas donné au chef indien un rendez-vous immédiat à la fourche de la rivière Rouge, puisque c'est près de là que se trouve la fille blanche dont vous voulez faire votre femme ?

— Ma femme d'un mois, voulez-vous dire ? Pourquoi n'ai-je donné rendez-vous que dans trois jours au chef apache ? Parce que le chien de blanc qui nous guide m'a promis un trésor près d'ici, au pied du sépulcre indien, et que je veux l'or d'abord,

puis la fille du lac aux Bisons après. Cela vous suffit-il ?

Diaz n'entendit pas ce que répondit Main-Rouge à son fils. Ce dernier reprit :

— Allez, vieillard, c'est moi qui vous le dit, c'est une heureuse campagne que celle qui vient de s'ouvrir ; et, grâce à qui ? Me le direz-vous, vous qui ne saviez, avant que j'aie été en âge de vous seconder, qu'assassiner vulgairement quelque trappeur isolé pour lui voler de misérables trappes ?

Main-Rouge gronda quelques mots à la façon d'un tigre que son gardien a dompté.

— Oui, interrompit en ricanant le renégat, deux honnêtes et pacifiques Papagos, qui ont suivi sa trace jusqu'au lac aux Bisons...

Ici les voix cessèrent de se faire entendre distinctement.

— Et comment avez-vous décidé le chef indien à s'associer à votre projet d'enlèvement ? demanda Main-Rouge ; lui avez-vous dit qu'il y avait trente-deux chasseurs sur les bords du lac ?

— Sans doute, et je lui ai promis les chevaux que les blancs prendront pour lui.

— Et il a consenti ?

— A une autre condition encore ; celle que je lui livrerais le Comanche qui rôde dans les environs de la rivière Rouge.

Diaz n'entendit plus rien que quelques mots sans suite, tels que Rayon-Brûlant, la cache de l'île aux Buffles ; puis les Indiens et les deux pirates du désert reprirent leur route vers le val d'Or.

Alors l'aventurier, qui en avait assez entendu pour deviner en entier leur plan, tout en courant se joindre à ces chasseurs de chevaux sauvages menacés par les bandits, avait cru devoir jeter en passant aux trois amis l'avis du danger qui les menaçait.

Quant à Baraja, il avait arrêté son projet. Arrivé, après quatre heures de marche, à un endroit assez rapproché du val d'Or pour que la pyramide du tombeau devînt visible dans les ténèbres, il avait marqué le point de halte.

Il se gardait bien de poster ses complices sur la chaîne de rochers qui formait l'un des côtés de l'enceinte du val d'Or. Il craignait avec raison qu'un simple coup d'œil jeté au-dessous de lui n'apprît au métis l'emplacement réel du trésor.

— Venez par ici, dit-il à Sang-Mélé ; du haut de ces montagnes nous dominerons la pyramide où les chasseurs ont enseveli l'or que je vous ai promis pour ma rançon.

Et Baraja montrait l'étroit sentier par lequel il était descendu des Montagnes-Brumeuses dans la plaine.

— Prenez garde de nous tromper, s'écria le vieux Main-Rouge, d'un air de sinistre menace, car je ne vous laisserai pas sur le corps une seule lanière de votre peau.

— Soyez sans crainte, répondit le Mexicain, mais par quel côté voulez-vous attaquer les gardiens du trésor, si ce n'est du haut de ces collines ?

— En effet, dit Sang-Mêlé ; quand le jour viendra et dissipera ces brouillards, nous planerons sur eux comme l'aigle au-dessus de sa proie.

Toute la troupe allait s'engager dans l'étroit chemin indiqué par Baraja, quand l'un des Apaches, courbé sur la terre pour examiner des traces que le sable avait conservées, poussa une exclamation et appela deux de ses camarades près de lui.

— Quelle est cette empreinte ? dit-il.

— Celle de l'Aigle des Montagnes-Neigeuses, répondirent à la fois les deux Indiens, en désignant ainsi le chasseur canadien.

— Et celles-ci ?

— Celle de l'Oiseau-Moqueur, et celle du jeune guerrier du Sud.

C'étaient les noms donnés par les Indiens, pendant le siège de l'îlot, à Pepe et à Fabian.

— Bon, dit l'Apache, j'en étais sûr aussi.

Puis, s'adressant à Sang-Mêlé :

— El-Mestizo, poursuivit-il, gardera pour lui les cailloux d'or ; les Apaches combattront pour les lui conquérir, et à son tour il combattra pour ses frères. Le sang de nos guerriers crie vengeance. Leurs meurtriers sont là-haut, et il nous faut leur chevelure. Onze guerriers ne se battront qu'à cette condition.

— N'est-ce que cela ? répondit Main-Rouge avec un affreux sourire ; les Apaches auront les chevelures qu'ils demandent.

Ce marché conclu, les deux écumeurs du désert firent signe à Baraja de les précéder, et commencèrent à gravir le sentier, tandis que les Indiens se répandaient dans la plaine pour surprendre les chasseurs, s'ils avaient l'imprudence de quitter leur forteresse.

— Nous sommes à présent en face de la pyramide, dit Baraja, quand, après une demi-heure de marche environ, ils furent arrivés à l'espèce de soupirail d'où s'élançait la cascade.

Mais les flots de brouillard épais cachaient l'asile des trois chasseurs, et les yeux des Indiens, ainsi que ceux du père et de son fils, firent de vains efforts pour percer ce nuage.

— La brume qui enveloppe ces montagnes ne se dissipe jamais, même de jour, vous le savez comme moi, dit Main-Rouge à Sang-Mêlé, et du diable si dans une heure d'ici nous y voyons plus clair. Puisqu'il faut des chevelures à ces chiens d'Indiens...

— Vieillard, interrompit le métis d'un ton de menace, n'oubliez pas que j'ai du sang indien dans les veines... car je vous en ferais ressouvenir.

— C'est bien, répondit brusquement le père sans se choquer autrement du ton de son digne fils, auquel il était accoutumé. Je dis que, puisqu'il faut des chevelures à ces Indiens, nous devons chercher un autre endroit pour les leur donner.

Ce dialogue avait eu lieu en anglais, langue maternelle à Main-Rouge, natif de l'Illinois, d'où ses crimes l'avaient forcé de fuir, et ni les Indiens ni Baraja n'en avaient compris un mot.

— J'en trouverai un, reprit Sang-Mêlé : ayez seulement l'œil sur ce drôle, ajouta-t-il en désignant le Mexicain.

Puis il gravit la voûte de la cascade.

Quand il fut à quelque distance, l'Américain, laissant tomber sa lourde main sur l'épaule de Baraja, lui dit en mauvais espagnol : " Le fils d'une louve indienne va trouver sans doute un endroit plus favorable que celui-ci pour nous procurer l'or que vous nous promettez, l'ami. En attendant nous allumerons du feu sur cette hauteur, et la clarté qu'il répandra, perçant à travers ce brouillard, indiquera aux trois renards que nous voulons traquer qu'il y a là un autre parti qui les surveille.

Sans perdre de vue le Mexicain, dont il se défiait, il s'écarta un instant de lui pour faire allumer le feu près de la cascade, laissant Baraja fort alarmé à l'idée que le métis pouvait choisir pour commencer l'attaque les rochers qui dominaient le val d'Or.

Telle était la cause du retard dont s'étonnaient les trois chasseurs, immobiles et silencieux au sommet de leur forteresse.

Comme il arrive presque toujours, c'était au moment où le péril grossissait autour de lui et de ses deux compagnons que Bois-Rosé se flattait le plus complaisamment de dissiper l'orage qui l'avait un instant effrayé.

— Au lieu de nous décider à capituler, dit Pepe en rompant le premier le silence, il eût mieux valu fuir de suite ou envoyer une balle dans la tête de chacun des deux Indiens cachés derrière la carcasse du cheval. Cela tranchait la position, car les moyens termes sont toujours dangereux.

— Peut-on quitter un poste comme le nôtre pour se lancer au hasard au milieu des ténèbres, dans un endroit où chaque pli de terrain, chaque buisson peut recéler un ennemi, où les Indiens semblent apportés sur les ailes du vent ? répondit Bois-Rosé. C'eût été courir à une perte certaine. Notre position n'en est que plus nette. Ou nous capitulerons honorablement, ou nous nous défendrons jusqu'à la mort ; mais nous allons savoir bientôt à quoi nous en tenir ; les coquins ne songent plus à cacher leur présence : voyez ce feu là-haut.

Pepe suivit le doigt du Canadien ; au sommet de la cascade une pâle lueur scintillait dans le brouillard ; c'était le foyer que Main-Rouge venait de faire allumer à la crête des rochers.

— Oh ! s'écria dédaigneusement Pepe, quant à ceux qui perchent là-haut, je m'en soucie comme d'une troupe de goélands sur une falaise ; leurs flèches pas plus que leurs balles ne perceront le rempart flottant que je leur ai opposé. Pour ceux-ci, continua l'Espagnol en ramenant ses regards dans la plaine, voilà des coquins persévérants et qui se rapprochent petit à petit.

En disant ces mots, Pepe tournait le canon de sa carabine dans la direction du cheval mort, et montrait à Bois-Rosé, à quelque distance en deçà de l'animal, deux corps noirs pelotonnés en boule et immobiles comme des idoles indiennes.

— Ces gens nous méprisent, et ils ont raison, sur mon âme ! Ah ! Bois-Rosé, pourquoi faut-il ? . . .

Pepe n'acheva pas ; un regard suppliant de son vieux compagnon fit expirer le reproche sur ses lèvres.

— Qu'il me faille mourir pour lui ou pour vous, et vous verrez, Pepe ! s'écria Bois-Rosé.

— Je le sais, parbleu ! je le sais, murmura Pepe. Cela n'empêche pas que les deux corps que nous voyons accroupis étaient derrière le cheval, et qu'ils sont à présent devant. Je ne puis cependant pas les laisser se morfondre ainsi : mais soyez donc tranquille, je vais leur parler en ami pour ne pas les irriter.

— Vous feriez peut-être mieux de vous taire, dit le Canadien ; je me défie de votre langue quand elle s'adresse à un ennemi quel qu'il soit, et surtout à des Indiens.

— Vous allez voir.

Et Pepe, prenant le ton le plus conciliant qu'il lui fut possible, s'écria d'une voix de stentor :

— L'œil d'un guerrier blanc désirerait ne voir qu'une charogne dans la plaine, et il en voit trois : ce sont deux de trop.

Les phrases conciliatrices de l'Espagnol firent sur les deux guerriers indiens l'effet d'une flèche lancée sur eux. Tous deux se levèrent d'un bond sur leurs pieds, se dressèrent de toute leur hauteur et poussèrent ensemble un hurlement de bête féroce ; puis, en deux autres bonds, ils disparurent derrière la chaîne des rochers.

— Des diables aspergés d'eau bénite, dit l'ex-miquelet avec un éclat de rire où le mépris se mêlait à la rage.

— A tout prendre, vous avez bien fait, s'écria Bois-Rosé, dont la vue de ses ennemis abhorrés fouettait le sang, et à qui l'approche de l'action rendait ce courage que sa tendresse pour Fabian pouvait seule dompter.

— Hourra ! je retrouve enfin mon vieux coureur des bois, s'écria Pepe avec exaltation et en tendant les mains, l'une au Canadien, l'autre à Fabian. Allons, allons, nous n'avons ni clairons ni trompettes ; eh bien, poussons notre cri de guerre comme jadis, comme il convient à trois guerriers sans peur en face de ces chiens. Faites comme nous, don Fabian, vous qui avez déjà reçu le baptême du feu.

Et ces trois hommes intrépides, debout, chacun la main dans la main de son ami, modulant avec celle qui leur restait libre les farouches intonations du cri de guerre indien, poussèrent à leur tour trois hurlements terribles qui par leur force et leur sauvage harmonie, ne le cédaient en rien à ceux des fils du désert.

Jamais plus formidable cri de guerre ne fut jeté jadis aux échos de la Palestine, lorsque nos vaillants chevaliers, la lance en arrêt, criaient : *A la rescousse !* en chargeant les infidèles.

Du haut de la cascade et du sommet des rochers qui dominaient sur le val d'Or, les onze guerriers indiens répondirent par des hurlements farouches à ceux de leurs frères ; l'écho de la plaine les répéta.

Bientôt la voix de l'homme se tut, et le désert retomba dans son morne silence habituel.

Une légère teinte dont commençait à se colorer l'orient annonçait que l'aube du jour ne tarderait pas à paraître.

## CHAPITRE XIX

### MAIN-ROUGE ET SANG-MÊLÉ

Les trois assiégés ne perdirent pas de temps à faire leurs dernières dispositions de combat. Toute idée de capitulation était désormais abandonnée.

— Vaincre ou mourir ! Vous savez comme moi, Bois-Rosé, dit Pepe en renouvelant l'amorce de sa carabine pendant que ses amis prenaient la même précaution, qu'il est bien plus dangereux de capituler avec ces bandits que de leur livrer bataille. On abandonne sur la foi des traités une excellente position ; nous, par exemple, nous descendrions dans la plaine, et là, au moment où nous nous y attendrions le moins, nous pourrions nous trouver entourés, égorgés et scalpés en un clin d'œil.

— Au cas où le manque de vivres nous y forcerait, une sortie ! s'écria le Canadien. Mais que ce ne soit qu'après avoir si bien éclairci leur nombre, que du diable s'il en reste assez pour nous entourer.

— Il est vrai que nous avons peu de vivres, dit Pepe en fronçant stoïquement le sourcil, et j'avoue que j'ai toujours trouvé dur de se battre toute une journée sans avoir le soir une bouchée de chose quelconque à se mettre sous la dent. Toutefois j'ai fait déjà au service de Sa Majesté Catholique un rude apprentissage de la faim, et depuis j'ai continué mes études à ce sujet, et vous aussi, Bois-Rosé ; don Fabian seul n'y est pas accoutumé.

— J'en conviens, dit vivement Bois-Rosé, toujours fidèle à son système de faire aimer à son Fabian cette terrible vie des déserts, malgré ses dangers ; mais il y a des jours d'abondance aussi, pendant lesquels la table des puissants de la terre n'est pas servie comme la nôtre. Ne nous est-il pas arrivé cette fois d'avoir à choisir depuis l'humble fretin des ruisseaux de la plaine jusqu'au monstrueux saumon des cataractes de la montagne ; depuis l'alouette des champs jusqu'au grand coq d'Inde ; depuis le plus petit des quadrupèdes qu'il est donné à l'homme de manger, jusqu'au bison des prairies, le plus colossal d'entre eux ? Vous verrez, vous verrez, lorsque . . . (le Canadien tomba tout à coup du haut de son enthousiasme au sentiment de la réalité qui les pressait tous) . . . lorsque Dieu aura détourné de nous ce nouveau danger, acheva-t-il d'une voix émue.

— Le dernier des Mediana, celui qui hier encore pouvait prendre une si large part de ces trésors, a plus d'une fois, au sein de la misère qu'on lui avait faite, entendu les grondements de la faim dans ses entrailles. Je n'ai fait de la vie un plus doux apprentissage que vous, dit Fabian.

— Pauvre garçon ! ajouta Bois-Rosé.

— Et Gayferos, s'écria Pepe, que va-t-il devenir pendant tout ce temps ?

— Pour lui, comme pour nous, à la grâce de Dieu, reprit le Canadien ; à présent ne pensons qu'à nous. Pour peu que parmi ces Indiens il se trouve quelque parent, quelque ami, ou même tout simplement quelques-uns des guerriers de l'Oiseau-Noir, le combat sera une lutte à mort. Dans cent ans les descendants de ceux-ci demanderaient encore aux nôtres compte du sang indien que nous avons fait couler sur les bords du Rio-Gila ; il convient donc de n'omettre nulle précaution.

Les trois chasseurs déposèrent, à l'abri des ouvertures dont ils s'étaient fait un rempart, leurs cornes de buffle pleines de poudre, de peur qu'une balle en les atteignant au corps, ne vînt à leur ôter ce seul et précieux moyen de défense. Leurs sacs de peau renfermant les balles et les vivres furent placés au même endroit et recouverts de pierres.

Ces dispositions faites, tout en jetant à chaque instant les yeux sur le sommet des rochers qui faisaient face à la plate-forme de la pyramide, le Canadien et Fabian se couchèrent derrière les pierres plates qu'ils avaient dressées devant eux, leur carabine à leur côté, et Pepe s'agenouilla derrière le tronc des deux sapins ; puis tous trois attendirent le commencement des hostilités.

Ce moment était d'autant plus critique que les assiégés ne pouvaient encore savoir ni à quels ennemis ni à quel nombre ils allaient avoir affaire. Tout ce qu'ils pouvaient confusément distinguer à travers les meurtrières de rochers qui les abritaient, c'était un mouvement presque incessant des bouquets de buissons qui couronnaient l'espèce de rempart en face du leur.

On devine que le métis n'avait pas eu de peine à trouver ce poste si avantageux pour l'attaque, quoique moins élevé que la pyramide. Il était donc venu, au grand effroi de Baraja, dont l'inquiète sollicitude pour son trésor était toujours en éveil, prendre position avant le jour au-dessus du val d'Or.

L'aventurier éperdu s'était empressé de jeter ses regards au-dessous de lui. Quelle n'avait pas été sa surprise en voyant que, comme la main d'un amant jaloux qui voile à tous les yeux les trésors de beauté dont il est épris, une main inconnue avait éteint sous un voile de branchages les lueurs scintillantes que naguère renvoyait le vallon !

Baraja remercia de nouveau son bon ange de cette faveur signalée, et chercha dans son esprit le moyen de se glisser dans le val d'Or, afin d'en rapporter au métis le prix convenu pour sa rançon, sans en trahir la source presque inépuisable.

Main-Rouge et Sang-Mêlé, confiants dans leur force et leur adresse, avaient assisté avec une impatience mêlée de dédain à tous les préparatifs habituellement si lents d'une attaque indienne.

Lorsque enfin ceux des Apaches qui connaissaient par une sanglante expérience le sang-froid et le courage de leurs redoutables adversaires crurent qu'ils pouvaient ouvrir le feu, se trouvant suffisam-

ment en sûreté derrière les fascines qu'ils avaient amoncelées et les buissons épais dont les rochers étaient revêtus à leur sommet, Main-Rouge frappa le sol de sa carabine.

— Ah çà ! dit-il avec un énorme juron, il est temps d'en finir. Sans ces chiens... sans ces Indiens, veux-je dire, avec leur stupide amour pour les chevelures qui ne rapportent rien, nous sommerions ces brigands là-haut de nous livrer leur magot, et en leur disant qui nous sommes, ce serait fini ; nous les verrions déguerpir comme les chiens des prairies dont on évente le terrier.

— Ah ! vieux drôle, dit le métis avec un juron qui ne le cédait en rien pour l'énergie à celui de son odieux père, et en faisant allusion à un bruit qui courait sur Main-Rouge parmi les tribus indiennes, il vous faut à vous des chevelures lucratives, de celles que les gouverneurs des frontières vous payaient, dit-on jadis au poids de l'or. Ces Indiens veulent trois chevelures et ils les auront, entendez-vous ?

Le père et le fils se lancèrent un de ces regards sinistres qui avaient si souvent dégénéré, entre ces coquins sans frein ni loi, en sanglantes querelles ; mais ils s'en tinrent là pour cette fois. Chacun d'eux sentit que le moment était mal choisi pour donner carrière à leurs hideuses passions, et le père reprit, en dévorant sa colère :

— Eh bien ! que faut-il faire alors ?

— Que faut-il faire ? répéta Sang-Mêlé en s'adressant à celui des Indiens qui paraissait le plus influent parmi eux.

— L'Oiseau-Noir veut prendre ses ennemis tout vivants ; le désir d'un chef tel que lui est une loi pour les guerriers.

— Bon ! s'écria Main-Rouge voilà qui est encore plus difficile que d'arracher la chevelure à trois cadavres. Puis, jetant sur Baraja un regard qui le fit frémir : " Coquin, lui dit-il, est-ce pour cela que tu nous as conduits jusqu'ici ? "

— N'ai-je pas dit à Votre Seigneurie, répondit Baraja, que le trésor était gardé par trois redoutables chasseurs ?

— Qu'importe ? dit Sang-Mêlé ; le Mexicain donnera son or, ou jusqu'au moindre lambeau de sa peau, s'il nous a trompés ; Main-Rouge et Sang-Mêlé donneront aux Indiens les trois blancs vivants, ou y perdront eux-mêmes la vie. Ils l'ont promis, et tous deux sont esclaves de leur parole.

Le perfide métis avait prononcé ces mots moitié en espagnol, pour que Baraja l'entendit, et moitié en Indien, pour donner de sa fidélité à sa parole une idée que ses alliés ne partageaient pas ; et s'adressant à l'Indien :

— Le nom de mon frère n'est-il pas le Chamois ?

— Oui ; il bondit comme lui sur les rochers.

— Eh bien, le Chamois est-il résolu à sacrifier sa vie et celle de ses guerriers pour s'emparer des blancs ?

— Pourvu qu'il en reste trois pour conduire les prisonniers à la hutte de l'Oiseau-Noir, le Chamois consent à être du nombre de ceux qui ne reverront plus leur village.

— Bon, dit le métis. Puis se tournant vers Baraja : “ Et vous, drôle, quel rôle jouerez-vous pour tenir votre promesse ? ”

Baraja fut fort embarrassé de répondre. Il ne savait qu'une chose, c'est qu'en fait de rôle, il jouait celui du chacal qui, pour chasser, s'associe avec une bande de tigres.

Il fit cependant un effort sur lui-même, en se rappelant qu'aux yeux du féroce Américain comme à ceux du métis sa vie devait avoir quelque prix, jusqu'au moment du moins où il aurait payé sa rançon.

— Votre Seigneurie, dit-il, devra considérer que, sachant seul où était enfoui le trésor, je ne dois pas légèrement exposer ma vie.

— Restez donc caché derrière ces rochers, dit El-Mestizo en tournant dédaigneusement le dos à Baraja, et il s'entretient pendant quelques minutes avec son père dans un dialecte que personne des assistants ne put comprendre.

Cette courte conférence avait lieu sur un glacis en pente douce formé par les rochers. Couchés sur ce glacis terminé par une espèce de gradin tapissé de buissons, les Indiens étaient presque debout, la tête à la hauteur des premières pousses, et, bien que moins élevés que leurs adversaires, ils pouvaient eux-mêmes, étant à l'abri, profiter du plus léger mouvement qui les découvrait.

— En leur promettant la vie, ils se rendront, dit le métis en finissant.

— Et nous leur tiendrons parole, puisque nous devons les livrer vivants aux Indiens, ajouta le père avec un féroce sourire.

En même temps le père et le fils gravirent le talus à moitié et levèrent la main sans se montrer eux-mêmes au-dessus du niveau des buissons.

— Attention, dit Pepe agenouillé derrière les sapins, les hostilités ou les pourparlers vont commencer ; je vois deux mains qui dépassent la crête des rochers et s'agitent en signe de paix. Eh mais ! ces mains ne tiennent pas le calumet... et les vêtements qui couvrent les bras ne sont pas ceux des Apaches... A qui donc avons-nous affaire ?

Pepe avait prononcé ces paroles et fait ces observations avec une extrême rapidité, quand une voix forte se fit entendre :

— Qui est celui, dit la voix, que les Indiens appellent l'Aigle des Montagnes-Neigeuses ?

— Qu'est ceci ? murmura Bois-Rosé surpris, et qui parle anglais parmi ces coquins ?

Et, comme Bois-Rosé ne répondit pas, la voix reprit :

— Peut-être l'Aigle des Montagnes-Neigeuses ne comprend-il que la langue qu'on parle au Canada ?

Et la voix répéta sa question en français. Bois-Rosé tressaillit.

— C'est pire encore que je ne pensais, continua le Canadien de manière que Pepe seul pût l'entendre ; il y a là quelque rénégat de notre couleur.

— Un de ces coquins passé du blanc au rouge, dit Pepe par manière de sentence ; ce sont les plus enragés.

— Que veut-on à l'Aigle ? demanda à son tour également en français Bois-Rosé, en se rappelant le nom que lui avait donné l'Oiseau-Noir.

— Qu'il se montre, ou, s'il a peur de se montrer, qu'il écoute.

— Et, si je me montre, qui me répond que je n'aurai pas à m'en repentir.

— Nous lui donnerons l'exemple de la confiance, répondit la voix.

— Que dit-il, demanda Pepe.

— Que je me montre, et que je...

Bois-Rosé demeura muet de surprise à la vue des deux figures étrangères qui se levèrent tout à coup sur le parapet en face de lui. Il venait de reconnaître deux hommes dont la sanglante et terrible renommée était non seulement arrivée jusqu'à lui, mais que le hasard plaçait pour la seconde fois sur son chemin. La première lui avait été déjà bien fatale.

A l'aspect de ces deux hommes, un sentiment étrange, inconnu, douloureux, traversa le cœur de l'intrépide coureur des bois ; Fabian était là, et pour la première fois de sa vie, Bois-Rosé eut presque peur. Ses muscles d'acier s'émurent, comme ces fortes lianes des forêts d'Amérique, que la brise ordinaire n'a jamais fait vibrer et qui tout à coup frémissent sous le souffle de l'ouragan.

— Main-Rouge et Sang-Mêlé ! Les reconnaissez-vous ? dit-il à Pepe.

Pepe fit un geste d'affirmation. Il avait ressenti le même choc que Bois-Rosé.

— Ne vous montrez pas, s'écria-t-il ; c'est un jour de deuil pour tous ceux qui les rencontrent.

— Je me montrerai, reprit Bois-Rosé, car j'aurais l'air d'avoir peur ; seulement couvrez de l'œil chaque feuille des buissons, et ne perdez pas un seul geste de ces deux démons amphibies.

En disant ces mots, le Canadien déploya sur la plate-forme sa haute taille, droite et ferme comme le canon de sa carabine, et son regard clair, limpide et calme prouva que la peur était un hôte que son son cœur ne savait pas abriter longtemps.

L'aspect de Main-Rouge était repoussant. C'était un grand vieillard sec, à la peau tannée et aux yeux hagards ; ses prunelles de grandeur inégale et comme constellées de taches de sang, son nez obliquement placé sur un visage anguleux, tous ses traits en un mot dénotaient en lui le scélérat accompli.

Ses longs cheveux blancs, jadis d'un rouge ardent étaient relevés au sommet de la tête à la mode indienne et maintenus par des courroies de peau de loutre. Une espèce de blouse de chasse de peau de daim, relevée en broderies de diverses couleurs, descendait jusqu'à ses genoux et laissait voir des guêtres de cuir ornées d'une profusion de franges et de grelots. Ses pieds étaient chaussés de mocassins couleur vert olive, garnis de verroteries de toutes nuances.

Une couverture aux couleurs bizarres et tranchantes était jetée sur une de ses épaules. Une sangle de cuir serrait ses flancs évidés, et d'un baudrier rouge pendaient un casse-tête, un long couteau sans gaine et le fourreau d'une pipe indienne.

Ainsi accoutré, personne n'eût pu reconnaître dans le renégat américain les traits distinctifs de la race blanche.

Sang-Mêlé avait quelque ressemblance avec son père, et les yeux de l'un et de l'autre indiquaient une égale férocité ; toutefois le caractère indien de la physionomie du métis ne dénotait pas la bassesse d'âme si visible chez le père. Aussi grand, mais plus vigoureusement taillé que lui, El-Mestizo avait hérité de la force prodigieuse du vieux renégat, que l'âge n'avait point encore diminuée. En un mot, il y avait chez le fils du tigre et du lion à la fois. Chez le père c'était comme le tigre du Bengale greffé sur le chacal d'Amérique.

Les cheveux épais et noirs d'El-Mestizo étaient relevés ainsi que ceux de Main-Rouge, non pas par des courroies de peau, mais par des rubans écarlates, comme ceux qu'on tresse parfois à la crinière des chevaux.

Son vêtement de chasse, de la même forme que celui de l'Américain, était de drap rouge, et le reste de son costume ne différait de celui de son père que par le luxe des ornements dont un jeune fat indien se plaît à relever les agréments de sa personne.

Sa main soutenait sur son épaule une longue carabine dont la crosse et le bois, parsemés de clous à tête de cuivre brillants comme de l'or, étaient curieusement ornés de dessins au vermillon. Tels étaient les deux redoutables forbans du désert.

Ces deux bandits à la physionomie repoussante, à laquelle ils cherchaient à donner l'air de gravité des Indiens, formaient un contraste frappant avec Bois-Rosé, dont la figure calme et les formes athlétiques présentaient la plus belle expression de la force loyale qui se repose sur la valeur.

— Que veut-on à l'Aigle des Montagnes-Neigeuses, puisque c'est le nom sous lequel on m'a désigné ? demanda le Canadien d'une voix grave.

— Eh ! eh ! dit le brigand de l'Illinois avec un hideux sourire, nous nous sommes déjà vus, ce me semble, et, si j'ai bonne mémoire, le coureur des bois canadien n'eût pas conservé sa chevelure sans...

— Un coup de crosse de fusil que votre excellente mémoire doit rappeler à votre crâne, ajouta Pepe en venant prendre part à la conférence qui avait lieu en anglais.

— Ah ! c'est vous aussi ? reprit l'Américain.

— Comme vous voyez, répondit l'Espagnol avec un sang-froid que démentaient ses yeux brillants de haine.

— Celui que mes frères indiens appellent l'Oiseau-Moqueur ? dit Sang-Mêlé.

Les prunelles de l'Espagnol, dont les passions ardentes et presque féroces bouillonnaient comme la vapeur qui va faire explosion, lancèrent un éclair vers le métis, et il ouvrait la bouche pour décocher un de ces traits devant lesquels les conférences pacifiques se convertissaient d'habitude en déclarations de guerre acharnée, lorsque Bois-Rosé le supplia de garder le silence.

Bois-Rosé sentait aussi s'évanouir rapidement sa patience, et le redoutable tueur d'Indiens que nous

connaissions, désespérant de contenir longtemps le flot de haine qui l'envahissait, voulait conserver assez de calme pour écouter des propositions qu'il n'avait pas provoquées, au cas douteux où son sauvage point d'honneur lui permettrait de les accepter en faveur de Fabian.

— Je suis venu pour entendre des paroles de paix, et voilà que la langue de Main-Rouge et celle de Sang-Mêlé s'égarent loin du but, dit-il gravement.

— Ce ne sera pas long, reprit l'Américain. Parlez, Sang-Mêlé.

— Vous foulez sous vos pieds un riche trésor, dit le métis ; vous n'êtes que trois, nous sommes cinq fois plus nombreux que vous, et il nous faut ce trésor ! Voilà.

— Concis, clair et insolent, pensa Pepe. Voyons comment Bois-Rosé va digérer cela.

Un homme moins confiant dans la supériorité que lui donnaient le nombre de ses alliés, son adresse et sa force physique, eût frémi devant l'expression momentanée du visage de l'athlétique coureur des bois. C'est que, malgré sa fervente tendresse pour Fabian, Bois-Rosé ne sentait plus qu'un ardent désir de châtier l'insolence du bandit.

— Hum ! fit le Canadien avec un effort qui dut lui coûter beaucoup, à l'aspect du métis arrogamment campé sur le canon de son rifle, et sous quelles conditions vous faut-il ce trésor ?

— A la condition par vous trois de déguerpir au plus vite.

— Avec armes et bagages ?

— Avec bagages, mais sans armes, reprit El-Mestizo, bien sûr qu'alors il lui serait facile, en dépit de la foi jurée, de livrer les trois chasseurs à ses sauvages auxiliaires.

— Si les deux scélérats n'en voulaient pas à notre vie, nombreux comme ils doivent l'être, il leur importerait peu que nous conservassions nos armes, souffla Pepe à l'oreille du Canadien.

— C'est clair comme le jour ; mais laissez-moi démasquer ces coquins, reprit tout bas Bois-Rosé. Puis tout haut au métis :

— Les trésors que nous abandonnerions ne sont-ils pas suffisants ? A quoi vous serviraient trois carabines entre quinze guerriers ?

— A vous mettre hors d'état de nous nuire.

Le Canadien haussa les épaules.

— Ce n'est pas répondre, dit-il ; vous avez affaire à des hommes qui peuvent tout entendre, sans s'émouvoir des menaces et sans se laisser leurrer par des phrases menteuses... Il faut savoir une bonne fois à quoi s'en tenir poursuivit-il en s'adressant à Pepe.

Le vieux renégat prit alors la parole.

— Eh bien ! dit-il en ricanant, Sang-Mêlé, dans sa clémence pour vous, oublie une condition.

— Laquelle ?

— Que vous vous vous rendiez à discrétion, reprit le métis.

— Laissez-moi donc répondre à ce couple de vipères à queue blanche et à tête indienne, dit Pepe en poussant Bois-Rosé du coude.

— Pepe ! dit gravement le Canadien, depuis qu'un fils m'a confié le soin de sa vie, j'ai un devoir sacré à remplir, et en cas de mort je veux paraître devant Dieu sans reproches. Voyons jusqu'au bout.

Et Bois-Rosé lança vers Fabian attentif à tout ce qui se passait un regard empreint de toute sa tendresse paternelle. Un tranquille sourire de son enfant le paya de son héroïque patience.

— Voyons, Sang-Mêlé, reprit-il, tâchez d'oublier pour un instant les suggestions du sang indien, et parlez franc, comme il convient à un guerrier sans peur et à un chrétien. Que voulez-vous de nous ? Que ferez-vous de vos prisonniers ?

Mais la loyauté faisait en vain appel à la perfidie. Sang-Mêlé ne voulut découvrir que la moitié de sa pensée. Quoique certain d'en venir à ses fins, il désirait épargner, non pas du sang, mais du temps, et il se flatta follement que les trois chasseurs préféreraient le sort incertain de la captivité à une mort à laquelle rien ne pouvait les soustraire.

— Je serais fort embarrassé de vous trois, dit-il ; mais il y a un certain Oiseau-Noir dont les guerriers m'accompagnent, et qui *vous* veulent absolument, et, ma fois, je *vous* ai promis.

Le métis s'était servi dans sa réponse du dialecte indien et espagnol, et à ces mots les chasseurs virent surgir à travers les basses branches des buissons des yeux brillants comme ceux d'un tigre embusqué, et un visage hideux que sa peinture de guerre rendait plus effrayant encore que le tigre lui-même.

— Ah ! je m'en doutais, dit Bois-Rosé. Eh bien, que nous fera l'Oiseau-Noir ?

— Je vais vous le dire, répondit le métis, qui se retourna vers son terrible allié. Que fera l'Oiseau-Noir à l'Aigle, au Moqueur et au guerrier du Sud ? Que mon frère me réponde à voix basse, lui dit-il, pour que je transmette sa réponse.

— Trois choses, répondit l'Apache avec une horrible précision. Ils seront d'abord les chiens de sa hutte ; il fera ensuite sécher leur chevelure à son foyer ; puis il donnera leur cœur à manger à ses guerriers : car ce sont trois braves, et leur courage passera dans le cœur de ceux qui auront goûté du leur.

Telle est encore aujourd'hui, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'aménité des mœurs indiennes dans les Prairies ; et tel eût été le sort réservé aux trois chasseurs s'ils se fussent confiés à la parole du métis. Et cependant aujourd'hui encore, à l'heure où nous retraçons ce récit, les Prairies sont sillonnées d'un grand nombre d'aventuriers chasseurs qui après avoir goûté cette vie de périls, n'y peuvent plus renoncer. Cela se conçoit. Que sont les mesquines émotions de l'existence civilisée auprès de ces puissantes émotions de la vie sauvage ? Nous pouvons le dire, nous qui les avons goûtées, qui bien des fois nous sommes endormis sans savoir si nous nous réveillerions : elles sont ce que serait au palais journallement enflammé par le piment des Antilles ou le curry de l'Inde, le régime des châtaignes tendres et du lait écumeux des bergers de Virgile.

— Bon, dit le métis après avoir attentivement écouté les paroles de son allié ; El-Mestizo traduira fidèlement les instructions de son frère.

Et le brigand, se retournant vers Bois-Rosé, essaya d'adoucir sa farouche physionomie à l'aide d'un sourire menteur.

— Le grand chef indien, dit-il en ayant soin cette fois de se servir de la langue anglaise, que Fabian seul ne comprenait pas, promet à ses prisonniers l'amitié qu'il a conçue pour trois braves ; il leur promet en outre la fleur de ses chasses et les plus belles de ses femmes.

— Et la vie éternelle, *Amen !* reprit Pepe, dans le cerveau de qui la vapeur cherchait une soupape pour ne pas éclater. Fi donc ? Bois-Rosé, continua le carabinier, c'est une honte d'écouter plus longtemps ce monstrueux rebut de blanc et de rouge ; ne voyez-vous pas qu'il se *gausse* de votre honnêteté ?

— Que dit l'Oiseau-Moqueur ? demanda insolemment le vieux renégat.

— Il dit, répondit Pepe, dont la fureur n'avait pas trouvé la soupape nécessaire, et qui éclatait, il dit qu'il ne veut pas être moins généreux que vous deux, et qu'il vous promet trois choses : à vous un second coup de crosse sur le crâne, à votre fils un coup de couteau en plein cœur, et sa langue menteuse jetée en pâture aux corbeaux... s'ils n'ont pas peur de s'empoisonner.

— Ah ! s'écria Sang-Mêlé, qui ne put que grincer les dents en portant à son épaule avec la rapidité de la pensée sa carabine armée à l'avance.

Le brigand oubliait sa promesse de livrer les trois chasseurs vivants.

L'Espagnol et le Canadien n'avaient pu se baisser à temps, et c'était fait de l'un d'eux, car ils avaient déposé leurs carabines hors de leurs portée, si, à une détonation éclatant derrière eux, ils n'eussent vu chanceler le métis sur le sommet du talus.

Fabian connaissait la violence de Pepe, son intempérance de langue dans certains moments, et couché à plat ventre sur la plate-forme, sa carabine en joue, il veillait. Cette circonstance heureuse put seule sauver un des chasseurs.

Malheureusement pour eux tous, la carabine de Fabian n'avait pas la redoutable portée de celle des deux coureurs des bois, et sa balle s'amortit à la fois et contre la couverture de laine flottant sur l'épaule du métis et contre son sac de cuir.

Néanmoins, étourdi par le choc, Sang-Mêlé, quoique fort comme un chêne qu'un seul coup de cognée n'abat pas, chancela et serait tombé dans le val d'Or, où Bois-Rosé l'aurait achevé, si le père n'eût soutenu son fils.

D'un bras vigoureux, il l'enleva du talus. L'Indien derrière son buisson et les deux pirates du désert, debout jusqu'alors, disparurent à la fois, puis aux voix humaines qui se turent succéda le silence le plus profond, que troublaient seuls le bruit de la cascade et le murmure du feuillage agité par la brise.

## CHAPITRE XX

## OÙ L'OR EST UNE CHIMÈRE

Le dais des brouillards couvrait toujours le sommet des Montagnes-Brumeuses, quoique le soleil, déjà haut dans sa course, incendiât le désert de ses rayons enflammés.

Le feu allumé pendant la nuit au sommet des rochers brillait encore à travers la vapeur, sans que les assiégés pussent savoir si quelques-uns de leurs ennemis étaient là pour l'alimenter.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, mon Dieu, vous le voyez, pour éviter le combat, dit le Canadien, qui pria à demi-voix en se ressouvenant, à présent que Fabian était avec lui, que toute force et toute protection viennent d'en haut ; mais que votre volonté soit faite.

Puis, s'adressant à Pepe avec plus de calme qu'il n'en avait ressenti jusqu'alors :

— Vous qui aimez les positions nettes et précises, vous devez être satisfait. Il est clair qu'outre la possession du trésor, les coquins veulent encore celle de nos corps, et vous savez dans quel but.

— Oui, pour nous octroyer l'amitié du chef au noir plumage, la fleur de ses chasses et les plus belles de ses femmes, autrement dit scalpés vifs, écorchés et brûlés. La position n'est pas ambiguë, c'est vrai.

— Le combat sera long, acharné ; Fabian, mon enfant, la haine de l'homme qui veut prendre son ennemi vivant est plus terrible que celle de l'homme qui ne veut que le tuer, nous le savons. Il faut donc, continua le Canadien, que nous redoublions de prudence et de sang-froid ; il faut que chacun de nous ne tire qu'à coup sûr ; il faut surtout, Fabian, que vous soyez d'autant plus avare de votre vie que vous l'avez consacrée tout entière à un vieillard dont vous êtes la joie dans le présent et la bénédiction dans l'avenir, et que cette vie ne vous appartient plus : elle est mon bien. Vous me le promettez !

— Mais notre vie n'est pas menacée pour le moment, puisque, dites-vous, on ne veut nous prendre que vivants, répliqua Fabian.

— Vivants ? je n'en ai nul souci, dit Bois-Rosé. Fussions-nous tous les trois blessés à mort, il nous resterait toujours assez de force pour nous précipiter dans ce gouffre, et y trouver un sort bien doux, en comparaison de celui qui nous attendrait si nous étions prisonniers. Les coquins n'ont pas pensé à cela.

— Il y a encore autre chose, don Fabian, ajouta Pepe. Ces écumeurs des Prairies n'ont pas le même intérêt que leurs alliés. Ils veulent de l'or avant tout et quand l'impatience va les prendre, ils n'auront plus qu'un but, celui de nous tuer le plus tôt possible pour en finir. Dieu veuille, du reste, que je ne me trompe pas, car, pour essayer de nous tuer, ils se découvriront ; autrement, s'ils persistaient dans l'intention qu'ils ont annoncée, il pourrait arriver telle circonstance, où, malgré la terrible et dernière ressource que nous offre cet abîme, nous pourrions

être pris les armes à la main, sans qu'il nous restât la possibilité de nous élancer dans le gouffre et de nous poignarder l'un l'autre.

Devant cette effrayante possibilité et devant celle non moins effrayante où l'un d'eux pourrait tomber seul entre les mains d'ennemis sans pitié, les trois chasseurs sentirent un moment l'émotion les gagner.

C'est une sainte et indissoluble amitié que celle de Bois-Rosé et de Pepe ; c'était dix années de périls et de combats communs. Depuis l'océan Atlantique jusqu'aux bords de l'océan Pacifique, les carabines des deux chasseurs avaient mêlé leurs détonations ; leurs mains s'étaient pressées dans bien des luttes désespérées ; les joies de l'un avaient été les joies de l'autre. La faim, la soif, qui désunissent le père et le fils, n'avaient pu rompre le lien qui les attachait, et ils avaient partagé leur dernière goutte d'eau comme leur dernière parcelle d'aliments. En un mot, c'était une amitié des déserts où haine, vengeance, amour, toutes les passions grandissent comme l'immensité où elles prennent naissance. Cette amitié réciproque des deux chasseurs était devenue commune à Fabian, et un lien indissoluble unissait les trois amis.

Après ce premier moment de faiblesse humaine dont les hommes au cœur fort ne sont pas même exempts, Bois-Rosé et ses deux compagnons devinrent ce qu'avait fait d'eux l'habitude des dangers, d'intrépides aventuriers, sinon tout à fait sans reproche, du moins sans peur, et semblables à de souples et vigoureuses lames de Tolède qui, un instant courbées, se redressent bientôt d'elles-mêmes.

Quand donc ce court moment fut passé, tous trois essayèrent de mesurer d'un œil calme et attentif l'étendue du danger qui les menaçait.

Le feu continuant à scintiller au milieu du brouillard des montagnes attira en premier lieu les regards du Canadien.

— Je n'aime pas cette lueur là-haut, dit-il ; bien que les couvertures nous protègent suffisamment de ce côté, cependant il est inquiétant de se sentir fusillé par derrière. Les coquins, avec toutes leurs intentions pacifiques, n'y manqueront certainement pas pour distraire notre attention de leur principal point d'attaque, en face de nous. Le brouillard qui voile les hauteurs n'empêchera pas les Indiens de tirer sur nous au jugé.

— Vous avez raison, ajouta Pepe. Je ne crois pas que le vieux bandit et son digne fils se soient engagés, par leur contrat avec l'Oiseau Noir, à nous livrer avec nos membres au complet, et ils profiteront des distractions que nous causera le feu de là-haut pour essayer avec leur infernale adresse, soit de nous briser une épaule ou deux à chacun, soit de nous casser un bras ou une cuisse.

— Tenez, Fabian, poursuivit le Canadien, voilà votre poste. Ayez toujours l'œil alerte et le canon de votre carabine braqué sur le foyer. Quand vous verrez luire à travers le brouillard l'éclair d'un fusil, faites hardiment feu, et sans trembler, sur la lumière qui jaillira du bassinet.

Conformément aux avis de Bois-Rosé, Fabian s'embusqua derrière le rempart de laine, le canon de son arme dirigé sur la hauteur. Quant aux deux autres chasseurs, couchés, le visage tourné vers leurs ennemis, et sans qu'à travers les meurtrières de pierre la bouche de leur carabine dépassât d'une ligne la plate-forme de la pyramide, ils guettaient de l'œil les mouvements des assaillants.

Les Indiens n'ont pas adopté la tactique impétueuse des Européens. Quelque nombreux qu'ils soient, jamais ils ne sacrifieront la vie de leurs guerriers à l'assaut d'une position bien défendue. Les sauvages, avec la férocité du tigre, en ont la patience infatigable. Des jours entiers se passeront, s'il le faut, à guetter leur ennemi, jusqu'au moment où la lassitude, la famine, le manque de munitions ou quelque imprudence le livrera. Ce sont des guerres d'extermination en détail ; mais, quand il y a de part et d'autre même patience, même astuce, même stratégie en un mot, on conçoit que ces guerres doivent durer longtemps.

Malheureusement, les assiégés avaient à peine des vivres pour plus de vingt-quatre heures, et la tactique des assiégeants devait leur être fatale, puisque ces derniers, libres dans leurs mouvements, avaient la facilité de dépêcher un de leurs chasseurs pour se procurer du gibier dans la plaine et dans les montagnes.

— Comment finira tout ceci ? dit le Canadien à voix basse à Pepe.

— Je n'en sais rien, en vérité, j'ignore même quand cela commencera. Je puis vous le dire à vous, je me sens plus à mon aise quand j'ai brûlé une cartouche ou deux, et quand j'entends les détonations et les cris de guerre répétés par les échos autour de moi.

En effet, autant le silence des solitudes a de charme lorsqu'on sait qu'on y est seul, autant, il devient un sujet d'inquiétude lorsqu'on se sent entouré d'ennemis.

Les vœux de Pepe ne tardèrent pas à être exaucés. Deux explosions successives vinrent troubler la tranquillité de l'air. L'une partait des montagnes, l'autre de la plate-forme, où Fabian venait de faire feu, mais inutilement, contre l'ennemi posté sur la hauteur de la cascade.

Trois fois de suite ces doubles explosions se répétèrent sans succès de part et d'autre. Des morceaux d'écorce et une pluie de feuillages arrachés aux sapins tombaient sur les trois combattants, et les balles de Fabian n'avaient sans doute pas fait plus de mal à l'ennemi.

— Cédez-moi votre place, Fabian, dit Bois-Rosé, et venez prendre la mienne. Pepe, apprenez-lui comment il doit placer le canon de son arme pour s'en servir sans la laisser apercevoir.

En disant ces mots, le Canadien se recula en rampant et se croisa avec le jeune homme qui venait rejoindre Pepe. Bois-Rosé, à son nouveau poste, examinait à la fois, avec la rapidité habituelle de son coup d'œil, les hauteurs ainsi que la plaine. Il fut surpris de voir au delà du lac qui s'étendait au

pied de la pyramide, du côté opposé à la chaîne des rochers, et dont les eaux baignaient le flanc escarpé des Montagnes-Brumeuses, quelques-unes des pierres plates semées en si grand nombre sur la plaine dressées de champ à peu de distance les unes des autres.

Le coureur des bois compta quatre de ces pierres, et il ne douta pas que ces abris ne cachassent autant d'ennemis embusqués pour empêcher leur fuite de ce côté. De là le Canadien reporta toute son attention sur les hauteurs, où le feu jetait toujours une faible lueur à travers le brouillard ; puis, patient lui-même comme un Indien, il attendit.

Pendant ce temps, immobiles à son exemple, et couchés à côté l'un de l'autre, Fabian et Pepe échangeaient quelques mots à demi-voix.

— Vous avez eu tort, Pepe, dit Fabian, d'exaspérer ainsi ces deux hommes par des outrages gratuits, et peut-être immérités.

— Pas plus gratuits qu'immérités, don Fabian : d'abord, ils m'ont soulagé d'un poids énorme, et ensuite des deux hommes sont les plus grands coquins qui aient jamais foulé les Prairies, où il y en a un si grand nombre. Vous ne connaissez pas encore cette race perverse de renégats blancs et de métis rouges. Ces deux brigands réunissent en eux tous les vices des blancs et ceux des sauvages. Bois-Rosé et moi, nous avons été leurs prisonniers, et j'ai vu entre eux ce que je n'oublierai jamais. J'ai vu le père et le fils, ivres d'eau-de-feu, s'avancer l'un contre l'autre, mutuellement avides de leur sang et la hache à la main.

Fabian frémissait en entendant ces horribles détails.

— J'ai vu, continua l'ex-miquelet, ces deux monstres lutter comme des lions, dont ils ont presque la force, se rouler ensemble dans la poussière, en cherchant à s'entre-déchirer... J'ai vu... Ah ! dit Pepe en s'interrompant, voilà un drôle qui va me fournir l'occasion de me refaire la main... il a tort d'être si curieux et de chercher à voir ce que nous faisons... il a tort surtout de s'imaginer que je dois prendre la superbe peinture de son visage pour des feuilles rougies par l'automne, et ses yeux...

Pepe parlait encore que sa carabine gronda aux oreilles de Fabian. Un cri sauvage répondit à la détonation.

— Ce n'est pas lui qui crie, je vous le certifie ; je gage que la balle lui est entrée dans le crâne par l'orbite de l'œil, auquel cas on ne souffle jamais. Oui don Fabian, continua le chasseur en rechargeant sa carabine, j'ai vu le père et le fils essayant d'arracher, l'un la vie à celui dont il l'avait reçu, l'autre la vie qu'il avait donnée. J'ai vu le fils tenir sous son genou son père implorant sa pitié et dégainer son couteau à scalper pour arracher la chevelure de son père, quand un Indien vint, au risque de sa vie, empêcher cet exécrationnel forfait. Pouah ! ajouta énergiquement le carabinier, que voulez-vous attendre d'un monstre pareil ? Hé ! Bois-Rosé, nous avons un ennemi de moins.

— Je le sais, puisque vous venez de tirer, répondit simplement le Canadien sans se retourner, pour ne pas perdre de vue l'ennemi qu'il guettait.

Un profond silence succéda au lugubre récit de Pepe, pendant lequel les trois vivants, couchés sur la plate-forme, restèrent aussi immobiles que le squelette de l'animal qui en couronnait le sommet et que les morts qui reposaient sous eux.

Deux heures, deux longues heures se passèrent ainsi. Le soleil, devenu presque vertical, lançait sur le haut de la pyramide des rayons de feu, dont l'ombre perpendiculaire des deux sapins ne pouvait tempérer l'ardeur. Le vent du désert semblait être l'exhalaison d'une fournaise ardente, et la soif et la faim se faisaient sentir aux trois chasseurs.

— Dites donc, Bois-Rosé, vous qui faisiez, il y a quelques heures, de si belles descriptions de nos jours d'abondance, que vous semblerait du plus humble des plats dont votre souvenir chargeait notre table ?

— Bah ! Pepe, ne sommes-nous pas restés déjà vingt-quatre heures sans boire ni manger, tout en combattant depuis une aurore jusqu'à l'aurore suivante ? Si vous avez faim, mâchez quelques-unes des feuilles de sapin que la balle de l'Indien a fait pleuvoir sur nous, et du diable si, après cela, la saveur amère de la résine ne vous ôte pas l'appétit pour quinze jours.

— Merci, j'aime mieux une simple tranche de chevreuil ou de bison, répondit Pepe, qui avait recouvré sa bonne humeur. Mais vous êtes là-bas tranquille comme un saint de pierre dans sa niche ; n'y a-t-il donc pas quelque rôdeur de votre côté qui se montre dans la plaine à portée de votre carabine ?

— Il y en a quatre ; mais ils sont cachés dans des troncs derrière ces pierres plates semblables à celles qui nous abritent aussi, répliqua le Canadien en jetant un coup d'œil à la dérobée vers l'endroit où il avait remarqué les dalles dressées de champ ; mais elles avaient repris leur position horizontale. Ah ! poursuivit Bois-Rosé, les coquins ont fait retomber les pierres sur leurs cachettes. Prenez note de cela, et si, à la nuit close, les renards n'ont pas quitté leur terrier, nous pourrions tous deux aller écraser ces vermines.

Tout en parlant ainsi, le Canadien ne perdait pas de l'œil l'endroit où le feu avait été allumé sur les hauteurs. Il n'était guère visible qu'à une colonne de fumée qui s'échappait à travers le brouillard.

De son côté, par l'étroite embrasure des pierres qui les protégeaient, Pepe pouvait, sans changer de position, laisser tomber ses regards sur le val d'Or.

Pour la première fois depuis des siècles sans doute, le soleil ne mêlait plus ses rayons dorés à l'or du riche vallon, caché sous les branches déjà flétries.

— Je ne m'étais pas trompé, comme vous voyez, dit Pepe à Fabian, en affirmant que ce mauvais drôle de Baraja n'avait pas révélé à ses alliés le véritable gîte du trésor ; sans cela, nous verrions

ce métis et ce renégat essayer de se glisser dans le vallon, ou tout au moins y jeter des regards curieux. Ce serait une occasion superbe de leur mettre du plomb dans la tête. De plus honnêtes gens qu'eux, je puis le dire, n'ont pas échappé à cette fascination de l'or étalé là par monceaux. Décidément j'ai eu tort de l'avoir dérobé à leurs regards. Mais que diable peuvent-ils machiner si longtemps, ces démons de l'enfer ? Je voudrais pouvoir le deviner, continua l'Espagnol, non sans inquiétude.

— Peut-être se décideront-ils à monter à l'assaut et attendent-ils la nuit pour le livrer, répondit Fabian.

— Quoique nous ignorions leur nombre, ce serait à désirer.

Un incident vint interrompre les réflexions de Pepe.

Deux raies de feu sillonnèrent l'enveloppe de vapeur étendue devant les yeux du vieux chasseur, et la double explosion n'était pas encore parvenue à ses oreilles, que déjà sa carabine lançait un éclair semblable. Les trois détonations se confondirent presque en une seule, mais avec un résultat différent. Séparées de leurs attaches, que venaient de couper deux balles arrivées à la fois, les couvertures de laine s'affaissèrent sur la plate-forme, tandis que le plomb de Bois-Rosé, dirigé vers la lumière qui avait précédé le coup, avait atteint l'un des tireurs.

— Ah ! don Fabian, s'écria Pepe, quel superbe coup d'œil vous perdez là ! Il n'y a que ce diable de Bois-Rosé pour ménager des surprises semblables.

Un Indien, précipité du sommet de la montagne faisait de vains efforts pour se retenir aux pointes aiguës des rochers contre lesquels il se brisait dans sa chute, et, après avoir décrit d'effrayants écarts en tombant, son corps évita le gouffre de la cascade et vint s'enfoncer dans le lac, sous le tapis de verdure qui en couvrait la surface.

Au même moment, de petits cailloux détachés des flancs de la montagne glissaient lentement dans l'eau, comme s'ils eussent été les derniers grains de sable qui marquent l'heure fatale dans un sablier funéraire, ou bien la pelletée de terre qu'on jette sur la fosse qui ne doit plus rendre le corps qu'elle a reçu.

— Chacun une entaille de plus sur notre carabine : voilà deux coquins de moins, dit Pepe par manière d'oraison funèbre ; c'est un beau coup !

Mais Bois-Rosé songeait à toute autre chose qu'à graver un trophée de plus sur une crosse où la place menaçait de manquer bientôt.

Il pensait d'abord que les deux couvertures, en tombant, les laissaient découverts du côté de la cascade ; que les troncs des sapins ne les protégeaient plus si efficacement, et qu'il était impossible de songer à relever leur rempart abattu. Une circonstance dont il cherchait à tirer parti l'absorbait tout entier.

L'Indien, en tombant dans le lac, avait arraché dans sa chute des touffes de longues herbes qui croissaient dans les anfractuosités des rochers, presque à fleur d'eau, et il avait écrasé les roseaux

dont les feuilles longues et épaisses se joignaient aux tiges des herbes et formaient un rideau impénétrable à la vue. En disparaissant ce rideau laissait voir une ouverture béante comme un soupirail, qui semblait être l'entrée d'un canal assez large, quoique fort sombre.

C'était en effet, on s'en souvient peut-être, l'ouverture du canal souterrain dans lequel Baraja avait vu la veille s'engager, dans leur canot d'écorce, Main-Rouge et Sang-Mêlé.

Mais le Canadien ignorait cette circonstance, et il réfléchissait, avec la sagacité qu'avait développée chez lui sa longue expérience, au parti qu'il pourrait tirer de cette découverte, si la famine, plutôt que l'ennemi, les forçait à fuir. Tout en y songeant, Bois-Rosé ne perdait pas de l'œil le point de jonction où la chaîne de rochers qui servait de fort aux assiégeants s'unissait aux Montagnes-Brumeuses, dont elle semblait un capricieux prolongement.

Selon toute apparence, le compagnon de l'Indien que sa carabine venait d'abattre, convaincu de l'inutilité comme du péril du poste élevé qu'il occupait, se replierait sur les autres assaillants. L'étroit sentier joignant les rochers aux montagnes n'était pas tellement abrité qu'il n'y eût un espace suffisant pour viser l'homme qui s'y trouvait engagé.

Bois-Rosé ne s'était pas trompé. Son œil perçant ne tarda pas à distinguer le panache flottant d'un guerrier indien, qui, tour à tour, s'élevait ou s'abaissait, et disparaissait pour reparaitre bientôt.

Un moment le panache de plumes d'aigle resta immobile. Certain que son ennemi l'observait, le Canadien ne bougea pas et parut tourner la tête dans une direction différente. Le guerrier sauvage, soit pour viser plus à son aise un ennemi qui semblait n'être pas sur ses gardes, soit, ce qui est plus probable, pour se livrer à une de ces bravades extravagantes que les Indiens aiment parfois à faire, malgré leur apparence d'imperturbable gravité, et qui plaisent à leur courage, se montre tout entier sur le sommet du rocher. En effet, l'Apache brandit sa carabine sans tirer et poussa un hurlement d'insulte et de défi.

Mais à peine poussé, le hurlement s'acheva en un cri d'agonie : la balle du coureur des bois venait d'atteindre l'Indien. Sa carabine lui échappa de mains, et le guerrier lui-même, obéissant à l'une de ces impulsions étranges du corps humain quand la mort le surprend au milieu de sa force, fit deux bonds en avant et roula dans le val d'Or, d'où il ne bougea plus.

— Allons, dit Pepe, ça va bien : Bois-Rosé ne gaspille pas sa poudre.

Bois-Rosé, pendant ce temps, s'était avancé en rampant jusqu'au milieu de ses deux compagnons, dont chacun pressa sa main en signe de félicitations et d'amitié.

— Le vagabond que voilà, dit Bois-Rosé, ne se doute pas qu'il est couché sur des monceaux d'or.

— Ah ! Bois-Rosé, reprit Pepe, il est douloureux de penser que tout cet or ne saurait nous servir plus qu'à lui, ni nous procurer un morceau à mettre

sous la dent. Il est pénible surtout de conserver, au milieu d'une position aussi critique qu'est la nôtre, un appétit qu'on ne peut satisfaire.

— Songeons d'abord à sauver notre vie, dit gravement Bois-Rosé. Qu'importe la faim tant qu'elle ne troublera pas nos yeux et ne fera pas trembler nos bras ? Peut-être notre position n'est-elle pas désespérée.

Le Canadien fit alors part, en quelques mots, à ses deux compagnons, des circonstances de la chute de l'Indien ; il leur dit comment l'ouverture d'un souterrain, qui semblait servir de communication entre le lac et l'intérieur des Montagnes-Brumeuses, avait tout à coup apparu devant ses yeux.

Bois-Rosé, non plus que ses deux amis, ne se dissimulait pas que, tout heureuse que pût être cette découverte, elle ne devait servir que comme une dernière ressource. Le lac était profond, et gagner à la nage la bouche du souterrain, en supposant qu'il eût une issue plus loin, en admettant encore que les Indiens qui gardaient la plaine de l'autre côté de la nappe d'eau ne les aperçussent pas, c'était s'exposer à mouiller leur poudre et à se priver de toute défense. Dans le désert, des chasseurs sans armes sont non seulement à la merci de l'impitoyable férocité des rôdeurs indiens, mais condamnés d'avance à une mort horrible, la mort par la faim.

Le silence profond qui continuait à régner du côté des assiégeants semblait indiquer que, pour ne pas exposer plus longtemps la vie de ses sauvages alliés, dont trois avaient déjà succombé, Sang-Mêlé, comme avant lui l'Oiseau-Noir, se résignait à continuer le blocus et à affamer les trois chasseurs.

## CHAPITRE XXI

OÙ BARAJA, QUI A SEMÉ LE VENT, CONTINUE A RÉCOLTER LES TEMPÊTES

Laissons pour un instant les assiégés faire un énergique appel à tout ce que les fatigues et l'habitude des dangers avaient développé en eux de force physique, de courage moral et de fécondité d'esprit pour préciser plus nettement les dangers qui les menacent et grossissent au milieu du silence obstiné gardé par les assiégeants, derrière les rochers où ils s'abritent.

Cinq Indiens, c'est le nombre auquel la carabine des chasseurs et l'embuscade de la plaine les a réduits, dépouillés de leurs coiffures de plumes et de leurs manteaux flottants de peaux de bison, le corps à moitié nu, sont couchés derrière leur rempart ; et leurs yeux, brillant du désir de la vengeance, épient ardemment, à travers les tiges des buissons, le moindre mouvement de l'ennemi.

En face d'eux s'élève le sépulcre indien avec ses ornements funèbres et ses créneaux de rochers, dont les interstices ne laissent rien voir. Le vent agite quelques herbes sèches au sommet de l'éminence où sont blottis les trois chrétiens ; les rameaux de sapins se balancent lentement au-dessus d'eux.

Nul vestige de corps humain n'est visible ; aucun canon de fusil ne luit au soleil, et cependant les Apaches savent qu'à la moindre imprudence de leur part, de cette plate-forme déserte en apparence, jaillira soudain un éclair qui portera la mort avec lui.

Au-dessus d'eux le vieux renégat blanc et Sang-Mêlé, tous deux assis, leur longue et pesante carabine à leur côté, tous deux fumant la pipe indienne au fourneau de terre rouge, jettent de temps à autre un regard sinistre sur Baraja, pâle et inquiet.

Aux terreurs que lui inspirent ses formidables protecteurs se joint l'inquiétude que lui cause la découverte probable du merveilleux gîte d'or.

Baraja avait vu le dernier Indien frappé par la balle du vieux coureur des bois tomber au milieu du vallon, et il tremblait que, dans les convulsions de son agonie, l'Apache n'eût écarté les branches qui en couvraient la surface. Tant que son secret lui appartenait, pensait-il, sa vie était en sûreté, parce qu'il était un allié indispensable ; mais que du haut du rocher un coup d'œil révélât au farouche métis l'emplacement réel du trésor, sa fourberie devenait évidente, et peut-être alors Sang-Mêlé se ferait-il un jeu cruel de rendre aux Indiens la victime qu'ils regrettaient, et dont l'existence serait pour lui désormais inutile.

Le malheureux tremblait à la fois pour sa vie et son trésor.

— Écoutez, Visage-Pâle, dit enfin le métis avec tout l'orgueil de la race indienne, Main-Rouge et moi nous avons voulu jusqu'à ce moment, en abandonnant les Indiens à leurs seules ressources, leur laisser sentir qu'ils ne sont ni de force ni de taille à lutter contre ces trois blancs ; mais le moment approche où nous allons faire voir à ces coquins la différence qui existe entre des milans et des aigles. N'est-ce pas vrai, ce que je dis là ? ajouta Sang-Mêlé en répétant en anglais à Main-Rouge ce qu'il venait de dire à Baraja.

Assurément, répondit le vieux renégat blanc avec un sourire féroce, mon fils et moi nous assisterons au supplice de l'insolent drôle qui veut jeter notre langue aux corbeaux.

Sang-Mêlé continua :

— Bien avant que le soleil soit couché, dit-il en le montrant, ces trois chasseurs désarmés imploreront ma pitié ; mais mes oreilles seront sourdes, ne l'oubliez pas, l'ami.

Baraja s'inclina silencieusement et le cœur serré.

Le métis lança au Mexicain un regard farouche, et reprit :

— Si donc alors je m'aperçois que vous m'avez trompé, si là-haut je ne trouve pas le trésor que vous m'avez promis, les tourments auxquels je vous ai soustrait, les tortures qu'endureront ces chasseurs, seront douces comme la rosée du ciel après un jour brûlant, en comparaison du supplice que je vous infligerai... moi-même.

— Quoi ! s'écria alors avec angoisse le malheureux Mexicain, dont tous les nerfs tressaillirent au seul souvenir du sort qui l'avait un instant menacé

entre les mains des Indiens, si par hasard ce n'était pas là-haut que se trouvât le trésor, si je m'étais trompé d'emplacement?...

Main-Rouge avait mal compris Baraja, et ses yeux étincelèrent de rage. Il dégaina son couteau.

— Ainsi, dit-il d'une voix sourde, vous avouez nous avoir sciemment trompés... Ah ! il n'y a plus de trésors !

— Silence, trafiquant de chevelures indiennes, s'écria à son tour le métis d'une voix tonnante. L'âge trouble votre intelligence. Cet homme ne dit point que le trésor n'existe pas. Et puis, que vous importe ? ajouta-t-il ; qui vous dit que je consentirai à le partager avec vous ?

— Ah ! dit en rugissant le renégat, vous ne partagerez pas avec moi, fils d'une louve indienne ! Eh bien...

Les deux bêtes féroces se mesurèrent un instant de l'œil, comme si la lutte sacrilège qu'avait racontée Pepe allait se renouveler.

— Allons, allons, dit le métis, qui était peut-être le seul au monde qui eût pris de l'ascendant sur le farouche Américain, si je suis content de vous, je vous jetterai quelques os à ronger ; mais je prendrai la part du plus fort, entendez-vous ?

Le vieux renégat gronda sourdement et n'ajouta plus rien ; puis Sang-Mêlé se recoucha en aspirant la fumée de son calumet.

Quand le métis eut secoué les dernières cendres de sa pipe, il se leva lentement, comme le tigre qui s'étire après son sommeil, aux premières teintes du crépuscule du soir, et flaira le vent, prêt à se mettre en chasse.

— Il est temps d'en finir, dit-il au vieux Main-Rouge, qui, après l'orage qui avait été près d'éclater, était retombé dans une apathie complète. Voyons si la mort de trois des leurs aura éteint ou ranimé la soif de la vengeance dans l'âme de nos alliés.

— Ils n'en seront que plus obstinés à vouloir leurs trois ennemis en vie, répondit l'Américain ; vous le savez comme moi, et qui peut prévoir quand nous pourrions parvenir à nous en rendre maîtres ? Le temps presse, et mon avis est que, sans tant de façons, nous fassions en sorte de les tuer le plus tôt possible.

— Vraiment ! reprit Sang-Mêlé d'un air moqueur ; la soif de l'or vous talonne, c'est fort bien ; mais comment vous y prendrez-vous pour faire sortir ces renards de leur terrier et les tuer sans tant de façons ?

Le renégat chercha quelque moment une réponse satisfaisante à la question de son fils, et, faute d'en trouver une, il garda le silence.

— Vous voyez, continua Sang-Mêlé, que vous n'en viendrez pas facilement à bout sans l'aide de ces Indiens, et voilà pourquoi je veux savoir s'ils persistent dans leur projet d'amener à leur chef ses trois ennemis pieds et poings liés. Quoique, pour mon compte, je préférerais la moindre parcelle de l'or que nous promet ce loup-cervier blanc à tout le sang contenu dans les veines de ces trois chasseurs...

— Sang-Mêlé est dans un de ses jours de clémence, interrompit ironiquement le brigand américain ; qu'il en soit à votre fantaisie et à celle des... Indiens ; mais finissons-en.

Sans plus tarder, le métis toucha du doigt l'un des guerriers sauvages couchés au-dessus de lui. L'Indien se retourna et descendit. C'était celui qui s'était désigné lui-même sous le nom de Chamois. Il fixa sur Sang-Mêlé deux yeux ardents dans lesquels se lisait un ressentiment sombre, qu'on eût été embarrassé d'attribuer à la défiance plutôt qu'au mécontentement, et qui exprimait peut-être l'un et l'autre.

— Que veut El-Mestizo à l'Indien qui regrette trois de ses frères ? demanda le guerrier.

— Savoir une chose qui m'embarrasse, dit Sang-Mêlé : c'est de trouver le moyen de prendre vivants ces trois guerriers blancs, dont les mains sont si rouges de sang indien. Un nuage qui obscurcit l'esprit de Sang-Mêlé l'empêche d'en trouver un ; il faut tuer les trois blancs.

— Il y a un moyen. Pendant que nous chasserons là dans la plaine, pendant que nous mangerons la chair des élans ou des daims, tandis que la fumée de notre venaison montera jusqu'au sommet du rocher où sont les trois blancs, la faim s'assiéra au milieu d'eux.

— C'est bien long, reprit le métis ; les Apaches auront à compter plusieurs jours et plusieurs nuits.

— Ils les passeront.

— Les heures de Sang-Mêlé et de Main-Rouge sont précieuses ; leurs affaires les appellent au delà de ces montagnes. Ils ne peuvent rester plus longtemps que jusqu'au prochain soleil. Le Chamois ne trouve-t-il pas de meilleur moyen que la faim ?

— Mon frère indien en trouvera un, parce qu'aux qualités de l'Indien il joint l'esprit subtil des blancs, à qui rien n'est impossible. El-Mestizo l'a promis, il n'a qu'une parole.

— Le Chamois, reprit le rusé métis, n'a qu'une parole aussi, et il a dit : " Le Chamois consent à sacrifier sa vie et celle de ses guerriers pour prendre les trois blancs vivants."

— Le Chamois n'a qu'une parole, reprit noblement l'Indien.

Sang-Mêlé parut réfléchir quelques minutes, quoique son plan fût tout fait d'avance. Il avait craint un instant de n'avoir pour alliés, en dépit des fanfaronnades du Chamois, que des hommes pusillanimes, et il s'applaudit au fond de l'âme du courage mâle et sans faste qu'il trouvait dans l'un des guerriers qui l'accompagnaient. La pensée que le sang indien dût seul couler pour satisfaire sa cupidité était loin aussi de lui déplaire.

— Sang-Mêlé, dont l'esprit est si subtil, n'aurait pas dû en laisser déjà tuer trois autres, dit l'Indien d'un ton de reproche.

— Sang-Mêlé ne commande pas à son esprit, il attend ses inspirations quand elles veulent venir. Je dis encore : trois guerriers doivent laisser ici leurs ossements.

— Qu'importe ? dit héroïquement l'Indien, l'homme est né pour mourir. Qui sont ceux d'entre nous qui ne reverront plus leur village ?

— Le sort en décidera, répondit le métis.

— Bon, il n'y a plus de temps à perdre, ou l'Oiseau-Noir trouverait que ses guerriers ont été bien longs à se décider à mourir.

Alors le Chamois fit part à ses compagnons des intentions du métis, et tous, avec plus ou moins d'empressement, mais sans exception, acceptèrent la terrible proposition qui leur était faite.

Restait à connaître le plan du métis.

Ce plan, que l'adresse justement célèbre de Main-Rouge et Sang-Mêlé, jointe à l'héroïsme de leurs alliés, rendait d'une exécution aussi facile que terrible, le lecteur le connaîtra plus tard et pourra en juger. Disons, en attendant, qu'après l'avoir exposé le métis s'appuya d'un air théâtral sur le canon de sa carabine, comme s'il eût voulu provoquer une explosion de joie de la part de ses sauvages auditeurs.

Ceux-ci ne la firent pas attendre, et des hurlements de vengeance satisfaite, répétés par deux fois, accueillirent les dernières paroles d'El-Mestizo.

Par deux fois aussi les assiégés lui répondirent.

Puis on procéda au tirage au sort de la loterie de mort.

La passion du jeu est plus généralement répandue qu'on ne pense chez les peuplades d'Amérique. Elle est parfois si violente, que, malgré leur ardeur pour la chasse aux animaux ou la chasse à l'homme, elle l'emporte souvent sur leur soif de sang.

Plus d'une fois on a vu des guerriers en embuscade et près de surprendre leur ennemi le laisser échapper où se laisser surprendre eux-mêmes au milieu d'une partie d'osselets, jeu favori des Indiens et qui chez eux fait l'office des dés.

Ce fut à cette espèce de jeu que l'on confia le soin de désigner les trois guerriers sur qui, d'après les paroles du métis, la mort devait s'arrêter, et il fut convenu que ce seraient les trois qui amèneraient le moins de points.

Le fatalisme des Indiens ne le cède en rien à celui des Orientaux, et la mort ne les effraie que bien rarement. Chez cette race extraordinaire, la lâcheté est exceptionnelle.

C'était une de ces occasions graves et imposantes où l'Indien affiche toujours le plus complet stoïcisme. Ici surtout les guerriers de l'Oiseau-Noir se trouvaient en présence d'un blanc (ils se plaisaient à regarder le métis comme un de leur race) ; ils tenaient à montrer une fermeté d'âme inaltérable, au moment où ils allaient procéder à un acte solennel et terrible.

Assis à terre, les jambes croisées, tenant sur leurs genoux la redoutable carabine réservée pour la dernière scène de ce drame sanglant, dont le sacrifice de la vie de trois Indiens allait être l'ouverture, le métis et Main-Rouge s'apprétaient à marquer les points.

Le premier qui vint tenter les chances du sort fut le Chamois. Sa main remua les osselets et les fi

rouler sur le sable. Ses yeux noirs suivirent ardemment leurs évolutions ; mais aucun muscle de sa face n'avait tressailli.

— Vingt-quatre ! dit le métis après avoir compté, tandis que le renégat, quelque peu plus clerc que ses sauvages compagnons, inscrivait ce chiffre sur le sable.

Dans l'impossibilité de faire revenir les quatre Indiens qui gardaient la plaine, sans les exposer à une mort certaine et inutile, ils avaient été naturellement exceptés du tirage.

Un second guerrier succéda au Chamois. A peine sa main daigna-t-elle agiter les osselets : ils roulèrent une seconde fois sur le sable.

— Sept ! s'écria Sang-Mêlé.

— Les guerriers pleureront la mort de Cœur-de-Roc, dit l'Indien en faisant son oraison funèbre ; ils diront que c'était un brave.

Chacun de ses osselets n'avait amené qu'un point, et son sort n'était pas douteux ; mais, ayant ainsi parlé, l'Indien, par un effort suprême de sa volonté, contint les élans précipités du cœur qui n'avait plus longtemps à battre dans sa poitrine.

Pendant que le guerrier, qui venait d'être mis si clairement hors de cause, affectait avec un admirable courage une indifférence bien loin de son âme, le sort décidait de la même manière entre les autres. C'était la même gravité, le même silence. Chacun des Indiens tenait à ne pas le céder à l'autre en stoïcisme, et il fallait toute l'impitoyable dureté de cœur des deux témoins de cet héroïsme pour ne pas se sentir ému à l'aspect de ces braves qui allaient mourir, offerts en holocauste au despotisme d'un chef et à la cupidité du renégat et de son fils.

Bien loin de là, les deux forbans des Prairies savouraient le plaisir de ce spectacle comme jadis les Romains aux fêtes sanglantes du cirque.

Il ne restait plus qu'un Indien qui n'eût pas encore tenté les chances de vie ou de mort. Il n'était guère probable qu'il pût avoir la main aussi malheureuse que Cœur-de-Roc ; mais, d'un autre côté, il était douteux qu'il amenât un nombre plus élevé que dix-sept, qui, avec sept et douze, complétait les trois plus bas points annoncés jusqu'alors.

Aussi, malgré tous ses efforts, l'Apache ne put-il s'empêcher de trahir par un tressaillement nerveux ce désir de la vie qui ne veut pas s'éteindre.

L'Américain fronça le sourcil ; le métis plissa dédaigneusement les lèvres ; les Indiens firent entendre un sourd murmure.

Le guerrier suspendit sa main prête à lâcher les osselets, et, jetant autour de lui un regard triste et pensif :

— Il y a, dit-il pour excuser sa faiblesse, il y a dans la hutte du Soupir-du-Vent une jeune femme qui n'y est que depuis neuf lunes, et le fils d'un guerrier qui ne voit aujourd'hui que son troisième soleil.

Et l'Indien lâcha les osselets.

— Onze ! s'écria presque avec joie le vieux pirate, qui trouvait étonnant qu'on aimât sa femme et son fils.

— La douleur et la faim vont être les hôtes de la hutte du Soupir-du-Vent, ajouta l'Indien d'une voix douce et musicale d'où lui venait son nom ; et il donnait ses dernières pensées aux deux êtres faibles à qui l'amour et la protection d'un guerrier allaient manquer à la fois.

L'Indien s'assit mélancoliquement à l'écart, et l'on ne s'occupait plus de lui.

Sang-Mêlé jeta du côté de son père un regard de triomphe et de supériorité, auquel celui-ci répondit par un sourire de tigre en bonne humeur, car le sang allait couler sous ses yeux.

Comme, d'après le plan du métis, chaque sacrifice humain ne devait avoir lieu que l'un après l'autre, il fut convenu de laisser une seconde fois au sort le soin de désigner le tour de chacune des victimes. Le vieux forban semblait avide de prolonger les délicieuses émotions que ce jeu lui faisait goûter ; il avait été le promoteur de cette nouvelle décision du sort.

Ce fut au Soupir-du-Vent que demeura l'avantage ou, comme on l'aimera mieux, le désavantage de rester le dernier.

— Soyez tranquilles, enfants, dit l'Américain qui, par un reste d'orgueil que lui inspirait sa couleur, se piquait de ne pas employer dans ses discours les figures du langage indien, je me ferai un devoir de jeter vos cadavres dans le gouffre de la cararacte, et du diable si on est tenté d'y aller chercher vos chevelures !

Baraja cependant était resté spectateur muet sans rien comprendre de tout ce qui venait de se passer. La langue indienne était de l'hébreu pour lui, et il cherchait vainement à deviner l'intérêt que les Apaches prenaient à cette partie d'osselets, improvisés au milieu des opérations du siège de la pyramide.

Deux sentiments luttèrent en lui et l'absorbaient tout entier : la peur et la cupidité semblaient à l'envi obscurcir ses facultés. Vingt fois la peur lui conseilla d'avouer au métis que le trésor qu'il convoitait était presque à sa portée, et autant de fois la cupidité étouffa la parole sur ses lèvres. Puis enfin il prit le parti de ne rien dire.

Une idée qui à ses yeux conciliait tout vint luire à son esprit. Si les Indiens s'emparaient de la pyramide du Sépulchre, comme leur nombre le donnait à supposer, pendant que le métis et l'Américain en exploreraient le sommet, il lui serait facile, en ayant l'air de chercher aussi, d'entrer dans le val d'Or et d'y prélever une dîme suffisante pour s'indemniser de ses terreurs et de ses frais de campagne.

Mais il fallait s'assurer si les branches répandues sur la surface du vallon cachaient toujours son secret, et, quoique ce fût une dangereuse tentative, il se résolut à la faire.

## CHAPITRE XXII

OÙ ENFIN BARAJA N'A PLUS RIEN À ENVIER À OROCHE

On connaît maintenant la cause du long silence qui règne sur la chaîne de rochers et les embûches,

qu'il recèle, silence terrible, en ce qu'il permet à ceux que d'impitoyables ennemis vont attaquer de tout supposer et de tout craindre.

Cependant le soleil commençait à décliner vers l'occident ; un vent lourd et brûlant soufflait par bouffées inégales et dispersait sur l'azur du ciel de gros nuages blancs entassés à l'horizon. Ces traînées de vapeur se noircissaient en s'étendant, et, signes précurseurs d'un orage, les rameaux de sapins frémissaient quand le vent se taisait, et les vautours noirs, errants dans le désert, cherchaient l'abri des rochers.

— Vous faites-vous à peu près l'idée du nombre de ces Indiens, d'après les deux salves de hurlements qu'ils viennent de pousser ? demanda Bois-Rose au chasseur espagnol.

— Non, et je me demande en outre avec inquiétude de quel stratagème infernal ont pu leur souffler l'astuce de Sang-Mêlé et la férocité de Main-Rouge ; vous avez entendu leurs voix comme moi. Ils ont trouvé quelque chose, c'est certain ; ces hurlements de triomphe en sont la preuve.

— Nous avons pris toutes les précautions que des hommes braves et prudents peuvent imaginer, dit Fabian ; quand on fait ce qu'on doit, il faut se résigner à tout.

— Résignons-nous donc, reprit Pepe ; mais, en attendant, la soif me dévore. Vous qui êtes le plus près de la chute d'eau, don Fabian, voyez donc se avec ma gourde mise au bout de ma baguette de fusil, vous pouvez, sans danger pour vous, y faire tomber quelques gouttes d'eau.

— Donnez, répliqua Fabian, c'est facile, et je serai bien aise d'étancher aussi la soif qui me consume.

Fabian s'approcha de la chute d'eau en rampant, et allongeant le bras il remplit la gourde, qui fit le tour entre eux trois, après quoi, un instant soulagés, les chasseurs reprirent le plus commodément possible leur position horizontale, l'œil toujours appliqué aux embrasures de leurs remparts.

Mais, la soif satisfaite, la faim se fit de nouveau sentir ; car il était près de quatre heures, et il y en avait douze environ que les assiégés avaient pris leur frugal et insuffisant repas de farine de maïs. Outre que la nécessité faisait aux assiégés une loi impérieuse de ménager leur vivres, il fallait attendre la nuit pour pouvoir se livrer, en sûreté et à l'abri des balles, aux préparatifs tout simples qu'ils étaient, de ce que Pepe voulait bien appeler un souper.

Leur retranchement ne les mettait parfaitement en sûreté que tant qu'ils étaient couchés derrière, et le moindre écart de la ligne horizontale les exposait aux coups de l'ennemi.

Il y eut un moment, après une longue et nouvelle attente où les yeux des chasseurs virent un mouvement s'opérer au sommet des rochers qui leur faisaient face, mais à un niveau, comme on sait, inférieur de quelques pieds à celui de leur plate-forme. Les buissons qui en couronnaient le faite s'agitèrent rapidement, et bientôt un manteau de peau de bison

se déploya au-dessus des branchages sur lesquelles il resta étendu.

— Ah ! voilà le commencement d'exécution d'un plan quelconque, dit Bois-Rosé ; c'est pour détourner peut-être notre attention du véritable côté où sera le danger.

— Il viendra de là, soyez-en sûr, reprit Pepe ; que cinq ou six peaux de buffles soient ajoutées à celle-là, et deux hommes peuvent se mettre à genoux derrière un rempart impénétrable aux balles de nos carabines, quelque courte que soit la distance qui nous sépare.

Comme Pepe achevait sa remarque, un second manteau, jeté par-dessus le premier par une main invisible, vint confirmer son assertion.

— Quoi qu'il en puisse être, ajouta le Canadien, je surveille attentivement toute la ligne des buissons, et pas un œil ne se montrera dans l'interstice des feuilles sans que je le voie aussitôt.

Une troisième peau de bison ne tarda pas à être ajoutée aux deux premières ; puis, empilées les unes sur les autres, le poil tantôt en dedans, tantôt en dehors, les chasseurs purent compter encore cinq autres peaux superposées. Désormais, ces manteaux formaient avec leur longue fourrure un rempart aussi impénétrable qu'un mur de six pieds d'épaisseur.

— C'est l'œuvre de ce coquin de métis, sans doute, murmura Pepe ; nous n'aurons pas trop de tous nos yeux pour ne rien perdre de ce qui peut se passer derrière cet amas de peaux. Tenez, un homme pourrait presque s'y tenir debout à présent, et un homme debout nous dominerait à peu près.

— Ah ! dit le Canadien, j'aperçois là-bas, à main gauche, les buissons qui remuent, quoique si imperceptiblement que l'Indien qui les agite doit penser que nous prenons la main d'un homme pour le vent.

L'endroit que désignait Bois-Rosé était à l'extrémité des rochers opposée à celle où s'élevait le rempart de peaux de buffles. Une saillie de roc protégeait une ouverture par laquelle un homme pouvait s'avancer et jeter un regard au-dessous de lui, presque sans danger.

— Bah ! dit Pepe, laissez ce drôle, et défiez-vous plutôt du métis et de son abominable père.

— Non, vous dis-je ; c'est le ciel qui nous livre l'instigateur de cet infernal guet-apens, repris Bois-Rosé avec un accent de fureur concentrée. Le voyez-vous ?

A l'abri, derrière la saillie du roc, presque invisible à travers une branche épaisse de verdure, un homme, dont l'œil perçant du Canadien devinait plutôt qu'il ne voyait la position, était accroupi sur le rocher, immobile et n'osant encore écarter tout à fait le rideau du feuillage.

— Obliquez le canon de votre carabine, Pepe ! s'écria le Canadien. Là !... bien ! qu'il ne dépasse pas la pierre qui vous couvre... et maintenant...

Une explosion de la carabine du chasseur espagnol interrompit le Canadien, qui, moins bien placé que

Pepe, avait cédé à celui-ci le soin de la vengeance commune.

Baraja, frappé à la tête, déroula son corps comme un serpent blessé, et, l'appui lui manquant, il glissa sur le flanc des rochers, entraînant avec lui un pan de la draperie de verdure qui les tapissait, et tomba dans le val d'Or. Là, dans les dernières convulsions, ses mains crispées tracèrent un long sillon au milieu de cet or qu'il payait de son sang et qu'il mordit en expirant.

Par un hasard presque providentiel, le pan de verdure qu'il avait entraîné avec lui voila de nouveau le trésor à l'œil de tout homme qui en ignorait l'existence. A l'exception de Diaz et des trois chasseurs, ce fatal secret avait coûté la vie à tous ses possesseurs.

Quant à Baraja, son expiation avait été complète. La peine du talion l'avait atteint avec son inexorable rigueur. Les tortures morales qu'il avait endurées au fatal poteau vengeaient celles d'Oroche, et comme le gambusino, emportant son or avec lui dans l'abîme, Baraja venait de rendre le dernier soupir sur le trésor qu'il avait si ardemment convoité.

— Le coquin est dans l'or jusqu'au cou, dit philosophiquement Pepe.

— Dieu est juste, ajouta le Canadien.

Et les trois justiciers du désert échangèrent un regard de vengeance satisfaite.

— Cherche maintenant où est le trésor qu'on t'avait promis, métis du diable ! dit l'Espagnol ; décidément, j'ai bien fait de voiler la surface du vallon.

Le ciel s'était couvert pendant cette nouvelle exécution, et l'écho répéta les premiers et sourds grondements du tonnerre lointain ; puis un profond et majestueux silence succéda à la voix de l'orage qui allait bientôt éclater.

— Une terrible nuit se prépare, dit Bois-Rosé, pendant laquelle nous aurons à lutter contre les hommes et contre les éléments déchaînés. Fabian, glissez-vous en rampant jusqu'au bord opposé de la plate-forme, et voyez si notre poudre est bien à l'abri, vu le cas où l'orage viendrait à éclater avant la nuit. En même temps, jetez un coup d'œil sur la plaine au-dessous de vous, et assurez-vous si les quatre coquins qui sont là-bas n'ont pas quitté leur tanière.

Pendant que le jeune homme s'éloignait silencieusement pour obéir aux ordres du Canadien, celui-ci poussa un soupir et dit à l'Espagnol :

— Mon âme est sombre comme ces nuages qui portent la pluie et le tonnerre. Je sens mon cœur faible comme celui d'une femme ; de noirs pressentiments, dont je ne voudrais pas trahir la pensée à cet enfant qui est à mes côtés, ont abattu ce courage dont j'avais été si fier jusqu'à ce jour. Pepe, n'avez-vous rien à dire pour consoler votre vieux compagnon de périls ?

— Rien, mon pauvre Bois-Rosé, répondit le carabinier, sinon que si, ce dont Dieu me préserve, une balle de ces démons venait à vous.

— Je ne parle pas de moi, interrompit le coureur des bois ; si je fais cas de la vie maintenant, c'est

un peu pour vous et surtout pour Fabian. Ne vous offensez pas de ma franchise ; car j'ajoute qu'entre vous deux il me semble que j'arriverais au déclin de mes jours comme sur l'un de ces beaux et larges fleuves, dont nous avons si souvent suivi le cours ensemble dans notre canot d'écorce, allumant ici le feu de notre bivouac de nuit à l'ombre des sumacs et des magnoliers, nous arrêtant plus loin pour trapper les castors ou pour chasser les daims qui venaient à l'abreuvoir. J'ai peur d'autre chose que de perdre la vie.

— Je vous comprends, dit Pepe ; vous craignez d'être séparé, mais sans mourir, comme vous le fûtes déjà.

— C'est cela, Pepe ; vous avez touché du doigt la corde de douleur qui vibre au dedans de moi. Si donc je venais à tomber entre les mains de ces Indiens, ne vous exposez pas à suivre ma trace pendant des semaines entières, comme vous l'avez déjà fait pour moi ; abandonnez à son sort un vieillard inutile, et reconduisez Fabian en Espagne, aidez-le à reconquérir ce qu'il a perdu : seulement ne lui laissez pas oublier, (car la jeunesse est oublieuse, Pepe), ne lui laissez pas oublier qu'il y avait dans le monde un homme pour qui sa vue était comme l'ombre du mezquite sur le sable brûlant du désert comme la colonne de fumée qui guide le chasseur égaré, ou l'étoile du Nord qui surgit du brouillard et lui montre sa route.

Le vieillard se tut et renferma ses sombres idées au fond de son cœur. Fabian venait reprendre sa place.

— Nos munitions sont à l'abri, dit-il ; mais je n'ai rien vu dans la plaine.

— Les coquins sont restés dans leur trou pour n'en sortir, comme les orfraies, qu'à la nuit, fit Pepe ; alors nous les verrons se glisser jusqu'au pied de cette colline : car, sans doute, ils n'attendent plus maintenant que l'obscurité des ténèbres pour nous attaquer.

— Je n'en crois rien, reprit le Canadien ; mais, si le jour tombe sans qu'ils aient mis à exécution le plan qu'ils ont combiné, je sais bien qui, à la faveur de l'orage, leur épargnera la moitié du chemin. Nous ferons une sortie à nous deux, Pepe, comme cette nuit où, sur les bords de l'Arkansas, nous fûmes éventrer ces Indiens qui croyaient si sûres les loges de castors où ils s'étaient cachés.

— Oui, répondit Pepe ; si jamais on nous attache au poteau du supplice et qu'on nous prie poliment de chanter notre chant de mort, nous aurions une longue kyrielle de massacres de Peaux-Rouges à leur débiter.

Cependant, malgré l'assertion du Canadien, l'attaque semblait devoir se différer encore.

Depuis quelque temps, un nuage de fumée avait commencé à s'élever en spirales épaisses derrière la chaîne de rochers.

Les chasseurs eurent d'abord quelque peine à s'expliquer pour quel motif les assiégeants allumaient du feu ; mais affamés comme ils l'étaient, ils le devinèrent bientôt. La brise apportait jusqu'à

eux un parfum auquel leur odorat ne put se méprendre.

— Voyez-vous, les chiens ! dit Pepe ; ils auront apporté avec eux quelque quartier de venaison, et les voilà occupés à le faire rôtir, tandis que des chrétiens comme nous en sont réduits à se contenter du fumet du rôti pour tout repas. Ceci veut dire qu'ils sont résolus à nous bloquer ici, et à faire par la famine ce qu'ils n'espèrent pouvoir faire par la force. Ah ! caramba ! j'avais meilleure opinion du métis et de la brute qu'il appelle son père, et qui, tout brigands qu'ils sont, ne manquent pas de courage, tant s'en faut.

Peu à peu, la fumée cessa de monter au-dessus des rochers, et des hurlements si sauvages, qu'il fallait avoir des nerfs vigoureusement trempés pour n'en pas frissonner, s'élevèrent tout à coup et se mêlèrent aux éclats de la foudre qui se rapprochait insensiblement. On eût dit des actions de grâces d'un chœur de démons après un repas de sabbat.

Les trois chasseurs supportèrent cependant sans frémir cette affreuse harmonie. Ils redoutaient moins encore une attaque qu'un blocus.

— Répondrons-nous ? demanda Pepe.

— Non, dit le Canadien, nos carabines répondront cette fois pour nous. Mais scrutez d'un œil attentif chaque tige de buisson, chaque brin d'herbe, comme si nous avions devant nous toute une couvée de serpents à sonnettes. Ces reptiles veulent en finir avec nous avant que la nuit tombe et que l'orage éclate.

— Plaise à Dieu que vous ne vous trompiez pas ! car le jour de demain, sans compter l'obscurité, n'amènerait que de nouveaux périls. Ce coquin que nous venons d'étendre sur son lit d'or a conduit vers nous ces deux bêtes féroces, Maint-Rouge et Sang-Mêlé, ainsi que ses alliés, dans le but seul de s'emparer du trésor, et sans savoir qu'il était gardé par les trois guerriers de l'îlot de Rio-Gila. Il est probable que l'Oiseau-Noir suit, à l'heure qu'il est, la trace de ceux qui lui ont tué tant de soldats ; demain sans doute ils se joindront tous ici contre nous.

— Le rempart de peaux de buffles vient de remuer, dit Fabian en interrompant Pepe dans ses suppositions vraisemblables, puisque nous savons que l'Antilope était chargé par l'Oiseau-Noir de retrouver la trace des trois chasseurs. J'ai vu, ajouta-t-il, s'agiter aussi derrière cet amas de manteaux les rubans rouges qui ornent la tête de Sang-Mêlé.

Depuis le côté du rocher qui s'appuyait sur le flanc des Montagnes-Brumeuses, où, à l'abri de leur bouclier de manteaux, Main-Rouge et Sang-Mêlé s'étaient agenouillés, jusqu'à l'endroit où leur déclivité touchait la plaine, l'œil des assiégeants ne laissait pas un pouce inexploré. Mais pour atteindre un ennemi dans cette dernière partie des rochers, la carabine des chasseurs devait forcément se diriger en ligne oblique, et le tireur en allonger le canon au-delà de la surface extérieure des meurtrières, quoique sans se découvrir lui-même.

— Vive Dieu ! dit tout à coup Pepe à voix basse, voilà un Indien qui est las de vivre, ou qui veut

aussi pousser une reconnaissance au milieu du val d'Or.

Il montrait en même temps de la tête la main d'un Indien écartant avec précaution des buissons qui bordaient la chaîne de rochers à l'extrémité vers laquelle ils se joignaient à la plaine.

— Reculez-vous un peu vers la droite, dit précipitamment le Canadien à Fabian ; Pepe est trop en face de lui pour l'atteindre facilement sans se découvrir.

Fabian se recula vivement presque jusqu'au bord de la plate-forme, du côté de la chute d'eau, pour laisser à Bois-Rosé la liberté de ses mouvements.

— Cet homme, ajouta le Canadien, est frappé de démence ; voyez, il semble vouloir provoquer un coup de carabine en signalant sa présence.

En effet, l'ennemi, dont on ne voyait que la main, agitait les buissons avec une persévérance ou bien malhabile ou bien perfide, car il était impossible de ne pas apercevoir la manœuvre.

— C'est peut-être quelque ruse de guerre pour attirer notre attention de ce côté, dit Pepe ; mais soyez tranquille, j'ai l'œil partout.

— Ruse ou non, reprit le Canadien, je l'ai là au bout de mon canon, et je pourrais d'ici lui briser le bras entre le pouce et le poignet. Reculez-vous encore, si c'est possible, Fabian, j'ai besoin d'obliquer un peu plus à gauche : car, si la main est là, son corps est plus loin. Bon, à présent je suis en position convenable.

Comme le Canadien achevait ces mots, le cri aigu d'un oiseau de proie sembla tomber du haut des airs jusqu'à l'oreille des chasseurs, et tout à coup l'Indien lâcha le buisson, et sa main disparut.

Il fut impossible à Pepe et à Bois-Rosé de se rendre compte exactement du cri qu'ils venaient d'entendre et de deviner si c'était un signal ou la voix d'un des milans qu'ils voyaient planer au-dessus de leurs têtes. Un coup de tonnerre, dont les Montagnes-Brumeuses repercutèrent l'explosion, mit en fuite toute la bande d'oiseaux.

Devant le terrible orage qui allait bientôt éclater, tous les êtres animés, saisis de crainte, cherchaient un abri. La terre elle-même semblait voiler sa face devant la voix qui sortait des nuages. Les hommes seuls restaient silencieux en attendant le moment de s'entr'égorgé.

— Le diable rouge ne va pas tarder à revenir, dit le Canadien, car personne ne bouge en face de nous ; et, au fait, ce n'est que par la plaine, et non du haut de ces rochers, qu'ils peuvent monter jusqu'ici.

Prêt à faire feu sur le premier qui se hasarderait à franchir l'espace entre la chaîne de rochers et le pied de la pyramide, le rifle de Bois-Rosé restait immobile, la bouche dirigée vers le buisson que la brise n'agitait même plus.

— Ah ! dit le Canadien, le coquin qui revient à la charge, encouragé par l'impunité. Mais, de par tous les diables ! je n'ai jamais vu un Indien se comporter de la sorte. C'est quelque *désespéré* des Prairies qui

aura fait vœu de se faire briser le crâne à la première occasion.

La conduite de l'Indien semblait, en effet, justifier la supposition qu'il était un de ceux qui, parmi les hommes de la race, accomplissent encore aujourd'hui des vœux extravagants, semblables à ceux que faisaient jadis nos ancêtres gaulois, aussi sauvages que les Indiens d'Amérique.

D'un bond, le guerrier rouge s'était élancé des rochers jusqu'à l'enceinte des cotonniers et de saules du val d'Or, et là, quoique caché derrière cet abri impénétrable de branches et de verdure sa tête le dépassait tout entière. Il fixait la carabine de Bois-Rosé, qui sortait lentement de la fente des pierres, comme s'il eût voulu fasciner le tireur.

— Il l'aura voulu, dit Bois-Rosé, obligé par la position de l'Indien de faire feu de haut en bas, et d'allonger le canon de son rifle qui dépassa le rocher d'un demi-pied.

Trois explosions et deux cris de douleur résonnèrent presque en même temps. La première détonation était celle de l'arme du coureur des bois ; le premier cri, l'agonie de l'Indien qui poussait par bravade son hurlement de mort.

Les deux autres détonations presque instantanées annoncèrent les coups de Main-Rouge et de Sang-Mêlé. Le second cri de douleur était poussé par le Canadien. Deux balles avaient frappé à la fois le canon de son rifle, qui, violemment arraché de ses mains, roula près de l'Indien expirant.

Cœur-de-Roc eut encore la force de s'en saisir, et sa main défaillante le lança au pied des rochers, puis il ne bougea plus. Des hurlements de joie féroce accueillirent ce dernier exploit, tandis que le vieux chasseur, désarmé, jetait sur Pepe et sur Fabian un regard de mortelle angoisse.

Pendant ce temps, le ciel s'assombrissait toujours.

## CHAPITRE XXIII

### LA SORTIE

Au milieu des déserts du Far-West, dans les Prairies lointaines de l'occident de l'Amérique, trois choses sont de nécessité première : un cœur inaccessible à la crainte, en premier lieu ; puis, un habile et vigoureux coursier ; enfin, une carabine à toute épreuve.

Un courage indomptable comme celui des trois chasseurs rend souvent le cheval inutile ; mais, sans son fusil, l'homme au cœur fort n'est plus qu'un jouet fragile que se disputent la faim et les bêtes féroces, ou que le caprice d'un Indien vagabond peut briser.

A l'aspect de l'arme protectrice, qui dans les forêts du Canada jusqu'aux Montagnes-Brumeuses avait été la compagne fidèle de tant de dangers, et qui, échappée aujourd'hui aux mains entre lesquelles elle avait si souvent grondé, gisait abandonnée sur le sable, le cœur du vieux coureur des bois s'émut, comme à la vue du corps inanimé d'un ami bien cher. C'était pour le Canadien non seule-

ment sa force et sa vie, mais la vie et la force de son enfant, qu'on venait de lui ravir.

Le rude guerrier des Prairies sentit ses yeux humides, comme l'Arabe qui pleure son coursier. Une larme roula de ses yeux sur sa joue.

— Vous n'êtes que deux désormais sur ce rocher ; le vieux Bois-Rosé ne compte plus, dit-il en faisant un effort pour cacher sa faiblesse ; je ne suis plus qu'un enfant à la merci de ses ennemis. Fabian, mon fils, vous n'avez plus de père pour vous défendre.

Puis il garda un morne et sombre silence, comme un Indien vaincu.

Ses deux compagnons l'imitèrent : l'un et l'autre sentaient l'étendue du malheur qui venait de les frapper tous trois. Tenter de reconquérir une arme que le choc des balles pouvait avoir faussée était une témérité inutile : c'était s'exposer à être en un clin d'œil entourés d'ennemis dont les chasseurs ignoraient le nombre ; c'était se livrer vivants aux Indiens, tandis que, sur le sommet de la pyramide, du moins, le salut, c'est-à-dire une mort préférable à la captivité, était encore pour eux au fond du gouffre voisin.

— Je vous comprends, Bois-Rosé, s'écria Pepe en surprenant les yeux du Canadien fixés sur la nappe d'eau qui brillait un instant pour disparaître dans l'abîme ; mais corbleu ! nous n'en sommes pas encore là ; vous êtes plus habile tireur que moi, et ma carabine sera mieux placée dans vos mains que dans les miennes.

En disant ces mots, Pepe faisait glisser son arme sur le sol jusqu'au Canadien.

— Tant qu'il restera entre nous trois un fusil, ce sera pour vous, Bois-Rosé, ajouta Fabian. Je pense comme Pepe ; à quelles mains plus nobles et plus fidèles pourrions-nous jamais confier notre dernière ressource ?

— Non, merci, mon enfant, merci, mon vieux compagnon, je refuse votre offre, car le malheur est sur moi.

Et Bois-Rosé repoussa la carabine que Pepe mettait sous sa main.

— Mais, grâce à Dieu, reprit le coureur des bois, dont le douloureux abattement faisait place petit à petit à une de ces colères de lion comme le géant en ressentait parfois, j'ai encore un couteau pour en éventrer autant qu'il s'en présentera, et des bras assez forts pour les étouffer ou leur briser la tête contre les rochers.

Pepe n'avait pas repris sa carabine.

— Eh bien, chiens de métis, rebut de la race blanche, Indiens vagabonds, osez-vous sortir de votre tanière et monter jusqu'ici ? s'écria le Canadien, en cédant à un élan de fureur, et apostrophant à la fois Main-Rouge et Sang-Mêlé et ses alliés ; nous ne sommes plus que deux ici à vous attendre. Qu'est-ce qu'un guerrier sans fusil ?

Un majestueux roulement de tonnerre éclata sous la voûte assombrie du ciel et couvrit la voix de Bois-Rosé ; mais son défi parut être entendu. Un autre Indien, suivant à peu près le même chemin

que celui qui l'avait précédé, était arrivé derrière la verte enceinte du val d'Or, seulement, il se cachait si soigneusement qu'on ne voyait que le haut de sa tête jusqu'aux yeux et les rubans rouges qui ornaient sa chevelure.

— Ah ! c'est lui, c'est ce chien de métis, s'écria Pepe sans perdre de l'œil les insignes qui distinguaient, en effet, le fils de Main-Rouge, et tout en cherchant à côté de lui sa carabine. Mais Bois-Rosé l'avait prévenu. Animé par la colère qui grondait dans son sein comme le tonnerre dans le ciel, et voyant le moment arrivé où il allait exercer une éclatante vengeance sur Sang-Mélé, dont il croyait tenir la vie entre ses mains, le Canadien s'était emparé de la carabine de Pepe et ajustait son coup.

Placé dans la même position que l'Indien auquel il succédait, l'ennemi, pour être atteint, avait forcé le chasseur à découvrir le canon de son arme comme la première fois ; frappé à mort comme lui, il tomba derrière la haie, et deux détonations se mêlèrent encore à celle du coup tiré par Bois-Rosé.

— Malédiction ! malédiction ! s'écria le chasseur d'une voix tonnante, en se dressant presque debout et en lançant avec rage, vers le cadavre de l'ennemi qu'il venait d'abattre, la crosse inutile qui lui restait dans les mains. Telle était la force de l'étreinte du colosse en tenant son arme, que le canon s'était détaché du bois, sans pouvoir l'arracher aux doigts qui le serraient.

— Que l'enfer ait ton âme, métis, damné de ton vivant ! continua le Canadien en montrant du poing de cadavre immobile.

Un éclat de rire, qui semblait poussé par un démon chargé d'exécuter la malédiction du Canadien, retentit sur les rochers en face des chasseurs, et rapide comme un éclair, le métis, plein de vie montra un instant, au-dessus du rempart de peau de buffles, sa tête couverte de cheveux dénoués et flottants, et son visage empreint d'une diabolique ironie ; puis la vision s'évanouit aussi rapidement qu'elle s'était montrée.

L'Indien qui avait joué son dernier rôle de perfidie avait habilement emprunté la coiffure du métis pour exciter plus sûrement la haine de ses ennemis ; il n'avait que trop réussi.

— L'Aigle des Montagnes-Neigeuses n'est qu'un hibou en plein jour ; ses yeux ne savent pas distinguer au soleil le visage d'un chef ou celui d'un guerrier, cria la voix de Sang-Mélé, après la bravade qu'il venait de faire en ce montrant.

— Ah ! Pepe, cet homme nous est fatal ; mais ce sera désormais entre lui et nous une guerre à mort, s'écria Bois-Rosé, et les Prairies, toutes grandes qu'elles sont, ne sauraient plus nous porter tous deux.

Le Canadien avait repris machinalement son poste, puis il murmura à demi-voix :

— Malheur, a dit le Seigneur, à qui sera dans mes mains la verge de ma colère et le bâton de ma justice ! Pepe, le Seigneur, après s'être servi de nous pour sa vengeance, a brisé l'instrument dont il a voulu se servir, il a brisé la force entre nos mains.

— Je commence à le croire, répondit Pepe ; mais je jure sur l'âme de ma mère que, si Dieu me conserve la vie, je servirai encore une fois sa colère en plongeant jusqu'au manche mon poignard dans le cœur de ce démon, moitié rouge et moitié blanc.

Comme si le ciel prenait acte de ce jugement, une obscurité subite couvrit la campagne, que des éclairs semblables à des nappes de feu sillonnaient d'un horizon à l'autre, et le tonnerre éclata comme une batterie de cent canons subitement démasqués.

Les montagnes et la plaine répétaient en échos plaintifs la grande voix de l'orage qui résonnait dans les Prairies comme au milieu de l'immense océan.

La lueur blafarde des éclairs, jaillissant à travers les côtes décharnées du squelette du cheval placé sur la plate forme, prêtait au groupe des chasseurs une étrange et sinistre apparence ; le Canadien et Pepe jetaient un regard fixe sur les objets qui les entouraient et semblaient ne pas les voir.

L'échec terrible qu'ils venaient d'éprouver n'avait pas abattu leur courage, mais l'avait momentanément changé en une sombre et pensive résignation. Bois-Rosé, surtout, en pensant à Fabian, baissait mélancoliquement la tête et paraissait affaissé sous le poids de sa douleur. Sa colère impétueuse avait disparu pour faire place à l'humiliation d'un vieux soldat qui se verrait désarmé par des recrues. Quant à Fabian, il avait conservé le calme d'un homme pour qui la vie, sans être un fardeau trop pesant, est un poids incommode dont il attend, sans faiblesse, l'instant d'en être débarrassé.

— Fabian, mon fils, dit tristement le Canadien, j'avais eu trop de confiance jusqu'à présent dans ma force et dans mon expérience ; à quoi m'ont servi cette expérience et cette force dont j'étais si fier ? C'est mon imprudence qui vous a perdus ! Fabian, Pepe, me pardonnerez-vous ?

— Nous parlerons de cela plus tard, répondit le miquelet, qui sentait renaître petit à petit son courage et son esprit agressif et railleur ; vos armes ont été brisées dans vos mains comme elles l'eussent été dans les miennes, et voilà tout. Mais croyez-vous que nous n'ayons rien de mieux à faire que de nous lamenter comme des femmes, ou que d'attendre la mort comme deux bisons blessés ?

— Que voulez-vous que vous dire un chasseur dont un daim pourrait venir à présent lécher les mains sans danger ? répondit le Canadien humilié.

— Il est évident que nous pouvons fuir d'ici avant la nuit ; nous allons faire une sortie contre les assiégeants. Fabian, de ce poste élevé, nous protégera de sa carabine. Voyez-vous, ce sont de ces coups d'audace qui réussissent toujours. Eh bien ! il y a là-bas sous ces pierres quatre coquins qu'il faut aller égorger dans leurs trous. Le jour est presque aussi sombre que la nuit, et nous serons deux contre quatre, c'est bien assez.

Puis, s'adressant à Fabian, qui approuvait le projet hardi de Pepe :

— Vous, reprit l'Espagnol sans trop perdre de vue les coquins sur les rochers, sans vous découvrir

surtout, vous surveillerez ceux de la plaine. Si ces derniers vous aperçoivent, et que l'un d'eux bouge, tirez sur lui ; sinon... le reste nous regarde. Allons, Bois-Rosé, c'est sans doute aussi votre opinion. Eh bien ! en route ! Don Fabian, quand le coup sera fait, je reviendrai vous chercher, et nous décamperons.

Ces deux hommes qui, un instant, avaient ployé comme deux chênes tourmentés par la tempête jusqu'à leurs racines, allaient bientôt se relever comme eux et braver de nouveau l'orage.

Le Canadien obéit à un avis qui lui souriait par sa témérité même, et que l'obscurité ne rendait pas impraticable ; puis, Bois-Rosé, outre le salut de son fils à opérer, avait une humiliation amère à venger.

Un coup d'œil jeté d'abord sur la plaine, du côté opposé aux rochers, leur prouva que rien n'était changé autour d'eux ; alors les deux chasseurs, le couteau entre les dents, se laissèrent glisser si rapidement du sommet de la pyramide, que Fabian les croyait à peine partis, quand déjà tous deux marchaient, en se courbant, le long des roseaux du lac.

Fabian, plus occupé de suivre leurs mouvements et de protéger leur vie que la sienne propre, se laissa captiver par le spectacle plein d'un terrible intérêt que lui offraient les deux intrépides compagnons d'armes.

Les larges dalles qui recouvraient les Indiens restaient aussi complètement immobiles que si elles eussent été en réalité des pierres tumulaires scellant des morts dans leur tombeau. Rassuré par la tranquillité morne qui régnait de ce côté, Fabian observa avec moins d'anxiété les manœuvres du Canadien et de l'Espagnol.

Tous deux avaient fait halte et semblaient se consulter une seconde fois ; puis, il les vit entrer doucement dans les roseaux dont les bords du lac étaient couverts, et disparaître. Le vent d'orage agitait si violemment ce fourré immobile, que l'ondulation imprimée par la marche des deux chasseurs ne devait pas donner l'éveil aux Indiens.

Débarrassé du soin de surveiller ses deux amis devenus invisibles, et que l'obscurité et l'épaisseur des joncs et des roseaux protégeaient suffisamment, rassuré maintenant par le résultat de leur audacieuse tentative, Fabian se hâta de regagner son poste au bord opposé de la plate-forme.

Il était temps !

Mais, afin de ne pas jeter de la confusion dans le récit des deux actions simultanées, nous ne nous occuperons, pour un seul instant, que du coureur des bois et du chasseur espagnol.

Après que Fabian les eût vu disparaître, enfoncés dans la vase couverte de roseaux, ils avaient fait halte de nouveau. Leurs yeux ne pouvaient percer le rideau de plantes aquatiques qui les cachait ; mais ils savaient que du haut de l'éminence, Fabian plongeait sa vue bien au delà.

Au milieu de l'obscurité du ciel, parmi les hauts roseaux dont le vent courbait les verts panaches, les bords du lac paraissaient complètement déserts.

— Si, dans une minute, dit le Canadien, nous n'entendons pas retentir la carabine de Fabian, ce sera signe que les Indiens ne nous ont pas vus descendre de la colline ; alors, comme ils sont cachés à égale distance à peu près les uns des autres, et sur la même ligne, nous nous élancerons chacun à une extrémité. Poignardez le dernier, j'écraserai le premier sous la pierre, et, quant aux deux autres, pris entre nous deux, effrayés de la mort de leurs compagnons, nous en aurons bon marché, croyez-moi.

— J'y compte bien, caramba ! dit Pepe.

Ce plan était effrayant de simplicité, et, pendant une minute que le tonnerre grondait, que les éclairs couraient comme des serpents de feu sur la plaine et dardaient de longs rayons à travers les roseaux, les deux chasseurs s'attendaient à chaque instant à entendre la détonation de la carabine de Fabian.

L'impatience les dévorait, et, à l'impatience nerveuse causée par l'excitation du danger, se joignait, chez Bois-Rosé, l'inquiétude et comme un remords d'avoir laissé le trésor de sa vie, don Fabian bien-aimé, exposé seul à un terrible danger, même quand il s'agissait de le sauver.

En vain, depuis le court espace de temps que son fils avait été rendu à sa tendresse, celui-ci avait-il donné des preuves d'un courage qui ne le cédait en rien au sien ; Bois-Rosé, au milieu de sa vie de périls, ne continuait à voir dans l'énergique et robuste jeune homme que l'enfant aux cheveux blonds et bouclés dont il avait, pendant deux ans, protégé la faiblesse.

Le Canadien frémissant tremblait d'entendre s'élancer du haut de la colline, jusqu'à lui, le cri d'angoisse de Fabian, qui appellerait à son aide. D'étranges rumeurs résonnaient en effet dans la plaine.

Le vent sifflait dans la prairie avec un bruit lugubre comme le bruit de sa solitude explorée.

— Il est temps, dit Bois-Rosé, car l'enfant est seul... Allons, Pepe... vous savez... le premier et le dernier.

Les roseaux se courbèrent dans un large espace, comme sous des rafales impétueuses du vent du sud, et semblables à deux tigres du Bengale qui s'élancent du milieu des jungles sur leur proie, sans un rugissement, mais aussi agiles que silencieux, les deux chasseurs bondirent dans la plaine.

Avec une précision prodigieuse d'instinct sauvage, chacun des terribles lutteurs courut droit à son ennemi, Bois-Rosé au premier, Pepe au dernier.

En un moment, le son bien connu de la carabine de Fabian retentit au loin. Bois-Rosé tressaillit ; mais il ne put s'arrêter ; d'ailleurs, le coup de carabine de Fabian avait résonné seul, et il fallait en finir avec leurs ennemis.

Confiant dans la vigueur de ses bras, au moment où l'Indien, averti trop tard par le retentissement du sol, essayait de sortir par l'ouverture étroite qu'il s'était ménagée dans l'une des crevasses, le Canadien pressa d'un pied lourd comme un bloc de granit le corps de l'Apache. Enlever ensuite la

dalle de pierre et la laisser retomber sur le sauvage fut pour Bois-Rosé l'affaire d'un instant ; il s'avança sur le second.

Pepe avait attaqué son adversaire d'une façon différente, il s'était jeté à plein corps sur lui, et son bras, armé d'un poignard, fouilla pendant une seconde sous la pierre ; puis, s'élançant d'un bond, l'Espagnol vint se joindre à Bois-Rosé.

Deux cadavres, l'un écrasé par la pierre, l'autre égorgé par le couteau, tel avait été le résultat de cette brusque attaque ; mais deux autres Indiens pleins de vie s'étaient redressés sur leurs pieds, surpris, épouvantés, incertains s'ils devaient fuir ou combattre.

— Écrasez le reptile avant qu'il siffle, s'écria Bois-Rosé au moment où l'un des Indiens, en poussant un hurlement d'alarme, se reculait pour faire usage d'un arc qu'il tenait en main, tandis que l'autre s'élançait en hurlant aussi sur Pepe. Les deux ennemis se choquèrent avec force, mais non avec un égal succès.

L'Indien, renversé par le choc, mesura rudement la terre, Pepe se précipita sur lui. À peine l'Apache eut-il la force de se débattre une seconde, il resta immobile.

Pendant ce temps, Bois-Rosé se baissait pour éviter la flèche, qui passa en sifflant à quelques lignes au-dessus de lui ; et quand il se releva, l'Indien était loin ; mais, comme il l'avait craint, le serpent avait sifflé ; ses hurlements retentirent dans la plaine.

— Vite, vite, Pepe, à la pyramide ! cria Bois-Rosé. Et tous deux en reprirent la direction en courant.

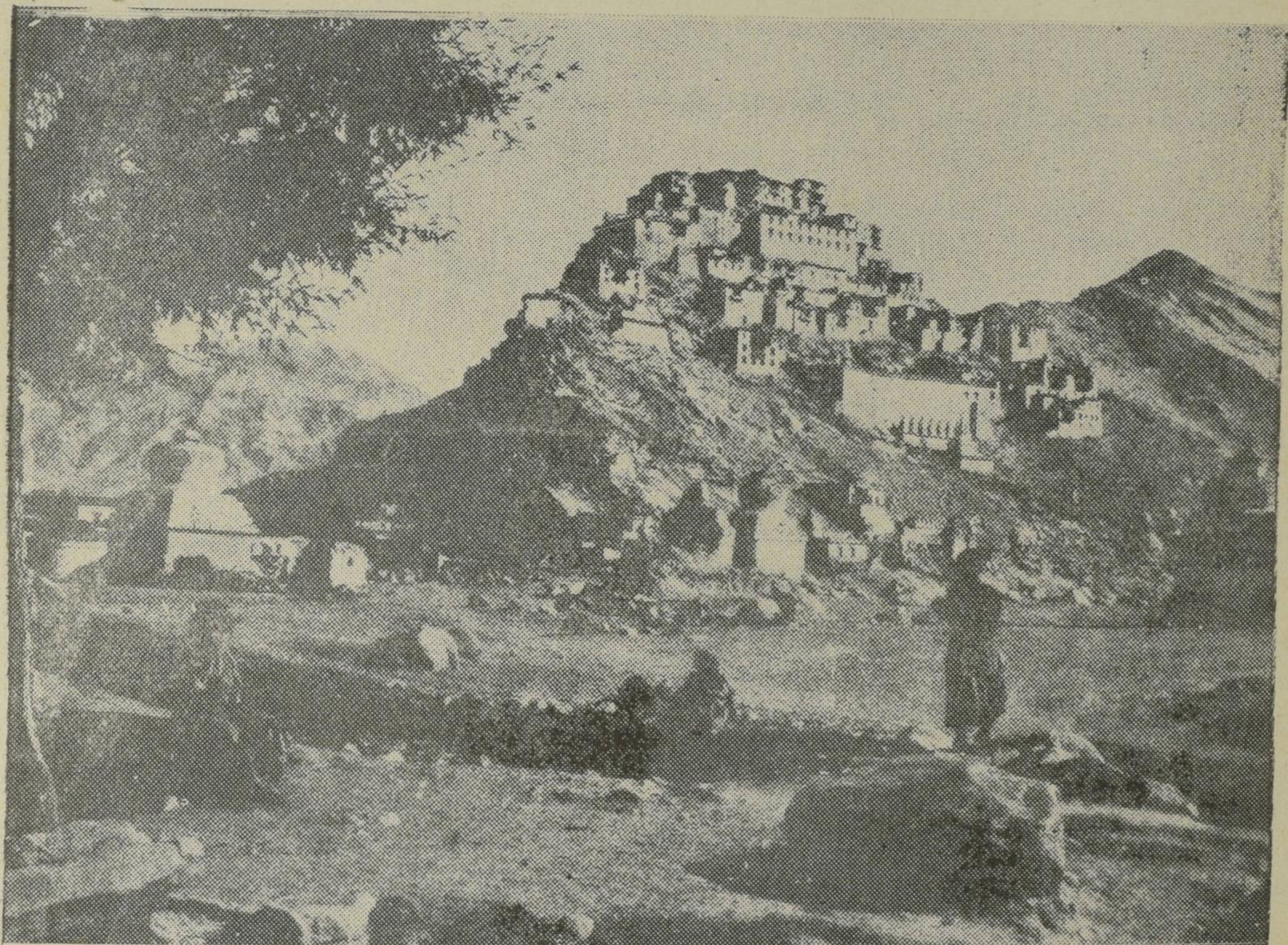
Fabian était resté seul pendant dix minutes à peine, tant les deux chasseurs avaient exécuté rapidement leur expédition.

Au moment où, se cramponnant aux buissons, ils gravissaient, presque hors d'haleine, les flancs escarpés de la colline, la morne silence qui régnait au sommet l'épouvanta.

— Fabian ! Fabian ! cria le Canadien éperdu, tandis que ses jarrets nerveux semblaient se dérober sous lui, tant son angoisse était poignante. Fabian ! mon fils ! cria de nouveau Bois-Rosé.

Le vent d'orage qui grondait avec fureur dans les branches des sapins de la plate-forme répondit seul à ce douloureux appel.

(A suivre)



UN MONASTÈRE BOUDHISTE A LEH, DANS L'INDE